A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08172062 9

Digitized by Google

Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE,

DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

FEVRIER. 1771.

Mobilitate viget. VIRGILE.

BIBLIOTHÈQUE DU CHÂTEAU DE PALAIS ROYAL

A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, Christine, près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

C'est au Sieur Lacombe libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les piéces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & méchaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & piéces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv. que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur Lacombe, *libraire, à Paris, rue Christine.*

Digitized by Google

On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux suivans.

JOURNAL DES SÇAVANS, *in*-4° ou *in*-12, 14 vol. par an à Paris. 16 liv.
Franc de port en Province, 20 l. 4 s.

L'AVANTCOUREUR, feuille qui paroît le Lundi de chaque semaine, & qui donne la notice des nouveautés des Sciences, des Arts, &c. L'abonnement, soit à Paris, soit pour la Province, port franc par la poste, est de 12 liv.

JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE, par M. l'Abbé Dinouart; de 14 vol. par an, à Paris, 9 liv. 16 s.
En Province, port franc par la poste, 14 liv.

GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE; il en paroît deux feuilles par semaine, port franc par la poste; aux DEUX-PONTS; ou à PARIS, chez Lacombe, libraire, & aux BUREAUX DE CORRESPONDANCE. Prix, 18 liv.

GAZETTE POLITIQUE des DEUX-PONTS, dont il paroît deux feuilles par semaine; on souscrit à PARIS, au bureau général des gazettes étrangeres, rue de la Jussienne. 36 liv.

L'OBSERVATEUR FRANÇOIS A LONDRES, composé de 24 parties ou cahiers de 6 feuilles chacun; ou huit vol. par an. Il en paroît un cahier le 1^r^, & le 15 de chaque mois. Franc de port à Paris, 30 liv.
Et franc de port par la poste en province, 36 liv.

EPHÉMÉRIDES DU CITOYEN ou Bibliothéque raisonnée des Sciences morales & politiques. *in*-12. 12 vol. par an port franc, à Paris, 18 liv.
En Province, 24 liv.

Digitized by Google

Nouveautés chez le même Libraire.

Les douze Césars de Suétone, traduits par M. de la Harpe, 2 vol. *in*-8°. *brochés* 8 l.

L'Ecole Dramatique de l'Homme, *in*-8°. broch. 3 l. 10 s.

Histoire des Philosophes anciens, avec leurs Portraits, 2 vol. *in*-12. br. 5 liv.

Dict. Lyrique, 2 vol br. 15 l.

Supplément du Dict. Lyrique, 2 vol. br. 15 l.

Calendrier intéressant pour l'année 1771, *in*-18. 12 s.

Tomes III & IVe. du Recueil philosophique de Bouillon, *in*-12. br. 3 l. 12 s.

Dictionnaire portatif de commerce, 1770, 4 vol. *in*-8°. gr. format rel. 20 l.

Le Droit commun de la France & la Coutume de Paris; par M. Bourjon, n. éd. *in-f.* br. 24 l.

Essai sur les erreurs & superstitions anciennes & modernes, 2 vol. *in* 8°. br. 4 l.

Le Mendiant boiteux, 2 part. en un volume *in*-8d. br. 2 l. 10 s.

Considérations sur les causes physiques, *in*-8°. rel. 5 l.

Satyres de Juvenal ; par M. Dusaulx, *in*-8°. rel. 7 l.

Le Dictionnaire de Jurisprudence canonique, *in*-4°. 4 vol. rel. 48 l.

Dict. Italien d'Antonini, 2 vol. *in*-4°. rel. 30 l.

Méditations sur les Tombeaux, 8 br. 1 l. 10 s.

Mémoire pour les Natifs de Genève, *in*-8°. broch. 1 l. 4 s.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.
FÉVRIER. 1771.

PIÉCES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

*ÉPITRE de M. de ***, officier d'A.. à St... à M. de S... L... officier de Dragons.*

TANDIS que du ſommet des nues
Le triſte hiver ſur nos maiſons
Verſe la neige & les glaçons,
Et qu'on voit trotter dans les rues
Les pauvres humains morfondus,
Qui, pour ſuivre un frivole uſage

Digitized by Google

Courent de ménage en ménage
Porter des billets superflus ;
Près d'un bon feu bravant la glace
Et me moquant des aquilons,
En ta faveur je quitte Horace,
Quoique charmé de ses leçons;
Et de bien loin suivant sa trace
De mon luth je tire des sons
Privés d'harmonie & de grace ;
Mais dans nos douces liaisons
L'esprit au cœur céde la place ;
Et quand l'amitié tient l'archet,
La lyre la moins délicate
Forme toujours un son assez parfait ;
Le plus dur instrument nous flatte,
Touché par la main qui nous plaît.
Tel est, mon cher, tel est l'empire
De ce lien sacré des cœurs ;
Pourquoi faut-il que tout conspire
A briser des nœuds si flatteurs ?
Me dirois-tu pourquoi les hommes
Font voir si peu de vrais amis ?
Pauvres insensés que nous sommes !
Le seul bien qu'il nous soit permis
De ravir, de soustraire aux coups de la fortune
Est le seul pour lequel nous négligeons nos pas :
Je te dirai bien plus : je connois des cœurs bas
Que ce bien charmant importune.
D'un tendre accord connoissons mieux le prix ;

Digitized by Google

N'ayons que des amis dignes de notre eſtime ;
Mais que le ſort les hauſſe ou les opprime,
Ils doivent dans nos cœurs être toujours écrits.
O charmante amitié, par combien de parjures
Te déshonorent les mortels !
Par combien d'offrandes impures
Leurs mains profanent tes autels !
Du monde les mers orageuſes
M'ont ſouvent bercé ſur leurs flots ;
Je n'ai vu que de noirs complots ;
Des careſſes toujours trompeuſes ;
Des amis vains, jaloux & faux ;
Des ſociétés dangereuſes ;
Des êtres pétris de défauts.
Mon cœur trop ardent, trop ſenſible,
Chercha d'abord à s'enflammer :
Vivre heureux & ne point aimer
Etoit pour moi choſe impoſſible.
Je crus trouver quelque ame ſuſceptible
De ſentir mes tranſports & de les partager.
En donnant un cœur tendre, hélas ! que la nature
Fait ſouvent un triſte préſent !
Je trouvai l'amitié fauſſe, ingrate, parjure,
L'amour intéreſſé, vain, perfide, inconſtant.
Par des vices de toute eſpèce
J'ai vu maîtriſer les humains ;
La fourberie éluder ſa promeſſe ;
L'hypocriſie au Ciel tendre les mains ;

Digitized by Google

Meſſaline inſulter aux vertus de Lucréce ;
La ſuperſtition conſulter les devins ;
Plutus corrompre la ſageſſe ;
L'eſprit s'évaporer en de ſophiſmes vains.
J'ai vu des fanatiques ſans lumiere ;
Des incrédules ſans raiſon ;
Une philoſophie altiere
A l'Univers vouloir donner le ton ;
Et prétendre avoir ſeule, en ſon obſcur jargon,
Interprêté les loix de la nature entiere.
Mais pourquoi tracer à tes yeux
Toutes ces funeſtes images ?
Laiſſons ces portraits odieux :
Ils bleſſent les regards des ſages
Sans changer les cœurs vicieux.
Par une douce ſympathie
Mon cœur ſe rapproche du tien ;
Je vois d'ici toute ta vie,
Ma raiſon en augure bien.
Avec art du tems tu diſpoſes ;
L'œil d'un ami voit bien des choſes
Où l'indifférent ne voit rien.
Tantôt je te vois en Centaure,
L'air fier, le regard menaçant,
Dompter un courſier écumant
Et modérer l'ardeur qui le dévore ;
L'animal ſouple ſous ta main,
Au moindre mouvement docile,
Un jour, pour les combats habile,

Digitized by Google

Partagera ton péril, ton deſtin.
Tantôt du temple de mémoire
En ſage obſervateur tu parcours les ſentiers,
Et la déeſſe de l'hiſtoire
Te fait voir le chemin qu'ont tenu les guerriers
Pour parvenir aux autels de la gloire.
Pour délaſſer tes eſprits fatigués,
Calliope t'envoie au palais de Thalie;
Où, par l'illuſion, tous tes ſens ſubjugués
Cauſent mille tranſports à ton ame ravie;
Enfin tu te produis dans la ſociété,
Dans ce monde appelé la bonne compagnie,
Tu n'y prends point d'un fat le jargon affecté
Ni le ton empeſé de cet être amphibie,
Magiſtrat le matin, petit maître le ſoir;
Ni les airs emportés & la mine étourdie
De ce jeune officier qui, pour ſe faire voir,
En cent lieux différens par jour ſe multiplie.
L'amour t'a-t'il encor fait reſſentir ſes lois?
Si tu ſuis les avis d'une amitié ſincère,
Tu ne ſouffriras pas que ton ame guerriere,
Du dieu de la molleſſe obéiſſe à la voix.
Avec ſon arc ſi tu badines,
Que ce ſoit bien légèrement;
Il eſt un art par lequel, en aimant,
On peut cueillir des fleurs ſans craindre les épines,
C'eſt de traiter l'amour comme un enfant:
De rire de tous ſes caprices.

Digitized by Google

Chez les Romains, l'amour inſpiroit les vertus ;
Chez les François il inſpire les vices ;
A Sparte, le fils de Vénus
Faiſoit voir, d'un enfant, la candeur, l'innocence,
L'ingénuité, rien de plus.
Il n'en eſt pas de même en France ;
Chez nous l'amour n'a de l'enfance
Que la foibleſſe & les abus.
Que ne ſuis-je avec toi dans ta charmante ville,
Ce centre du bon goût, cet aimable Paris,
Loin de ces étrangers qui n'ont jamais appris
Par quel art on unit l'agréable à l'utile,
Qui, de leurs titres vains pompeuſement épris,
Croiroient ſe dégrader s'ils égaioient leur bile,
Et juſques dans les jeux, les danſes & les ris,
Vous préſentent un front dédaigneux & tranquille.
On méconnoît ici cette douce gaîté
Qui fait dire à l'envi mille choſes jolies.
On ne voit point dans la ſociété
Des eſprits animés par de vives ſaillies ;
On n'y reſpire point cet air de liberté
Qui fait que la ſageſſe agace la folie ;
On ignore ce ton, cette légereté
Qui fait ſourire la beauté
Sans alarmer ſa modeſtie.
Dans ce pays tout eſt cérémonie,
Et ſans l'aimable Deſmazis,

Digitized by Google

Chez qui les graces & les ris
Forment toujours leur cotterie,
Nous menerions une fort triſte vie.
Tu vis à Toulavec quel art
Elle aſſembloit les plaiſirs ſous ſon aile ;
Ici toujours quelque fête nouvelle
Que ſemble former le haſard
Enchaîne les jeux auprès d'elle.
Son cœur noble, franc & ſans fard
Accompagne ſa politeſſe :
Son eſprit vif, plein de fineſſe
Etincèle dans ſon regard ;
Sa gaité fait fuir la triſteſſe
Et tient les ennuis à l'écart.
Et pour ton bonheur, je deſire
Que dans les cercles que tu vois,
Les qualités que chez elle on admire
Captivent ton goût & ton choix.

L'EXPÉRIENCE. Conte.

LE meilleur conſeil ne vaut pas la plus foible expérience. Le deſtin avoit fait naître Thomaſſo dans un petit village près de Ferrare, où l'obſcurité de ſa naiſſance, autant que la médiocrité de ſa fortune, ſembloient l'avoir conſigné pour

Digitized by Google

la vie. Mais il eut à peine atteint l'âge où l'on penſe, qu'il ſongea à faire oublier l'une, à changer l'autre, & à corriger l'erreur du deſtin. Il quitta ſon hameau, vint à Rome, & ſe ſervit avec avantage de l'eſprit fin, adroit & inſinuant que la nature lui avoit donné, & qui eſt aſſez ordinairement le caractère diſtinctif de ceux de ſon pays.

L'extérieur ſéduiſant de Thomaſſo prévenoit au premier coup-d'œil, & c'eſt la meilleure de toutes les recommandations. Il prit une femme jolie, ſe défit de quelques ſcrupules, & fit fortune. Voilà ſon hiſtoire, elle n'eſt pas longue; celles de preſque tous ſes pareils ſe réduiſent à-peu-près aux mêmes moyens, à quelques circonſtances de plus ou de moins; auſſi ne ſont-ce ni les leurs, ni même la ſienne que nous écrivons: Jeronimo ſon fils ſera le héros de ce Conte. Mais nous avons été bien-aiſes de faire voir que ſouvent rien ne reſſemble ſi peu à la tige que la branche qui en ſort. Thomaſſo avoit appris à être ſage, il crut qu'il pouvoit enſeigner à ſon fils à le devenir; vaine eſpérance! projet ridicule! Chacun doit payer de ſon propre fonds les frais de ſon éducation. Je l'ai déjà dit, & je le

Digitized by Google

répéterai peut-être encore plus d'une fois, *moins vaut le meilleur conseil que la plus plus petite expérience.*

Thomasso donc débarrassé des préjugés, & conduit par une femme très jolie, avoit été très vîte & très-loin. Mais, quelque rapide que fût sa course, il avoit été souvent obligé de s'arrêter dans les différentes classes qui composent la société, & de se lier avec ceux qui en font mouvoir les ressorts. Il avoit vécu avec les grands, les coquettes, les dévots & les philosophes; il avoit connu l'extrême politesse, l'aimable galanterie, l'austère bienséance, & l'enthousiasme de la vertu. Mais il avoit aussi connu l'envie, la fausseté, l'hypocrisie, & la vanité, qui sont le but ou le mobile de toutes les actions, & il s'étoit bien promis de n'être ni le jouet des uns, ni la victime des autres; il ne resta dans cette *bonne compagnie* qu'autant que l'établissement de sa fortune l'y retint; &, dès qu'il voulut en jouir, il quitta sans regret ceux qu'il avoit recherchés sans estime.

Il acquit un beau domaine, qu'il augmenta chaque année; mais sa femme n'ajouta rien à la famille qu'elle lui avoit

Digitized by Google

donné peu de temps après leur mariage. Jeronimo fut le seul fruit de leur union ; aussi fut il élevé comme un fils unique ; c'est-a-dire, complétement gâté, surtout par sa mère, qui mourut heureusement pour lui avant qu'il fût hors de l'âge où l'on peut encore effacer les dangereuses impressions d'une mauvaise éducation. Le naturel étoit bon, le caractère facile, le cœur tendre, l'esprit foible, comme sont toutes les bonnes gens, approuvant tout ce qu'il voyoit, croyant tout ce qu'on lui disoit, & faisant volontiers tout ce que l'on vouloit. Thomasso n'eut pas beaucoup de peine à lui faire recevoir ses leçons, mais ç'eût été la chose impossible que de vouloir l'y assujettir éternellement. Le bon homme remit donc la conduite de son fils à la Providence, & eut l'honnêteté de mourir d'assez bonne heure, pour que ce fils pût jouir de la fortune qu'il lui avoit amassée. Il ne jugea pas à propos de le fatiguer & de se fatiguer lui-même, au moment de sa mort, par la répétition des sages avis qu'il lui avoit donnés, tandis qu'il avoit vécu, il lui recommanda seulement trois choses, savoir, *de ne jamais livrer sa liberté à un grand, son secret à*

Digitized by Google

une femme, & son amitié à un Philosophe. Jeronimo promit, & s'engagea même par serment de ne jamais s'écarter de ces trois commandemens; alors le bon Thomasso embrassa son fils avec autant de plaisir que peut en ressentir un moribond, qui n'a plus que quelques heures à vivre; & en effet il trépassa le même jour, pour ne pas attrister plus long-tems ceux que sa maladie affligeoit.

Ce jour fut consacré aux larmes de Jeronimo, qui donna toutes les marques de tendresse, que l'on peut attendre d'un bon fils. Le lendemain il ne manqua pas d'employer tout ce qu'il crut pouvoir ajouter à la magnificence avec laquelle il s'étoit toujours promis de rendre les derniers honneurs à un père qui avoit des droits si sacrés sur sa reconnoissance: le sur-lendemain il fallut prendre connoissance des affaires, elles étoient sans doute dans le meilleur ordre, mais elles entraînoient tant de détail, qu'il ne put s'empêcher de s'y livrer tout entier pendant un espace de tems beaucoup plus long que celui qu'il n'avoit compté y consacrer.

Ces affaires d'ailleurs l'obligèrent à voir un plus grand nombre de personnes,

Digitized by Google

de se lier avec bien plus de différentes sociétés, qu'il ne l'avoit d'abord projeté, ce qui nécessairement lui prit un tems que, sans cela, il n'auroit pas manqué d'employer à pleurer un père, qui étoit toujours cher à sa mémoire, de sorte qu'il se trouva radicalement consolé de sa mort, sans pourtant avoir cherché volontairement à bannir cette funeste idée, sans même en avoir jamais formé le projet. Oh ! c'est une justice qu'il faut lui rendre.

Quant aux trois articles recommandés par son père mourant, il se promettoit bien de ne les pas oublier, & bien moins encore de ne pas transgresser la promesse qu'il avoit faite de les observer fidèlement toute sa vie ; il résolut donc de se livrer tout naturellement aux plaisirs pour lesquels il sentiroit quelque goût ; &, comme il étoit heureusement né, il se trouva qu'il en avoit également pour tous, si ce n'est pour la chasse, qu'il avoit toujours aimée passionnément, & par préférence. Il contentoit également dans cet exercice son penchant & son amour-propre ; car il avoit la réputation bien établie du plus grand chasseur du canton ; & cela arrive souvent, que l'on cherche

Digitized by Google

jusque dans les plaisirs même à satisfaire encore plus sa vanité que son inclination.

Cette réputation de déterminé chasseur, que possédoit le Seigneur Jeronimo, car depuis la mort du père il portoit ce titre, dont il n'avoit cependant pas hérité; mais chacun le lui laissa prendre, & le lui donna volontiers, en échange de mille honnêtetés que l'on recevoit de lui, comme cela se pratique dans le monde.

Avant cette observation faite bien ou mal à propos, nous disions donc, ou nous aurions dû dire, pour aller plus rapidement au fait, que la réputation du plus grand chasseur du Duché de Ferrare, que possédoit inconteſtablement le Seigneur Jeronimo, étoit parvenue jusqu'à la Cour du Duc de Ferrare, qui aimoit aussi cet exercice avec passion. Ce Prince qui avoit une maison de plaisance auprès du domaine de notre Héros, se promit bien d'aller faire halte chez lui, afin de l'engager à être de ses parties de chasse: il lui fit donc savoir ses intentions, & Jeronimo répondit à cet honneur avec le respect & la joie que lui causoit un événement si peu prévu, car il avoit sa petite vanité

Digitized by Google

tout comme un autre, & il voyoit avec satisfaction la considération qu'alloit lui donner dans tout le canton une distinction si marquée. La réception qu'il fit au Duc fut digne de ce Prince, & des transports que sa présence faisoit éprouver à son nouvel hôte; il fut content de l'un & de l'autre, mais bien plus encore des talens que Jeronimo lui fit connoître, & qui surpassèrent de beaucoup l'idée qu'il s'en étoit faite, il le combla d'éloges, lui fit les plus grandes caresses, lui prodigua les plus belles promesses. Enfin il lui dit qu'il regarderoit comme entreprises sous un mauvais augure, toutes les parties de chasse dont il ne seroit pas. Jeronimo, enchanté, transporté, confus, s'inclina, se prosterna, se confondit jusqu'à ce que son Souverain fût remonté à cheval; & aussi-tôt qu'il fut parti, il se mit à courir dans toute sa maison, à parler tout seul, à chanter, à sauter comme un fou.

Le bon Thomasso fit bien de ne se pas présenter à sa mémoire en ce moment, car son très-cher & très soumis fils n'auroit pas manqué de le regarder comme un insensé, mais il n'en fut pas question le moins du monde. Quelle politesse!

Digitized by Google

Quelle douceur ! Quelle affabilité ! Que de manières séduisantes ! Que de bonté ! Que de graces ! Quelle différence de nos Gentillâtres, dont l'accueil est un dédain, dont la familiarité est un mépris, qui vous frappent sur l'épaule, en vous appelant l'ami Jeronimo ! On a bien raison de dire que ce n'est qu'à la Cour que l'on trouve la vraie politesse; bien entendu que le Seigneur Jeronimo se promit de ne pas attendre plus tard que le lendemain, pour se rendre à celle du Duc de Ferrare. Lorsqu'il se mit à table pour souper, il n'en put pas manger de joie; lorsqu'il se coucha, il n'en put pas dormir d'impatience. Le jour vint enfin, il partit : fêté comme il l'avoit été la veille par le Prince, on imagine comme il fut accueilli par les courtisans, il ne fut pas moins bien reçu du Prince, qui lui montra d'abord toutes ses armes, le mena dans toutes ses écuries, lui fit connoître tous ses chiens & ses oiseaux de proie, en racontant les belles actions de chacun, enfin oubliant son rang & sa dignité, le traita en franc chasseur qui rencontre un compagnon aussi déterminé que lui. Jeronimo eut l'honneur de dîner à sa table, & à la droite de son Altesse

qui ne le laiſſa point partir, ſans arrêter une nouvelle partie de chaſſe, & ſans l'avoir comblé de marques d'amitié, & même de préſens, parmi leſquels il y avoit une belle arquebuſe, garnie de ſa fourchette & de ſon rouet, & magnifiquement ornée de clouds dorés & de nacre de perle, comme c'étoit l'uſage alors. Si les voyages forment bien un homme, il n'y en a certainement point qui les changent autant que ceux qu'ils peuvent faire à la Cour; c'eſt ce que trouvèrent les voiſins de Jeronimo, qui leur rendit à-peu-près les airs de protection avec leſquels ils l'avoient traité : il n'en falloit pas tant; ſa nouvelle faveur eût ſuffi pour le faire haïr; auſſi ne lui épargnèrent-ils pas plus les déſagrémens attachés à la médiocrité de ſa naiſſance, qu'il ne leur diſſimula le mépris que méritoit leur ſotte vanité, & une partie de chaſſe ou de promenade, d'où il revenoit comme en triomphe avec ſon Prince, qui l'engageoit toujours à paſſer devant la maiſon de ſes ennemis, le vengeoit aſſez des petites humiliations du pas qu'ils prenoient ſur lui dans les petites cérémonies qui ſe faiſoient dans le bourg, & l'honneur de manger à la table du

Digitized by Google

Souverain le dédommageoit bien de la mince part de pain béni que lui envoyoient les Marguilliers de sa Paroisse.

Toutes ces petites tracasseries réitérées chaque jour ne laissoient pas cependant que de faire éprouver quelque chagrin au nouveau favori, & de mêler quelque amertume aux bontés dont le Prince le combloit. Les douceurs qu'il éprouvoit à la Cour se corrompoient toutes en arrivant chez lui. Il ne pouvoit conserver une satisfaction pure, parce qu'il n'en éprouvoit point sans mêlange : c'est le sort de la vie humaine, mais Jeronimo n'en savoit rien, sur-tout tant qu'il avoit joui paisiblement de sa petite fortune. Une plus grande le lui apprit. Les richesses étendent également les facultés actives & passives, les jouissances & les privations, les honneurs & les mortifications, les plaisirs & les disgraces. Mais, sans vouloir faire plus de réflexions que notre Héros n'en fit lui même en cette circonstance, nous nous contenterons de dire tout simplement que son petit domaine, qui avoit fait ses délices, lui devint insupportable, & qu'ayant formé le projet de s'en défaire, à quelque prix que ce

Digitized by Google

fût, il étoit réſolu d'aller demeurer à la ville, où le Prince l'avoit plus d'une fois invité de s'établir, pour être plus à portée de ſe voir ſouvent, & de former chaque jour de nouvelles parties de chaſſe, dont ſon Alteſſe étoit devenue plus folle que jamais, depuis qu'elle avoit pris des leçons de ſon cher Jeronimo.

Ce fut dans ces circonſtances que, pour faciliter tous ces arrangemens, le grand fauconnier du Prince eut la complaiſance de mourir. Sa place fut ſur le champ propoſée à Jeronimo. Je laiſſe à penſer s'il ſe fit long-tems ſolliciter pour l'accepter, dans les diſpoſitions où il ſe trouvoit; & l'on ne ſauroit diſconvenir que cet office ne lui convînt merveilleuſement, car il portoit à un tel point le talent de dreſſer les oiſeaux de proie, qu'il ne s'en étoit jamais vu de pareils à ceux qui ſortoient de ſes mains.

Voilà donc le fils de Thomaſſo établi en charge à la Cour du Duc de Ferrare, & ſeulement occupé des honneurs, des plaiſirs, des biens de toutes les eſpèces, qui ne peuvent manquer de ſuivre les commencemens d'une ſi brillante fortune. Ah! ſi les morts ont quelque connoiſſance des événemens de ce monde, pauvre

Digitized by Google

père, quel chagrin de voir vos sages avis si mal suivis ! Mais que vos mânes se tranquillisent, ce cher fils n'a encore fait que le tiers de ce que vous lui avez défendu, il ne tardera pas de completter ses fautes. Il faut payer le tribut tout entier, & connoître à ses propres dépens ce que nous avons dit, *Expérience vaut mieux que conseil.* Mais achevons le récit des sottises de notre Héros : les plus courtes sont les meilleures. Il devint amoureux, & l'une des filles d'honneur de la Ducheſſe fut celle qui se rendit la maîtresse de son cœur. *Une fille d'honneur* ! Peut-on faire un meilleur choix : celle-ci, comme toutes celles qui ont su plaire, avoit toutes les graces, toutes les vertus, tous les talens, toutes les perfections, pas un sequin de fortune, à la vérité ; mais il étoit bien question de cette misere-là : Jéronimo en avoit pour deux, & dans le train où il étoit, il alloit en avoir pour dix, avant qu'il fût peu. L'affaire ne fut pas longue à terminer. Le bien de l'époux compensa le peu d'illustration de sa naissance, & les sublimes qualités de la future furent mises en ligne de compte sur sa dot.

Ce n'est pas tout : un homme comblé

Digitized by Google

de la faveur, & enivré d'amour, a beſoin d'un confident. La difficulté n'étoit pas d'en trouver, l'embarras étoit de le choiſir; mais un homme, ou plutôt un ange, deſcendu ſur la terre, vint fixer l'incertitude de Jeronimo. Un Ange! C'étoit bien mieux que tout cela, c'étoit un Philoſophe! L'humanité ne ſortoit pas de ſa bouche, la vertu ſe peignoit toujours ſur ſon front, la douceur étoit dans ſes regards, avec quelle ſatisfaction il approuvoit tous les diſcours honnêtes, avec quelle ſenſibilité il écoutoit le récit d'une infortune! Avec quelle modeſtie il riſquoit ſon obſervation! Avec quelle réſignation il la voyoit condamner! Que de complaiſance dans ſes procédés! Que d'aménité dans ſes mœurs! Que d'égalité dans ſa conduite! C'étoit la gloire de ſon pays, le modèle de ſon ſiècle, on ne tariſſoit point ſur ſon éloge. Les femmes ſur-tout ne finiſſoient point, quand une fois elles avoient commencé de chanter les louanges du ſignor *Moderato*; c'étoit le nom du perſonnage; plus que toute autre, celle de Jeronimo, qui étoit une manière de bel eſprit, ou de philoſophe, ce qui n'étoit pas bien diſtinct alors. Elle étoit enthouſiaſmée

Digitized by Google

mée du mérite éminent de l'ami de son mari ; aussi ne pouvoit-il suffire aux complimens qu'il recevoit de toutes parts sur sa faveur, sur sa femme & sur son ami. Ce fut alors qu'il se ressouvint des conseils de son père, sans doute parce qu'il pouvoit se les rappeler alors, pour en démontrer le ridicule. C'étoit un honnête homme que mon père, disoit-il en lui-même, mais son défaut étoit d'être un peu attaché à ses opinions ; ils sont singuliers ces vieillards, ils croient que la sagesse ne peut être que le fruit de l'expérience, le bonheur celui de la retraite ; parce qu'ils ont rêvé une trentaine d'années plus que nous, ils se croient infaillibles ; un jeune homme qui pense, vaut bien un vieillard qui radotte.

Jeronimo s'applaudissoit donc de toute sa force, car on est toujours content de soi dans la prospérité ; &, quoiqu'il fût tout seul dans sa chambre, il rioit aux éclats des petites craintes du bon homme Thomasso, lorsqu'il vit entrer un de ses amis, dans lequel il avoit beaucoup de confiance, mais cependant moins de tendresse que pour son confident le philosophe, parce que le premier, quoiqu'aussi

Digitized by Google

de la Cour, lui parloit quelquefois avec plus de franchiſe que le ſignor Moderato. Cet ami ſe nommoit Fiducio; & comme il étoit véritablement attaché à Jeronimo, dans lequel il avoit reconnu de la candeur, il le preſſa de partager avec lui le ſujet de ſatisfaction dont il paroiſſoit jouir en ce moment. Jeronimo ne ſe fit pas long-tems preſſer, & il raconta avec la gaîté d'un amour-propre qui ſe careſſe, les paniques alarmes de feu M. ſon père; & mettant ſon état en oppoſition, il ne manqua pas d'expoſer combien l'événement avoit juſtifié ſa conduite, & les rires recommencèrent, aux dépens de la prudence du défunt. Eh mais, répondit Fiducio à Jeronimo qui s'étonna de ne pas le voir rire auſſi fort que lui, je trouve ces conſeils aſſez raiſonnables; &, loin de les tourner en ridicule, je penſe que vous ne feriez pas mal d'en profiter encore. Le Prince vous aime, votre épouſe eſt reſpectable, votre ami Moderato a tous les dehors qui peuvent prévenir avantageuſement; mais, pour être plus sûr de votre prince, de votre femme & de votre ami, il faudroit avoir eſſayé l'un & l'autre, & je parie, ſi vous voulez, mille ſequins, que l'un des

Digitized by Google

trois vous manque à l'épreuve : Jeronimo persuadé de son crédit sur son maître, de la tendresse de sa femme, sur-tout de l'attachement de son cher Moderato, accepte le pari ; il n'est plus question que de trouver une occasion de le faire valoir. Quelle grace, dit-il, quelle faveur voulez-vous que je demande au Prince ? Quelle confidence ferai-je à ma femme ? Quel service demanderai je à mon ami ? Tout doucement, répondit Fiducio : je ne doute point que son Excellence ne soit très-généreuse, votre femme discrette, & votre ami serviable. Quel miracle y a-t il qu'un Prince donne des choses qui ne lui coûtent rien, qu'une femme garde un secret qui ne l'intéresse point, & qu'un ami rende des services à un ami qu'il voit dans la plus haute fortune ? Essayez de contrarier les plaisirs de l'un, de mortifier l'amour-propre de l'autre, & de faire sacrifier l'intérêt personnel du troisième, sur-tout dans l'adversité. Si tous demeurent pour vous les mêmes, j'aurai perdu mon pari, & je m'en consolerai par le gain que vous aurez fait d'un protecteur, d'une femme dévouée & d'un ami fidèle ; laissez-moi conduire cette affaire à mon gré, puis-

Digitized by Google

que l'épreuve eſt à mon choix ; faites ſeulement de point en point tout ce que je vous dirai, & croyez que je travaillerai plus encore pour votre intérêt que pour le mien propre. Ordonnez, & je vous obéis, dit Jéronimo, toujours le même dans ſa ſécurité. Eh bien, reprit Fiducio, il faut aller à la Fauconnerie prendre ſecrétement *la flèche* : ce faucon chéri, que vous avez ſi merveilleuſement dreſſé, & qui fait les délices du Prince, vous l'apporterez chez moi, où je le cacherai autant de tems qu'il ſera néceſſaire à mon projet ; tandis que vous ferez croire à Monſeigneur qu'il s'eſt échappé, & qu'on n'a pû le retrouver, quelques recherches que vous ayez faites, & quelques ſoins que vous vous ſoyez donnés pour le reprendre. Puis vous irez dire confidemment à votre femme que, fatigué des chaſſes continuelles dont le Duc vous excède tous les jours pour exercer ſon oiſeau, vous avez pris le parti de le tuer ſecrétement, afin de le dégoûter un peu de la chaſſe, & de vous procurer quelque repos. Quant à l'ami Moderato, je le réſerve pour une meilleure occaſion ; mais ſur-tout, quelque choſe qu'il arrive, fuſſiez-vous ſur

Digitized by Google

l'échafaut, ne vous démentez point, & me laissez le soin de vous justifier, s'il en est besoin. Jeronimo s'engagea solennellement par une parole d'honneur, & quitta son ami pour exécuter son projet, dont il étoit impatient de voir la fin; il ne tarda pas à connoître que les Grands n'aiment leurs favoris qu'autant qu'ils servent à leurs intérêts ou à leurs plaisirs. Le Duc entra dans la plus violente colère contre Jeronimo, & changeant en invectives & en menaces les manières caressantes avec lesquelles il l'avoit traité jusqu'alors, il lui défendit de se représenter devant lui jusqu'à ce qu'il en eût reçu un nouvel ordre. Si Jeronimo n'eût pas été aussi surpris qu'il le fut de sa réception, il eût peut-être oublié sa promesse, & tout découvert; mais, le Duc lui ayant sur le champ tourné le dos, le favori disgracié s'en revint chez lui, d'abord assez triste. Cependant il reprit bientôt courage, en songeant que la présence du faucon racommoderoit tout: il avoit cependant quelque chagrin dans le fond du cœur de se voir ainsi traité pour un oiseau, & l'air pensif que lui donnèrent ces réflexions ayant été remarqué de sa femme, elle lui fournit par ses questions l'occasion de l'é-

Digitized by Google

prouver à ſon tour, à quoi il ſe réſolut encore plus volontiers, par le mauvais ſuccès même de ſon premier eſſai. Jerom imo ne fut pas long-tems à s'appercevoir que ſon père & ſon ami pouvoient bien avoir raiſon tout-à-fait, car ſa femme n'eut pas plutôt appris ſa diſgrace, qu'elle le traita avec le dernier mépris: lui reprochant le mauvais uſage qu'il avoit fait de ſa faveur, & regrettant de s'être unie à un homme de ſon eſpèce: alors les hauteurs, les dédains, les ironies amères, les plaiſanteries ſanglantes, & autres menues politeſſes d'une femme fière de ſa naiſſance, qui croit, en aviliſſant un mari roturier, recouvrer l'honneur qu'elle a perdu, en s'unifſant à lui. Mais ce fut bien pis mille fois, quand le pauvre Jeronimo eut avoué qu'il avoit lui-même tué l'oiſeau qui cauſoit tant de tapage, & qu'il ajouta dans ſa colère qu'il étoit fâché de n'avoir pas coupé le col à tous les autres, pour ſe venger d'un maître ingrat, dont il n'avoit que faire, & auquel il avoit ſacrifié ſa tranquillité. Ce fut dans ce moment que les malédictions, les injures, les menaces tombèrent comme la grêle ſur le malheureux Jeronimo. Il n'étoit pas plus patient qu'un autre. Les imprécations de ſa

Digitized by Google

noble épouse l'irritèrent à la fin, au point qu'il se mit en devoir de l'apostropher à son tour d'un soufflet, qu'heureusement elle esquiva; mais indignée d'un pareil traitement de la part d'un manant à une femme comme elle, elle courut se prosterner aux pieds de la Duchesse, son ancienne Maîtresse, & toutes deux allèrent se jeter à ceux du Prince, pour lui demander justice. Quand une femme a promis de se venger, elle renverseroit plutôt l'ordre de l'univers que de manquer à sa parole; celle de Jeronimo présenta l'action de son mari sous des couleurs si noires, que le Prince, dans l'indignation de sa colère, condamna son plus cher favori à être précipité du haut de la tour la plus élevée de son Palais, supplice qui pour lors étoit fort à la mode. La femme de Jeronimo eut encore la douce consolation d'entendre ordonner que les biens de son époux seroient confisqués, moitié à son profit, & l'autre moitié pour celui qui voudroit se charger de cette exécution, ce qui étoit encore un usage du pays; & Fiducio, en sa qualité de Capitaine des Gardes, fut chargé de s'assurer du coupable. Cet événement devenant plus sérieux que Jeronimo ne se l'étoit d'abord imaginé, il ne laissoit pas

Digitized by Google

que d'en ressentir quelque petit chagrin ; mais c'étoit une crise nécessaire au bonheur de sa vie, & il s'entretenoit assez tristement de la circonstance où il se trouvoit avec son ami Fiducio, lorsque le fidèle Moderato parut. Il étoit sauté à son col, avant que Jeronimo eût eu le tems de le reconnoître, il le serroit dans ses bras, & lui adressoit les paroles les plus consolantes : enfin, lui dit-il, après lui avoir étalé pendant long-tems les discours les plus philosophiques, pour l'engager à supporter courageusement sa disgrace, le Prince moins irrité s'est rendu à mes sollicitations pressantes. Quoi donc, interrompit vivement Jeronimo, je devrois ma vie & ma fortune aux instances de mon cher Moderato ? Le Ciel soit béni ! Toutes les autres pertes me sont indifférentes, puisque je possède un ami tel que vous, qui ne m'a point oublié dans mes peines, que mon adversité n'a point éloigné, qui n'a point été effrayé de ma disgrace ; vous m'auriez fait une grande injustice de me regarder autrement, interrompit le fidèle Moderato : ce n'est cependant pas que je vous apporte ni votre grace, ni votre liberté ; je les eusse inutilement demandées, & je connois trop votre façon de penser, pour

Digitized by Google

avoir cru que vous voudriez racheter l'une ou l'autre par une basse soumission qui vous déshonoreroit dans l'avenir ; mais quittant au contraire la vie d'une manière toute héroïque, j'ai cru que ce seroit pour vous une grande satisfaction que d'être conduit à l'immortalité par les mains du plus affectionné de vos amis, & je viens d'obtenir du Prince la préférence sur plusieurs autres qui se présentoient pour vous pousser hors de ce monde, qui n'est rempli que de misère & d'injustice, & qui ne vaut pas la peine de le regretter ; c'est le sort d'ici-bas de se pousser les uns les autres, & mieux vaut encore..... A ce discours aussi insolent qu'incroyable, Jeronimo entra dans une telle colère, que, sans les grilles qui étoient aux fenêtres de sa chambre, il n'auroit pas manqué de rendre à l'officieux Philosophe le service qu'il venoit lui offrir, &, ni lui, ni même Fiducio, n'étoient pas revenus de l'étonnement où ce comble d'insolence les avoit jetés, lorsqu'il fit place à celui que leur causa la présence du Duc de Ferrare. Ce Prince, comme on dit, n'avoit que *tourné la main* : il étoit bon naturellement, &

Digitized by Google

avoit eu regret de sa sévérité pour son favori, sans compter peut-être celui de perdre un si excellent chasseur. Il venoit lui-même lui apporter sa grace : Jeronimo ne manqua pas de se jeter à ses pieds ; &, tandis qu'il lui demandoit pardon de l'avoir offensé, Fiducio, qui étoit sorti, reparut avec le faucon sur le point ; la vue de cet oiseau chéri transporta le Prince d'une telle joie, qu'il embrassa celui qu'un instant auparavant il avoit voulu faire sauter du haut de son palais, & lui rendit sa fortune, ses charges & sa faveur ; mais celui-ci, devenu plus sage par l'expérience, supplia le Prince de tout garder, & même la femme qu'il lui avoit donnée, lui demandant seulement la permission de retourner dans son domaine : Seigneur, lui dit-il, les bontés d'un grand Prince envers un pauvre diable comme moi sont infiniment flatteuses, mais elles sont encore plus dangereuses ; le Prince encourage par ses bontés, le favori se livre par attachement, il songe à donner plus de preuves de son amitié que de son respect, il compte trouver son ami où il rencontre son maître ; &, par un retour

Digitized by Google

fâcheux, sa franchise est punie comme la liberté indiscrette d'un serviteur qui s'est oublié; il en est comme du moineau qui vit familièrement avec le chat: celui-ci souffre quelque tems ses coups de bec; mais la fin est toujours funeste pour le premier. Le Prince eut beau rassurer Jeronimo par les plus vives protestations, & le tenter par les plus belles promesses, le favori, devenu prudent à ses dépens, ne cessa de solliciter sa retraite, il l'obtint à la fin; &, après avoir laissé une pension considérable à sa femme, il se sépara facilement de cette moitié, & courut se jeter dans son petit domaine, comme dans un asyle assuré contre tous les orages de la Cour; le sage Fiducio, qui n'en étoit guère plus satisfait que lui, ne tarda pas à le venir joindre: tous deux heureux & tranquilles ne cessèrent de se dire, qu'il faut se méfier de ces hypocrites en morale, qui parlent sans cesse de vertu, parce qu'elle est dans le cœur, & non dans la bouche, qu'elle se connoît par les actions, & non par les paroles, que celui qui en est doué la possède, sans le savoir, & l'exerce, sans s'en appercevoir; celui qui se vante de ses bonnes œuvres, a toujours l'air

Digitized by Google

d'en être surpris, & l'on ne peut guère compter sur celui qui s'étonne toujours du bien qu'il vient de faire : ils convinrent encore que c'est le comble de l'imprudence que de remettre sa vie entre les mains d'une femme, en lui livrant son secret ; mais ils ne cessèrent de regarder comme le comble de la folie de vendre sa liberté aux Grands de la terre, qui, ne pouvant donner ni la santé du corps, ni le repos de l'esprit, font toujours acheter trop cher tous les biens qu'ils peuvent faire. D'après ces réflexions, Jeronimo fit graver en lettres d'or les trois défenses de son père, le sage Thomasso, afin de les avoir sans cesse sous les yeux ; mais il fit écrire en plus gros caractère encore cette maxime certaine, que *le meilleur conseil ne vaut pas la plus foible expérience.*

Digitized by Google

*VERS adreſſés par Madame ****, à M. le Duc de ****, en lui envoyant une de ces tablettes angloiſes qu'on nomme* Souvenir.

FAVORI des Rois & des belles,
Qui, comme un autre Anacréon,
Juſques dans l'arriere ſaiſon
Cueillez des fleurs toujours nouvelles,
Et rajeuniſſez la raiſon
Dans vos rimes ſi naturelles,
Prêtez l'oreille à mes chanſons.
Un nouveau luſtre vient d'éclore,
Et je veux eſſayer encore
De vous faire entendre des ſons.
Héritier des vertus ſolides
Des Dugueſclins & des Bayards,
A Paphos comme aux champs de Mars,
Ils étoient autrefois vos guides,
Et ſur les pas peu fréquentés
De ces illuſtres perſonnages,
Fuyant l'attrait des voluptés,
Même aux plus ſévères beautés,
Vous préſentiez de purs hommages
Par le ſeul ſentiment dictés.
Comme eux, religieux, ſenſible,
Toujours de l'honneur inflexible,

Digitized by Google

On vous a vu ſuivre les lois,
Du thrône défendre les droits,
N'encenſer que le vrai mérite,
Et ſoutenu par la ferveur,
Souvent au temple avec le chœur
Ainſi qu'un pieux Cénobite,
Chanter les hymnes du Seigneur.
De votre brillante carrière
Suivez joyeuſement le cours,
Et ne regrettez pas des jours
Qui, moiſſonnés par les amours,
Ne retournent plus en arrière.
Mais, pour conſerver plus long-tems
Une image toujours récente
Des douceurs de votre printems,
Sur ce recueil que vous préſente
Une amitié vive & conſtante,
Marquez-en les plus beaux inſtans.
Bientôt autour de votre table,
Quand vous pourrez compter aſſis
Les enfans de vos petits-fils,
D'un patriarche vénérable
Vous offrirez à leurs eſprits
L'hiſtoire à jamais mémorable,
Et du paſſé ſi regrettable
Vous ſentirez encor le prix,
En les voyant dans leur ivreſſe
Verſer des larmes de tendreſſe
Et s'enflammer à vos recits.

Digitized by Google

A ſe le rappeler ſans ceſſe
On eſt encore aſſez heureux
Sans envier à la jeuneſſe
Des plaiſirs trop tumultueux,
Riche en deſirs, en eſpérances,
Les chimères de l'avenir
Sont pour elle des jouiſſances,
La nôtre eſt dans le ſouvenir.

VERS libres adreſſés aux MM. de Grave pour le premier jour de l'an, par M. Salaun leur gouverneur.

Nos jours paſſent rapidement,
L'heure de notre mort s'avance,
Et malheureux jouets d'une folle eſpérance,
Sans prévoir l'avenir, nous perdons le préſent;
Jeunes, nous négligeons le ſeul bien néceſſaire:
Le tems, ce tréſor ſalutaire,
S'enfuit échappé de nos mains;
Au milieu des jeux enfantins
Nous avançons dans la carrière.
Inſenſiblement nous entrons
Dans l'âge vain des paſſions;
La fougue de l'adoleſcence
Succède au calme heureux d'une tendre innocence,

Digitized by Google

Et bientôt assaillis par de brûlans desirs,
Nous buvons, à longs traits, le poison des plaisirs.
Après avoir couru de folie en folie,
Nous arrivons avec rapidité
A la saison de la maturité;
Nouveaux desirs & nouvelle manie.
De projets vastes occupés,
Sans cesse calculant, & sans cesse trompés,
Nous parvenons à la vieillesse;
Alors censeurs tardifs des mœurs de la jeunesse,
Nous blâmons leur égarement,
Plus par humeur que par tempérament;
Esclaves blanchis dans le vice,
Nous nous livrons encore à des feux insensés;
Le plaisir nous caresse au bord du précipice,
Et commande toujours à nos sens émoussés;
Cependant l'appetit des richesses frivoles
Prend, pour un instant, le dessus;
Mais ô funeste erreur!.. Têtes vaines & folles!..
Pendant que nous comptons nos trésors superflus,
La mort vient nous abattre aux pieds de nos idoles.
La mort!.. que de momens perdus!..
Qu'il est étroit le cercle de la vie!..
O les vrais amis de mon cœur,
Jouissez de vos jours avec économie;
De leur premier emploi dépend votre bonheur.
Servez bien votre Dieu, le prince & la patrie.

Digitized by Google

Craignez l'oiſiveté
Au teint pâle & livide:
Fuyez la volupté,
Sa compagne perfide.
Fermez l'oreille aux diſcours corrupteurs
Des médiſans & des adulateurs.
Généreux ennemis de tout lâche artifice,
Repouſſez, loin de vous, la fraude & l'injuſtice.
Gardez-vous de trahir l'aimable vérité;
Point d'humeur atrabilaire:
Toujours dans le caractère
De la droiture & de l'égalité.
Tendez une main bienfaiſante
A la pauvreté gémiſſante;
Sans morgue, ſans fierté,
Ayez l'abord facile & de l'amenité.
Dès ce moment, vos années
Seront toutes fortunées;
Le Ciel, dans ſon courroux,
Ne tonnera jamais ſur vous;
Tous les cœurs vous rendront hommage.
La vertu, ſous vos pas, fera naître des fleurs.
La ſanté, ce précieux gage
De la tempérance & des mœurs,
Dans tous les tems, ſera votre partage.
La gaîté filera vos jours
Au milieu de l'abondance;
Les cris de la conſcience
N'en troubleront jamais le cours.

Digitized by Google

Enfin toujours contens, sans remords, sans tristesse,
Après avoir joui d'une longue vieillesse
Au sein de la prospérité,
Vous irez dans les bras de l'auguste sagesse
Jouir de l'immortalité.
Tels sont pour vous les vœux d'un cœur sincère.
Que tout vous réussisse au gré de vos souhaits!
Daigne le Ciel bénir votre carrière,
Et puissiez-vous toujours mériter ses bienfaits!

---

*VERS à Madame de C. * * *, en lui envoyant un recueil de contes en prose.*

Vous, dont l'amitié noble & tendre
Me permet les noms les plus doux,
Dans ces vers puissé-je vous rendre
Un hommage digne de vous!
Daignez accepter mon ouvrage,
Comme un pur & fidèle gage
Des sentimens que j'ai de vos bienfaits:
Le cœur vous offre cet hommage,
Charmante Eglé, le cœur ne ment jamais.

Par M. Willemain d'Abancourt.

Digitized by Google

JULIE, ou *le Mariage clandestin.* *Nouvelle.* *

LE comte de Trémence, vieux militaire, venoit de se retirer du service, dans lequel il avoit obtenu, par son mérite, les grades les plus distingués. Il étoit d'un commerce liant & facile, d'une humeur gaie & prévenante; mais ferme dans ses opinions, & vif quelquefois jusqu'à l'emportement: sa colère cependant duroit aussi peu, qu'elle étoit prompte à s'allumer. Maître d'un bien considérable, il n'avoit qu'une fille: cette fille s'appeloit Julie, du nom de sa mère, qui étoit morte en la mettant au monde. Il sembloit que tout avoit conspiré pour en faire une personne accom-

* *L'idée de cette historiette est prise d'un tableau intitulé*: Le sentiment de l'amour & de la nature cédant à la nécessité. *Il n'est personne qui ne se ressouvienne avec le plus grand plaisir de cette ingénieuse composition que feu M. Baudoin fit exposer au salon en* 1767, *& que tout Paris n'a cessé d'admirer. J'ai cru ne pouvoir m'exercer sur un fonds plus riche & plus intéressant: puisse cet essai trouver grace auprès de mes lecteurs!*

Digitized by Google

plie. Les graces l'avoient accompagnée dès son berceau, & elle sortoit à peine des liens de l'âge le plus tendre, que ses charmes naissans fixoient déjà l'admiration de tout le monde. Elle avoit développé, en grandissant, une ame d'une beauté peu commune, un caractère noble & élevé, & un esprit d'une finesse & d'une pénétration singulière. Ces perfections réunies, consoloient le Comte de la perte d'une épouse, qu'il ne cessoit de regretter; &, dès la naissance de sa fille, il avoit formé le projet insensé de règler les mouvemens de son cœur, & de ne la marier qu'à vingt cinq ans, persuadé qu'on ne pouvoit faire un bon choix avant cet âge: aussi personne n'étoit plus difficile que lui sur les partis qui se présentoient, & aucun des aspirans n'avoit le bonheur de réussir.

Julie touchoit à sa dix-huitième année; &, quoiqu'à cet âge les passions naissantes commencent à développer leur germe & à donner de violentes secousses au cœur humain, Julie vivoit dans une sécurité parfaite: envain sa beauté, qui brilloit dans tout son éclat, lui attiroit une foule d'adorateurs; son cœur tendre & sensible, mais trop délicat & trop éclairé, pour croire aux insipides

Digitized by Google

fadeurs du premier venu, n'avoit encore distingué aucun hommage. Ce n'étoit point, en effet, un de nos jeunes évaporés, qui étoit digne d'inspirer à Julie les sentimens de l'amour : un cœur, tel que le sien, ne pouvoit se livrer qu'à son semblable, & les avantageux qui poursuivoient sa conquête, se seroient crus déshonorés de penser comme elle.

Les beaux jours invitoient à prendre le plaisir de la promenade : aussi le Comte, dont l'hôtel donnoit sur le Palais Royal, en faisoit le matin une de ses occupations favorites. Un jour qu'il se promenoit avec sa fille, elle apperçut le jeune chevalier d'Estival, dont la bonne mine & le maintien noble la frappèrent. Plus elle cherchoit à s'en distraire, & plus son image restoit présente à son esprit. Comme il s'offroit souvent à sa vue, selon les tours d'allée qu'il faisoit, elle céda insensiblement au penchant qui l'entraînoit; &, sans le connoître, elle sentit s'élever dans son cœur un mouvement, dont elle ne fut pas maîtresse. On trouvera peut être singulier que Julie, qui, jusqu'alors avoit été si difficile sur les amans & si clairvoyante sur leurs défauts, s'enflamme subitement pour un

Digitized by Google

inconnu : telle eſt, hélas ! la foible conſtitution du cœur humain ; il réſiſte ſouvent à des efforts redoublés, pour ſuccomber au moindre choc.

Si l'effet des agrémens du Chevalier fut ſi prompt ſur le cœur de Julie, ſes charmes ne frappèrent pas moins d'Eſtival, qui reſta comme immobile à ſa vue. Jamais rien de ſi charmant ne s'étoit offert à ſes regards : la majeſté de la taille de Julie, la nobleſſe & la régularité de ſes traits, ſa candeur enfin & les graces répandues ſur toute ſa perſonne fixèrent ſon cœur, qui, dès cet inſtant, fut embraſé de tous les feux de l'amour.

Le Chevalier d'Eſtival deſcendoit d'une famille fort ancienne, mais qui n'étoit pas, à beaucoup près, auſſi riche. Ce jeune militaire joignoit à la figure la plus intéreſſante, toutes les qualités d'un homme aimable & d'un brave ſoldat. La paix qui régnoit alors lui laiſſoit le loiſir de paſſer à Paris une partie de l'année, & il venoit de ſon régiment, quand le haſard lui fit rencontrer Julie, qu'il ne connoiſſoit point encore.

Les attraits de cette aimable perſonne l'intéreſſèrent tellement, que, ſans af-

Digitized by Google

fecter de la ſuivre, il ne la perdit point de vue durant ſa promenade. Une tendre inquiétude s'empara de ſon ame, quand il ſongea que ſa retraite le priveroit, peut-être pour jamais, du bonheur de la voir; mais ſa crainte dura peu : Julie rentra avec ſon père dans ſa maiſon : il ne douta point que ce ne fût le lieu de ſa demeure, & cette découverte lui cauſa le plus grand plaiſir.

Il ne manqua pas de revenir à la promenade : il jouit pluſieurs fois de l'avantage d'y rencontrer Julie, & remarqua même, avec beaucoup de joie, que cette belle perſonne jetoit de tems en tems les yeux ſur lui. Un jour, enfin, qu'il puiſoit de nouveaux feux dans ſes regards, il apperçut un de ſes amis qui s'approcha du Comte, ſalua profondément Julie, & les accompagna juſqu'à leur hôtel.

D'Eſtival rejoignit bien-tôt ſon ami, eſpérant ſavoir de lui le nom de la beauté qui l'avoit charmé : il ne ſe trompa point. Il apprit qu'elle s'appeloit Julie, qu'elle étoit fille du comte de Trémence qui demeuroit avec ſa ſœur, & que l'accès de ſa maiſon n'étoit pas difficile, parce qu'il voyoit la meilleure compagnie, & que tous les gens de mérite y étoient bien reçus.

Digitized by Google

Le Chevalier fut instruit en même-tems, de l'intention où étoit le Comte, de ne marier sa fille qu'à vingt-cinq ans, & de ne lui choisir qu'un parti considérable : il vit, avec douleur, qu'il s'en falloit de beaucoup qu'il ne fût un parti convenable pour elle, puisqu'il n'avoit qu'une fortune médiocre à lui offrir : son amour cependant l'emporta, & il ne s'occupa plus que des moyens de s'introduire chez le Comte. Le hasard se plut à favoriser ses desseins. Dès le lendemain, il eut le bonheur de revoir Julie au Palais-Royal. Un bouquet qu'elle tenoit à la main, l'empêcha de prendre garde qu'elle avoit laissé tomber son éventail : d'Estival s'en apperçut ; il ne négligea point cette occasion qui se présentoit ; il le ramassa, & le présenta à Julie, qui le reçut en rougissant. Le Comte remercia beaucoup le Chevalier de son attention ; la conversation s'engagea insensiblement : d'Estival, qui avoit de l'esprit, la soutint fort agréablement, & reconduisit le Comte à son hôtel, en s'entretenant du bonheur qu'il avoit eu d'être utile à Julie, & en lui demandant la permission de cultiver son amitié, permission qui lui fut accordée de la

meilleure

Digitized by Google

meilleure grace du monde, & qui mit le comble à ſon contentement.

Julie qui n'étoit point indifférente ſur le mérite du Chevalier, qui avoit pénétré le ſecret de ſon cœur, & à qui ſes ſentimens n'étoient point échappés, ne fut pas fâchée de l'occaſion qu'il avoit ſaiſie, & lui ſut un gré infini de ſa tentative.

D'Eſtival, qui de jour en jour ſentoit accroître ſa paſſion, ne tarda point à profiter de la permiſſion que le Comte lui avoit donnée. Il s'en ſervit pour rendre pluſieurs viſites à Julie, qu'il enflamma de plus en plus, & s'inſinua ſi bien dans l'eſprit du Comte & de ſa ſœur, qu'il devint en aſſez peu de tems, un des meilleurs amis de la maiſon. Un jour qu'il venoit, à ſon ordinaire, rendre ſes hommages à la beauté qui le captivoit, il ne trouva que le père de Julie qui étoit ſortie avec ſa tante. Après les complimens accoutumés, la converſation tomba ſur la beauté de la campagne: d'Eſtival en fit l'éloge. Le Comte, qui devoit le lendemain y aller paſſer une couple de jours, l'engagea à l'y accompagner; Julie devoit être de la partie. On juge que cette offre ne fut pas dédaignée. Julie arriva au même inſtant; on

Digitized by Google

lui fit part des arrangemens projetés ; & le Chevalier eut l'avantage de lire dans ſes yeux, qu'ils étoient loin de lui déplaire. Son bonheur étoit ſi grand & ſi fort inattendu, qu'il avoit peine lui-même à le concevoir; il ne lui manquoit plus, pour y mettre le comble, que de pouvoir inſtruire Julie de la ſituation de ſon ame, & il n'attendoit qu'une occaſion favorable pour lui découvrir ſes feux.

Les deux jours qu'il paſſa à la campagne avec ſa maîtreſſe, ne lui parurent qu'un inſtant. Le plaiſir que le Comte y goûta, l'engagea à propoſer pour la ſemaine ſuivante un ſejour de plus longue durée : il n'oublia pas de mettre de la partie le Chevalier, avec qui il ſe plaiſoit de plus en plus, & ſa propoſition fut acceptée par ce dernier avec d'autant plus de joie, qu'il s'apperçut que ſa préſence étoit agréable à Julie, & qu'il eſpéroit pouvoir, pendant ce nouveau ſejour, trouver l'occaſion de lui découvrir ſes ſentimens, qu'il avoit déjà laiſſé tranſpirer. De retour à Paris, il ne s'occupa que du bonheur qui l'attendoit, & à vaincre la timidité qui nuiſoit à ſon amour.

Effectivement, le lendemain de ſon-

arrivée au château du Comte, d'Estival réussit au-delà de ses espérances. Etant descendu de bonne heure dans le jardin pour y prendre le frais, il apperçut Julie, qui y venoit avec la même intention, tandis que son père étoit occupé à répondre à quelques lettres pressées. Il se retira sous un berceau de jasmin, qui formoit un ombrage des plus agréables, persuadé que sa maîtresse ne manqueroit pas de s'y rendre : elle y vint en effet, & trouva d'Estival, qui feignoit de lire avec attention ; il fit l'étonné, lui proposa de s'asseoir, & amena insensiblement la conversation sur le sujet qui l'intéressoit. Il hasarda enfin l'aveu de ses sentimens, en se jetant à ses genoux pour lui demander pardon de sa témérité. Julie, qui avoit pénétré son secret, ne fut point surprise d'une déclaration qui la mettoit au comble de ses vœux : elle dissimula cependant la joie qu'elle ressentoit, & reçut cet aveu avec toute la retenue qui doit toujours accompagner son sexe. Destival à la fin devint si pressant, & lui dit tant de bonnes raisons (car l'amour ne manque pas d'éloquence) qu'il obtint d'abord la permission de cultiver son amitié, & bien-tôt après.

Digitized by Google

l'aveu réciproque d'une tendreſſe qui aſſuroit ſon bonheur.

Comme ils achevoient cet entretien charmant, le Comte vint les rejoindre, & ils rentrèrent pour déjeûner. Quel repas plus agréable ! Leurs yeux & leur cœur, dès ce moment, furent d'intelligence, & le tems ne fit qu'ajouter à leur amour. De retour à Paris, d'Eſtival, toujours plus amoureux & toujours plus aimé, faiſoit aſſidument ſa cour au Comte & à ſa ſœur, pour avoir le prétexte d'entretenir ſouvent l'objet de ſon ardeur.

Madame d'Ornis, (ainſi ſe nommoit la tante de Julie) avoit pour ſa nièce une ſi grande amitié, qu'elle déféroit aveuglement à ſes moindres deſirs, déférence cependant dont elle n'abuſoit point : Julie l'inſtruiſit de l'amour du Chevalier, & l'engagea à propoſer à ſon père de les unir.

Madame d'Ornis, qui connoiſſoit la façon de penſer de ſon frère, ne voulut rien promettre à Julie, qu'elle n'eût eu avec le Chevalier un entretien particulier, ſur ſes facultés, ſon rang, & ſes titres, parce qu'elle ſavoit que, s'il n'avoit point un état conforme aux idées du Comte,

Digitized by Google

il rejeteroit, à coup sûr, sa proposition.

Destival joignoit à ses autres qualités, une probité à toute épreuve; il ne voulut point en imposer à Madame d'Ornis, & lui avoua de bonne foi, qu'il n'avoit qu'un bien fort médiocre, & qui suffisoit à peine à le soutenir dans un état assez dispendieux : cet avèu n'avançoit pas ses affaires; mais il aimoit trop Julie pour la tromper aussi cruellement.

Madame d'Ornis ne conseilla point à sa nièce de faire parler de ce mariage à son père, & lui recommanda même de bien prendre garde qu'on ne s'aperçût de son tendre penchant; mais elle lui promit en même tems de ne négliger aucune occasion de la satisfaire, & de préparer peu-à-peu l'esprit du Comte à recevoir quelques ouvertures sur cette alliance.

Le tems s'écouloit cependant, & Julie brûloit de tous les feux de l'amour, sans oser se flatter de la plus légère espérance, & sans même appercevoir de terme pour leur union, que la mort du Comte. Cette cruelle situation ne contribuoit pas peu à traverser leur bonheur, & le terme fatal, qui paroissoit devoir le commencer, en empoisonnoit tous les charmes.

Digitized by Google

Madame d'Ornis étoit ſenſiblement touchée de l'état où elle voyoit ces tendres amans, & les fréquentes inſtances qu'ils lui faiſoient pour cimenter leur bonheur, la pénétrèrent au point, qu'elle leur promit de les unir avant peu, & elle ne s'occupa plus en effet, que du ſoin de tenir ſa promeſſe.

Vers le même tems, ſon frère eut avec elle une diſpute aſſez vive, mais injuſte: elle en fut piquée, & réſolut de s'en venger. Pour commencer ſa vengeance, elle forma le projet de marier d'Eſtival & Julie, en dépit du Comte, & ſe chargea de cette affaire, dont elle leur garantit le ſuccès.

Madame d'Ornis prit, en effet, tous les arrangemens convenables pour unir ſecrétement ſa nièce avec le Chevalier: il falloit, pour réuſſir, le conſentement du Comte; elle ſe haſarda de lui en ſurprendre un, & le ſuccès juſtifia ſa témérité. Un voyage d'un mois que le Comte devoit faire, & pendant lequel il laiſſoit Julie ſous la conduite de ſa tante, lui fournit une occaſion qu'elle ſe promit de ne pas manquer; &, le père de Julie parti, elle fut liée pour jamais au ſort de ſon amant.

Ce mariage ſe fit aſſez ſecrétement,

Digitized by Google

pour que personne ne s'en apperçût : le Comte, à son retour, ne se douta de rien, & vécut avec le Chevalier comme à son ordinaire. Ce dernier avoit pris un appartement dans une maison contigue à l'hôtel du Comte. Une porte pratiquée secrétement, & dont lui seul avoit connoissance, lui procuroit une entrée libre chez son épouse. Madame d'Ornis cherchoit l'occasion favorable de proposer à son frère l'alliance du Chevalier, parce qu'une fois qu'il auroit consenti à faire ce mariage, il ne seroit pas difficile de lui avouer la vérité : elle crut, un jour qu'il étoit fort gai, pouvoir sonder ses intentions ; mais, à la plus légére ouverture qu'elle lui en fit, elle le trouva si mal-disposé à l'écouter, que son courage l'abandonna, & qu'elle n'osa plus lui en reparler.

La plus grande crainte de Madame d'Ornis & des deux époux, étoit qu'il ne se présentât pour Julie quelque parti considérable, qui vînt fixer les irrésolutions du Comte ; mais sa fille n'avoit point encore vingt ans, & il étoit plus que jamais attaché à l'idée de ne la pourvoir qu'à vingt-cinq. Cette opiniâtreté les rassura, & ils éprouvèrent pendant quelque tems assez de tranquillité, quoi-

Digitized by Google

que Julie fût sans cesse en proie aux remords qui la déchiroient : toutes les marques d'amitié que le Comte lui prodiguoit, étoient autant de coups de poignard pour son cœur sensible, & elle ne pouvoit s'accoutumer à l'idée d'avoir trompé un père qui l'aimoit aussi tendrement.

Cependant il y avoit déjà cinq mois qu'elle étoit mariée, & elle portoit dans son sein les fruits de la tendresse de son époux. Dès qu'elle s'apperçut de sa grossesse, elle en instruisit Madame d'Ornis : cette nouvelle lui causa les plus vives alarmes ; mais la crainte qu'elle avoit du Comte, dont elle redoutoit les transports, l'engagea à lui cacher l'état de sa fille, jusqu'à la dernière extrêmité, espérant toujours que quelque heureuse circonstance la tireroit d'embarras.

Pendant près de sept mois, Julie cacha sa grossesse : arrivée à ce terme, son embarras redoubloit à chaque instant ; il étoit au comble, quand le hasard lui rendit la tranquillité. Le feu du ciel tomba sur l'aile d'un château où le Comte avoit rassemblé les raretés les plus curieuses, & dont il faisoit ses délices : il voulut aller lui-même présider aux réparations, &, laissant sa fille à

Digitized by Google

Paris, il partit avec toute la diligence possible.

Les derniers tems de la grossesse de Julie s'écoulèrent fort heureusement, & le retour du Comte, qui étoit encore éloigné, lui donnoit l'espérance de pouvoir faire ses couches, sans qu'il s'en apperçut; mais, au moment qu'elle ressentoit les premières douleurs de l'enfantement, le valet de-chambre de son père arriva: il apprit à Madame d'Ornis que son maître, qui le suivoit de près, ne tarderoit point de paroître. Ce contretems pensa lui faire perdre la tête; mais cependant, comme elle conservoit assez son sang froid, elle se remit promptement: le tems étoit précieux; elle ordonna à une femme de confiance, qu'elle avoit de dire au Comte, qu'elle étoit sortie avec sa nièce, pour ne rentrer que fort tard: elle fit en même tems passer Julie dans l'appartement de son époux, dont elle ferma la porte. Son dessein étoit de ramener sa nièce dans le sien, dès qu'elle seroit délivrée, & de lui faire garder le lit, sous prétexte d'incommodité.

Julie, accompagnée seulement de son époux, de Madame d'Ornis & d'une

ſage-femme, paſſa dans l'appartement de d'Eſtival, où elle mit bientôt une fille au monde. Il ſeroit difficile de peindre les tranſports du Chevalier & la joie plus paiſible de Julie : ces tendres époux oublièrent alors le malheur qui les menaçoit, pour ne s'occuper que de leur ſatisfaction : le chagrin qu'ils reſſentirent, quand il fallut les ſéparer de l'objet de leur tendreſſe, ne peut ſe repréſenter : il auroit arraché des larmes au plus inſenſible.

Qu'on ſe peigne une femme d'une beauté intéreſſante, ſur le viſage de laquelle paroiſſent encore les traces des douleurs qu'elle vient de reſſentir, voulant comme retenir d'une main affoiblie, le gage de ſon amour, qu'un père nourricier eſt prêt de lui enlever, & de l'autre, ſerrant avec toute l'énergie de la tendreſſe maternelle, la main de ſon époux, renverſé de douleur ſur une table qui les ſépare ; qu'on ſe peigne, dis-je, cette ſcène attendriſſante, & l'on verra quelle étoit leur ſituation. « Va, s'écria la ſenſible Julie à ſon fils, qu'on arrachoit » de ſes bras, charmant ouvrage de l'amour, c'eſt la néceſſité qui t'éloigne, » mais la fortune te ramenera. «

Tandis que cette scène tendre se passoit chez d'Estival, le Comte arriva : surpris de ne point voir sa fille, il la fit demander. La réponse embarrassée de la femme-de-chambre de Madame d'Ornis, la pâleur & le rouge, qui tour-à-tour se manifestèrent sur son visage, firent naître mille soupçons dans son ame : il entra bien-tôt dans une colère épouvantable ; il la menaça de la tuer, si elle ne lui disoit pas la vérité, & mit en même-tems l'épée à la main. Cette action violente causa tant de frayeur à cette bonne femme, qu'elle lui avoua tout ce qui s'étoit passé, & lui montra même l'endroit où Julie s'étoit retirée. Il y courut dans un transport inexprimable, & vint à bout d'enfoncer la porte. Sa présence inattendue auroit pu donner le coup de la mort à la sensible Julie, si Madame d'Ornis, qui entendit du bruit, se doutant de ce qui pouvoit le causer, ne fût venue à sa rencontre pour l'empêcher de paroître, & lui faire prendre de sentimens plus doux. Le Comte fit d'abord beaucoup de vacarme, & ne vouloit adhérer à rien ; mais la vue de sa petite-fille, qu'on apporta au même instant, & qui jeta quelques cris plaintifs,

Digitized by Google

comme si elle lui reprochoit sa dureté, désarma tout à-coup sa colere : il l'embrassa avec tendresse, courut dans les bras de sa fille, qu'il baigna de ses larmes, & lui donna sa bénédiction, ainsi qu'à d'Estival, dont il ratifia le mariage.

Par le même.

EPITHALAME.

Cléon est sobre, humain, vigilant, secourable ;
Il tend les bras au misérable ;
De son prochain il ne médit jamais ;
Jamais Cléon ne s'abandonne
A de honteux & funestes excès ;
Aussi Cléon n'est goûté de personne :
Mais si Cléon étoit fourbe & méchant,
S'il avoit le cœur dur & l'ame impénétrable,
S'il sçavoit d'une intrigue être le confident,
S'il faisoit le malheur d'une épouse adorable,
Chacun le trouveroit charmant.

Par le même.

Digitized by Google

LE MARTRE, LE RENARD & LE LOUP. Fable imitée de l'allemand.

Le Martre dévora la poule de bruyère;
Au Martre le Renard donna bientôt la mort;
Le Renard à son tour éprouva pareil sort;
Le Loup, qui le croqua, fut pris dans son repaire.
Le plus foible est toujours victime du plus fort.

Par le même.

LES TROIS FAUCONS. Conte.

Je te laisse en mourant, mon fils,
Trois Faucons pour tout héritage:
Il faudra les vendre, & du prix
Je vais te prescrire l'usage.
D'un tiers de l'argent tu feras,
Pour expier mes amourettes,
Chanter de nombreux *liberas*;
De l'autre tu paieras mes dettes,
Et du troisième tu vivras.
Ce fut la volonté dernière
D'un papa qui, près de sa bière,
Deux jours après y fit le saut.

Digitized by Google

Et ſon fils d'aller auſſi-tôt
A la plus prochaine des villes
Faire argent des trois volatiles.
Mais arriva, chemin faiſant,
Que l'un d'eux ſa cage briſant
Prit le large & fuit à grand erre...
Et d'un ... pour l'ame de mon pere,
Dit l'héritier reconnoiſſant:
Qu'un ſecond prenne encor la fuite,
Et des dettes me voilà quitte.
Le cas avint, & mon garçon
Vendit pour lui le tiers Faucon.

Par M. de M.S.

TRADUCTION de l'Ode troiſième du quatrième livre d'Horace.

Quem tu Melpomene ſemel, &c.

UN doux regard de Polymnie
Tombé ſur un enfant qui vient de voir le jour,
Pour jamais décide ſa vie:
Ses goûts & ſes deſtins ſont fixés ſans retour.
On ne le verra point dans Piſe
Partager les lauriers des plus fameux lutteurs:
Et ſon ame n'eſt point épriſe
Des honneurs réſervés à nos triomphateurs.

Digitized by Google

Des doctes chantres de la Gréce
Il voudra ranimer les sublimes accens :
Errant dans les bois du Permesse,
Il se rendra fameux par de lyriques chants.
Déjà sur son Parnasse aimable
La superbe cité, reine de l'Univers,
M'assigne une place honorable,
Et l'envieux commence à respecter mes vers.
O Toi, dont la lyre immortelle
Enfante sous tes doigts les plus charmans concerts,
Qui, sur le ton de Philomele,
Pourrois faire chanter les habitans des mers.
Muse, si la foule empressée,
S'arrêtant sur mes pas pour observer mes traits,
Des Romains me nomme l'Alcée,
Dans ces honneurs si doux j'adore tes bienfaits.
O ma déesse tutélaire,
C'est par toi que je vis, c'est par toi que je plais :
Si j'ose me flatter de plaire.

Par le même.

Digitized by Google

DIALOGUE

Entre AUGUSTE *&* BARON.

BARON.

Il est donc vrai que vous n'osâtes point abdiquer l'empire?

AUGUSTE.

Quelle est cette ombre qui m'interroge? Seroit-ce quelqu'un des Romains que j'ai proscrits?

BARON.

Je fus Grec, Romain, François, Anglois, Allemand & Espagnol. Aucun pays ne me fut étranger.

AUGUSTE.

Comment figurâtes-vous dans tous ces pays différens?

BARON.

J'ai changé de rôle bien des fois; je fus tour-à-tour Monarque, Empereur, Consul, grand Prêtre, Général d'armée, petit-maître & homme à bonnes fortunes.

Digitized by Google

AUGUSTE.

Ce dernier rôle ne dut pas être le plus mauvais.

BARON.

Ce fut celui que je jouai le plus souvent & le plus volontiers.

AUGUSTE.

Je l'essayai moi-même quelquefois ; mais avouez qu'un Empereur y trouve bien des difficultés? Il ne peut y joindre ce qui en fait la principale douceur ; le mystère.

BARON.

Je ne mis pas plus de mystère dans mes bonnes fortunes secrettes que dans celles dont je faisois parade sur la scène.

AUGUSTE.

Quoi ! vous étiez donc acteur ?

BARON.

Oui, & presque aussi grand comédien que vous.

AUGUSTE.

La comparaison est familiere.

Digitized by Google

BARON.

Elle n'en eſt que plus vraie : je mis pour m'emparer du ſceptre de la ſcène, le même art que vous pour uſurper celui du monde.

AUGUSTE.

Comment ?

BARON.

Nous avions tous deux beſoin de faire illuſion. Je ſéduiſis mes auditeurs, vous ſéduisîtes les vôtres. Je parus ce que je n'étois pas, comme vous cachâtes longtems ce que vous étiez. Nous fîmes tous deux verſer bien des larmes. Je vous laiſſe à décider qui des deux en fit répandre de plus amères.

AUGUSTE.

Moi, ſans doute ; mais rappelez-vous mon début. Dix huit ans à peine accomplis ; un grand nom à ſoutenir, qui même n'étoit pas le mien ; un bienfaiteur à venger ; des rivaux à écarter ; des ennemis à combattre ; un ſénat à ſéduire ; un peuple indocile à ſoumettre ; le monde à conquérir une ſeconde fois ; & n'ayant pour moi, au milieu de ces difficultés, qu'une ambition ſupérieure aux difficultés mêmes.

Digitized by Google

BARON.

Vous pourriez ajouter, & une politique supérieure à cette ambition.

AUGUSTE.

J'eus besoin de l'une & de l'autre pour effectuer mes desseins. J'avois à tromper un vieux politique accoutumé à séduire tous ceux qui l'écoutoient. Il étoit éloquent, habile, éclairé; mais vain. Tout homme qui a ce foible est facile à diriger; il ne s'agit que de lui laisser croire qu'il nous dirige. Cicéron me crut l'instrument de sa politique & devint, sans le savoir, celui de la mienne.

BARON.

Pour moi, je ne mis en jeu d'autres ressorts que ceux dont la nature m'avoit fait présent: une taille & une figure avantageuses; beaucoup d'estime & d'intelligence pour mon art; une certaine hauteur de caractère qui m'identifioit avec mes rôles. Je crus être souvent ce que je représentois; &, en pareil cas, le plus sûr moyen de faire illusion aux autres, c'est de se la faire à soi-même.

Digitized by Google

AUGUSTE.

Je ne me la fis jamais ſur certain article que je parvins, toutefois, à cacher aux autres. J'étois plus propre à gouverner un empire qu'à le ſoumettre. Je triomphai ſouvent & ne combattis jamais. Le nom du grand Céſar encourageoit mes troupes, & l'épée d'Agrippa ſuppléoit à la mienne.

BARON.

Bien des conquérans n'ont triomphé, comme vous, que par leurs ſubſtituts; bien des auteurs en ont fait de même. J'ai été plus d'une fois leur Agrippa.

AUGUSTE.

Fûtes-vous auſſi docile envers eux que le mien l'étoit envers moi?

BARON.

Non. S'ils regnèrent ſouvent par-moi, j'eus toujours envie de régner à leur place, & de les voir au nombre de mes courtiſans.

AUGUSTE.

Je conçois qu'un tel empire dut vous flatter.

Digitized by Google

BARON.

Je l'abdiquai, cependant. Il me prit un jour envie de me confondre parmi la foule des spectateurs, & de jouir, à mon tour, d'une perspective que j'avois si long-tems occupée.

AUGUSTE.

Jamais je n'eus une pareille envie, & je ne cessai jamais de paroître l'avoir.

BARON.

Le maître du monde avoit-il besoin de dissimuler?

AUGUSTE.

Plus que le dernier de ses sujets. On ne gouverne pas les hommes sans les tromper. Ce qu'un souverain peut alors faire de mieux, c'est de les tromper à leur avantage.

BARON.

Je vois bien que tout est dramatique dans ce monde, & qu'il faut ménager des surprises sur le trône comme sur le théâtre.

Digitized by Google

AUGUSTE.

Comment vous trouvâtes-vous d'avoir abdiqué?

BARON.

Je fus étonné de ne pas m'en trouver mieux. Il me sembloit avoir quitté ma terre natale. Je me trouvois étranger parmi mes concitoyens, & eux-mêmes se crurent étrangers envers moi. Les égards cessèrent avec les applaudissemens. On me regarda comme une corde détachée de la lyre d'Apollon, & qui ne mérite l'attention qu'autant qu'elle reste attachée à la lyre.

AUGUSTE.

J'eusse, peut-être, abdiqué le trône si je n'avois eu à craindre de mes concitoyens que leur indifférence.

BARON.

Mais, en gardant le thrône, vous deviez craindre les conjurations.

AUGUSTE.

Aussi les craignois-je; mais il me restoit en même-tems de quoi me faire craindre.

Digitized by Google

BARON.

J'ai moi-même autrefois conſpiré contre vous.

AUGUSTE.

Comment ?

BARON.

Je commençai par être Cinna, & je finis par être Auguſte.

AUGUSTE.

Expliquez-moi cette énigme.

BARON.

En voici le mot. Il y eut ci-devant parmi nous un homme de génie qu'on appela le grand Corneille, & que de votre tems vous euſſiez récompenſé comme Virgile. C'eſt lui qui a mis ſur notre ſcène la conſpiration de Cinna.

AUGUSTE.

Je lui ſais gré d'avoir choiſi cette époque de ma vie.

BARON.

Remerciez-le également de vous avoir fait parler d'une maniere ſublime.

Digitized by Google

AUGUSTE.

J'en jugerai quand il vous plaira.

BARON.

Volontiers. Il y a long-tems que je cherchois des auditeurs. Figurez-vous être Cinna. Je suis Auguste.

(*Il lui repète tout le commencement de la derniere scène de la tragédie de Cinna, jusqu'à ce vers :*)

Cinna, tu t'en souviens, & veux m'assassiner !

AUGUSTE.

J'aimerois mieux avoir fait cette scène que d'en avoir fourni le sujet.

BARON.

Ecoutez la suite.

. . . . . .

Je suis maître de moi, comme de l'Univers.
Je le suis, je veux l'être. O siécles ! ô mémoire !
Consacrez à jamais ma derniere victoire.

. . . . . .

. . . . . .

Soyons amis, Cinna ; c'est moi qui t'en convie...

AUGUSTE.

Digitized by Google

AUGUSTE.

Plût aux dieux que j'eusse pardonné aussi éloquemment, & que ce poëte éloquent fût né sous mon règne!

BARON.

Vous l'eussiez peut être négligé comme notre cour le négligea.

AUGUSTE.

Et pourquoi le négligea-t-elle?

BARON.

Parce que lui-même négligeoit la cour.

AUGUSTE.

Les grands y seront toujours trompés. Ils oublient que l'homme supérieur est toujours modeste, & l'homme médiocre toujours vain; que l'un se cache, tandis que l'autre se prodigue; que l'un n'aspire qu'à mériter, & l'autre qu'à obtenir. Virgile me fut amené; Mævius assiégeoit ma porte. J'eus le bonheur de distinguer l'un d'avec l'autre; mais, sans l'entremise de Mécène, j'eusse peut-être laissé Virgile aux bords du lac de Mantoue.

Digitized by Google

BARON.

On laissa le grand Corneille au milieu de sa famille & d'un cercle plébéien. Il n'étoit point à la mode, & la mode régit tout chez les François. Il est vrai que dans sa conduite, comme dans ses écrits, on eût pris Corneille pour un habitant de l'ancienne Rome. J'oublois de vous dire qu'il vous prête quelques sentimens que vous n'eûtes jamais. Par exemple, il vous fait mettre sérieusement en question si vous abdiquerez ou si vous garderez l'empire.

AUGUSTE.

C'est une question que je n'agitai jamais sérieusement. Deux raisons s'y opposoient; l'appas de régner & les dangers que je courois en ne régnant plus.

BARON.

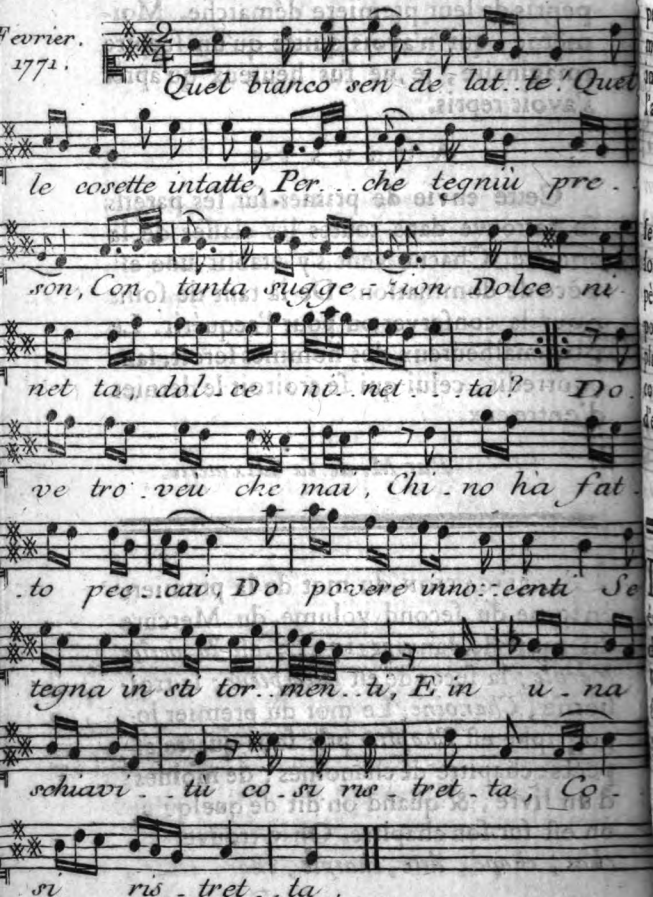
Je crois le premier motif supérieur à l'autre. On ne quitte point sans regret la premiere place, & l'on se repent presque toujours de l'avoir quittée. C'est ce qu'ont éprouvé tous les souverains qu'on a vu abdiquer l'autorité suprême. Quelques-uns sont revenus sur leurs pas; d'autres

Digitized by Google

Digitized by Google

Barcarolle Venitienne.

Fevrier. 1771.



De l'Imprimerie de Récoquillés, Rue de la Huchette au panier

Digitized by Google

ont essayé d'y revenir : tous se sont repentis de leur premiere démarche. Moi-même, qui n'avois quitté qu'un sceptre imaginaire, je ne fus heureux qu'après l'avoir repris.

AUGUSTE.

Cette envie de primer sur ses pareils se retrouve dans toutes les classes de la société. Chacun veut s'y établir une espèce de domination. De-là tant de soins pour la conserver ou pour l'acquérir. Le plus malheureux des hommes seroit, sans contredit, celui qui se croiroit le dernier d'entre eux.

Par M. de la Dixmerie.

L'EXPLICATION du mot de la premiere énigme du second volume du Mercure du mois de Janvier 1771, est *la petite Vérole ;* la seconde est *Précepteur ;* la troisième, *Chanoine*. Le mot du premier logogriphe est *Chapitre* pris sous quatre aspects : chapitre de chanoines, de moines, d'un livre, & quand on dit de quelqu'un on est sur son chapitre. On y trouve *rat*, *chat*, *chape*, *titre*, *charpie*, *char*, *riche*,

Digitized by Google

patrie, *pâtre*, *rape*, *cire*, *chair*, *ire*, *urche*, *archet*, *cape*, *tâche*. Celui du second eſt *argent*, où l'on trouve *rage*, *âge*, *rat*, *an*, *gare*, *re* note de muſique. Celui du troiſième eſt maiſon, dans lequel on trouve *mai* & *ſon*.

ÉNIGME.

Je ſuis un corps imaginé;
Qu'à bien de choſes l'on deſtine;
Mais de mon antique origine,
Le tems n'eſt point déterminé.
Je jouis cependant d'une noble naiſſance,
La preuve eſt dans plus d'un écrit,
Car tous les Sçavans de la France
Décident que je ſuis la fille de l'eſprit;
Ainſi je n'eus jamais de mère.
Je plais à tous: je ſuis utile au Roi,
A ſes miniſtres néceſſaire,
Et même à ſes ſujets. Mais ſans égard pour moi,
On me laiſſe un nom qui m'irrite.
Pourquoi choquer les bonnes mœurs?
Pourquoi traiter mieux mes trois ſœurs?
Lecteur, tu me chéris, tu connois mon mérite;
Des François & de toi, je ſuis la favorite.

Par M. J. O. J. E. Membre d'une Académie royale à Paris.

Digitized by Google

AUTRE.

Souveraine par-tout, & par-tout redoutée,
Souvent, femmes, époux gémissent sous mes lois :
Tendres amans, craignez ma rage envenimée ;
Cependant à vos feux je sers bien quelquefois.

Par M. Mistler.

AUTRE.

Je suis obscur souvent dans les trois quarts du monde ;
En Asie, en Afrique, en Amérique aussi ;
Sans qu'on puisse me voir sur terre ni sur l'onde.
On me voit au matin, en l'air, non à midi.
Pour le soir je m'éclipse, & parois à l'aurore.
J'occupe de Phébus la carriere & les pas.
Je suis dans les rayons dont ce dieu vous décore,
Et cependant plusieurs ne me connoissent pas.

Par M. de la Prise, architecte ingénieur à Falaise.

Digitized by Google

AUTRE.

Sans tête, par fois couronné,
Portant barbe & point de menton,
J'habite un humide canton
Où je me trouve environné
D'un mur plus étroit que mon corps.
Quel contraste dans mes accords,
Lecteur ! ton esprit rafiné
De moi peut-il rendre raison ? ...
Si tu ne m'as pas deviné,
Je sers de porte à ma prison.

Par M. B. C.

LOGOGRYPHE.

Lecteur, tu connois mon pouvoir,
Je mets l'ordre dans les armées,
Et bien souvent je fais mouvoir
Les choses les moins animées.
Je suis l'interprête des Rois.
Je fais & je suspends les lois.
Je suis quelquefois très-sévère ;
Mon nom est toujours imposant.
Le médecin me fait souvent,

Digitized by Google

L'apothicaire me revère.
Je porte un front blond & luisant,
Insensible, mais séduisant.
Combine mon nom à ton aise,
Tu pourra pour peu qu'il te plaise,
Tirer la corde ou le cordon.
Choisis de Sainte ou d'une Reine?
Prends la semelle d'un bâton,
Vois la monture de silène;
Un certain espace de tems;
Une figure très-parfaite,
Quoiqu'elle n'ait ni pieds ni tête;
Un des quatre principaux vents;
Un fleuve voisin de l'Asie;
Un des plaisirs du carnaval;
Un ouvrage de poësie;
Un poids... un féroce animal;
Un livre qui les lois renferme;
D'un fleuve infernal le nocher;
De fortification un terme;
Le synonyme de rocher;
Le nom d'un prince... & d'une ville;
Celui d'un cruel empereur,
Dont la mémoire est en horreur;
Une portion de cercle... une isle;
Un jour au plaisir destiné.
Tu peux y trouver autre chose;
Mais je finis, car je suppose
Que tu m'as déjà deviné.

Digitized by Google

AUTRE.

Je fuis rarement ſans compagne,
J'habite les bois, la campagne,
Je ſuis fort ſenſible à l'amour;
Je paye l'amitié du plus tendre retour.
Je crains beaucoup l'eſclavage,
Du chaſſeur je fuis les rets,
Si je tombe en ſes filets
Je perds la vie, ou je ſuis miſe en cage.
J'offre onze pieds à tes combinaiſons,
En les éparpillant, tu trouveras ſans peine
De l'année une des ſaiſons.
Un mot pour déſigner une choſe certaine;
Ce qu'un acteur
Apprend par cœur;
Une ville de l'Arabie;
Deux animaux, dont l'un eſt amphibie,
L'autre eſt de tous le plus lent à marcher.
Ce que ſouvent fait un boucher;
Ce que tu fais quand tu ſommeille,
Lorſque ton imagination
Tient ton ame en agitation
Juſqu'au moment que tu t'éveille.
Ce que fait un ſlou... ce que fait un oiſeau.
La femme à qui nous devons tous la vie;
Et, quand elle nous eſt ravie,

Digitized by Google

L'élément qui reçoit notre triſte tombeau.
Le nom d'une machine. ... & celui d'un ouvrage,
Chez les anciens fort en uſage,
Que dans nos fortifications
Nous remplaçons par des baſtions.
Un métal précieux chéri de la fortune ;
Un nom commun à vingt & quatre ſœurs,
Quoiqu'on en donne un à chacune ;
Une des plus belles couleurs ;
Une compoſition tranſparente & fragile,
Qui nous ſert tous les jours & nous eſt très-utile.
Enfin, lecteur, je ſuis au bout,
Cherche bien, tu trouveras tout.

AUTRE.

A Madame la Comteſſe Tation.

Six *pieds de Roi*, Madame, *de carreau*
Forment *de ſoulier* ma ſubſtance.
Sans moi de *Mai* vous plairiez moins, je penſe,
Dans tous les cercles *de tonneau*.
Les moindres mots *de cœur* ſortis de votre bouche
N'auroit pas *allemand* ce coloris qui touche.
Mais *exquis* c'eſt aſſez de ce ſignalement
Pour me reconnoître aiſément ;
Analyſons mon corps *de chaſſe*.

Digitized by Google

Un ſon *de froment* peu flatteur
Qui fit *vilain tu pus* ſouvent rougir l'auteur;
L'oiſeau d'*aide-maſſon*, qu'on appelle une agaſſe;
Ce qui porte *ottomane* & ſoutient le raiſin;
La Trace *ancien pays* des bêtes fugitives;
Plus, un grain *de kermès* commun dans les Maldives
Dont *Carlos* nous faiſons un potage fort ſain.
Puiſque vous poſſédez *du Diable* mon eſſence,
Dites donc qui je ſuis, belle Iris, *de Florence.*

Par M. Courtat, de Troyes.

AUTRE.

A un Parajyte.

MON cher ami, je ſais que je fais tes plaiſirs.
Dès aujourd'hui je veux contenter tes deſirs.
Etant en très-bonne cuiſine,
Je te convie à déjeuner.
Je t'attens ſur neuf piés, combine;
Ton intérêt eſt de me deviner.
Pour l'endroit du repas, j'ai d'abord une ſale;
Je pourrai te donner un rale
Qui ſervira de premier mets;
Je compte te ſervir après,
Un très-bon morceau, c'eſt la ſole.

Digitized by Google

Pour apprendre à bien regaler
Il faut venir à mon école,
Il en eſt peu qui puiſſent m'égaler.
N'ayant pain, ni vin de Bourgogne
Pour bien enluminer ta trogne,
J'ai de l'or pour en acheter;
Pour ton retour, j'offrirois mon caroſſe:
Mais je ſuis ſans chevaux; j'ai pourtant une roſſe
Qui pourra ſur le ſoir
Te tranſporter en ton manoir.

A Giſors, par M. Bouvet.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Dictionnaire hiſtorique des ſiéges & batailles mémorables de l'hiſtoire ancienne & moderne, ou anecdotes militaires de tous les peuples du monde; 3 vol. *in*-8°. petit format. A Paris, chez Vincent, imprimeur-libraire, rue Saint-Severin.

LA méthode de l'auteur de ce dictionnaire eſt d'extraire ſans citer les ſources où il a puiſé; ce qui ôte à ſa compilation un degré d'utilité bien réel, celui d'être un repertoire utile pour ceux qui étudient

Digitized by Google

l'hiſtoire. L'auteur d'ailleurs n'ayant le plus ſouvent conſulté que des abregés, les deſcriptions de ſes batailles ou de ſes ſiéges ſont ſouvent dépouillées de ces détails de tactique rapportés par les écrivains originaux & néceſſaires au militaire. Cette compilation néanmoins ſe fera lire parce que chaque article préſente ordinairement quelques anecdotes ou les traits les plus intéreſſans de bravoure, de courage, de patriotiſme dont ſes hiſtoriens ont fait mention.

Quoique l'attachement du ſujet à ſon Roi ſoit une des principales vertus de la nation françoiſe, on ne peut cependant s'empêcher d'admirer les actions de valeur & de courage qu'un amour héroïque pour le prince & pour l'état a inſpiré à un ſexe foible & timide, à l'aimable Conſtance de Cezelli. Durant les troubles de la Ligue en 1590, du Barri de Saint-Aubez, gouverneur pour Henri le Grand, à Leucate, en partit afin de communiquer un projet au Duc de Montmorenci qui commandoit dans le Languedoc. Il fut pris en chemin par les Ligueurs qui marcherent auſſi-tôt, avec les Eſpagnols, vers Leucate. Ils preſſerent ce gouverneur de leur livrer la place. Ils le mena-

Digitized by Google

cerent même de le faire mourir, s'il n'engageoit Constance de Cezelli, sa femme, qui s'étoit mise à la tête de la garnison, de faire ouvrir les portes. Il fut inébranlable. Constance, avertie du danger de son époux, répond que, si les Ligueurs veulent commettre une injustice, elle ne croit pas devoir les arrêter par une lâcheté, & qu'elle ne rachetera jamais la vie de son mari, en livrant une forteresse pour la conservation de laquelle il feroit gloire de mourir. Les assiégeans font plusieurs tentatives & dans toutes ils sont repoussés. Irrités de cette courageuse résistance, qu'un ennemi généreux auroit admirée, ils exécuterent leur cruelle menace & leverent le siége. La garnison voulut user de représailles sur le seigneur de Loupian qui étoit du parti de la Ligue, & qui avoit été fait prisonnier. La généreuse Constance s'y opposa. Henri, qui savoit récompenser les belles actions, parce qu'il en faisoit lui-même, envoya à cette héroïne le brevet de gouvernante de Leucate, avec la survivance pour son fils.

En 1637, les Espagnols commandés par le célèbre Sarbellon, formerent le siége de Leucate. Cette ville soutint avec

Digitized by Google

toute la vigueur possible les attaques réitérées des assaillans. Mais le duc de Halluin étant venu au secours de cette place, mit en déroute l'armée espagnole. L'auteur du dictionnaire a obmis le fait suivant qui atteste encore la bravoure des femmes. Parmi les Espagnols tués les armes à la main, on trouva plusieurs femmes déguisées en hommes. Un François ayant demandé aux prisonniers Espagnols s'ils connoissoient ces nouvelles amazones : « Vous vous trompez, répondit un » d'entre eux, ce ne sont point des femmes; s'il y en avoit dans notre armée, » c'étoient les lâches qui ont pris la fuite. »

Il n'est point parlé dans ce dictionnaire de la prise de Gironne en 1711, par M. le duc de Noailles : il fallut toute la constance de ce général pour venir à bout de cette entreprise qui présentoit beaucoup d'obstacles. Il y a d'ailleurs d'autres circonstances qui rendent la relation de ce siége intéressant. Nous rapporterons seulement celle-ci qui regarde Rigolo, commandant l'artillerie des assiégeans. M. le duc de Noailles étoit allé visiter une batterie, un boulet de canon l'approcha de fort près. Il dit à Rigolo qui étoit sourd : *Entendez-vous cette musique ?* — « Je ne

» prends jamais garde à ceux qui vien-» nent; je ne fais d'attention qu'à ceux » qui vont. »

On peut voir dans ce dictionnaire l'hiſtoire de la conquête mémorable de Port-Mahon. Il y a ce trait de bravoure rapporté par les auteurs de l'*Encyclopédie militaire*, & qu'on auroit été curieux de trouver encore ici, d'autant plus qu'il en rappelle un pareil de Charles XII, lors de ſon ſéjour à Bender. Vers la fin du ſiége de Port-Mahon, M. le Prince de B... étant à Mahon, maréchal de camp, commandant la tranchée, donnoit la halte à tous les officiers des régimens & des piquets qui la monterent ſous ſes ordres. La table étoit à la droite de la tranchée, & placée ſur le roc, qui compoſe le ſol des environs de cette place. Le Prince s'apperçut que M. Hardy, capitaine au régiment de Medoc, n'étoit point auprès de lui, il le demanda; on lui répondit qu'il commandoit un piquet à la tête de la tranchée le plus près de l'ennemi, & qu'il n'avoit pas voulu quitter ſon poſte. Il dit à un autre officier d'aller le relever auſſi-tôt après ſouper. Effectivement M. Hardy arriva que tout le monde étoit hors de table; le Prince étoit reſté ſeul

assis, & le fit mettre à sa gauche, en lui versant lui-même à boire; en cet instant une bombe tomba derriere eux, à une très-petite distance; elle étoit d'autant plus dangereuse qu'elle tomba sur le roc. M. Hardy en avertit le Prince, qui lui répondit : *mais apparemment elle ne vous empêchera pas de boire;* en même tems il choqua son verre contre celui du capitaine qui lui repliqua aussi-tôt : *au contraire elle vient à propos pour célébrer la santé d'un Prince aussi brave.*

Traité de la Justice criminelle de France, où l'on traite de tout ce qui concerne les crimes & les peines, tant en général qu'en particulier; des juges établis pour la décision des affaires criminelles; des parties publiques & privées; des ministres de la justice, des experts, des témoins & des autres personnes nécessaires pour l'instruction des procès criminels, ainsi que de la manière de procéder dans la poursuite des crimes. Par M. Jousse, conseiller au présidial d'Orléans. Quatre volumes *in*-4°. du prix de 60 liv. reliés. A Paris, chez Debure père, libraire, quai des Augustins; 1771.

Digitized by Google

L'auteur obſerve que tout ce qui a rapport à la Juſtice Criminelle peut ſe réduire aux objets ſuivans:

A ce qui concerne les crimes & leurs peines; les accuſés & leurs complices; l'action criminelle en général; les preuves, & la maniere dont les crimes peuvent être excuſés:

Aux perſonnes prépoſées pour la punition des crimes & pour l'inſtruction des procès criminels, aux jugemens & à leur exécution.

A la maniere d'inſtruire & de juger les procès criminels.

Ces différens objets ont donné lieu à l'auteur de diviſer l'ouvrage en quatre parties.

Dans la premiere partie il examine,

1°. Tout ce qui concerne les crimes en général; leur diviſion, leur nature & les circonſtances qui peuvent contribuer à les rendre plus ou moins graves.

2°. Les différentes manieres dont on peut participer aux crimes, & tout ce qui regarde les complices des criminels, leurs fauteurs & adhérans.

3°. Quelles ſont les différentes peines qui s'emploient pour la punition des crimes & délits; quelles ſont les ſuites de

Digitized by Google

ces peines, & tout ce qui concerne cette matiere.

Dans la seconde partie, l'auteur parle,

1°. Des Tribunaux, tant ordinaires qu'extraordinaires, qui sont établis pour le jugement des affaires criminelles, & de tout ce qui regarde leur compétence. Il examine ensuite les fonctions & devoirs des personnes prépoſées pour l'instruction, le jugement & l'exécution des procès criminels; comme sont les juges, procureurs du Roi ou fiscaux, greffiers, commissaires, sergens ou archers, geoliers ou concierges des prisons, messagers & conducteurs des prisonniers, exécuteurs des jugemens criminels, témoins & experts, avocats, procureurs & curateurs établis par justice pour la défense des accusés.

2°. Il traite de tout ce qui regarde la compétence des juges en général, & comment elle se règle; de la prévention; des déclinatoires, renvois & revendications, des évocations; des conflits & réglemens de juges; des récusations & prises à partie.

La troisiéme partie est divisée en trois livres, dont le premier traite de l'ordre judiciaire qui s'observe dans les matières criminelles; le second, de la procédure

Digitized by Google

criminelle en général; & le troisième, de la maniere d'exercer & d'instruire les actions criminelles.

Le premier livre est divisé en trois titres.

Dans le premier, l'auteur parle de l'action criminelle considérée en général, & de tout ce qui y a rapport; des personnes qui peuvent l'intenter; contre qui on peut l'intenter, & comment s'éteint cette action.

Dans le second titre, il est fait mention des différentes exceptions, défenses & faits justificatifs qui peuvent être employés en faveur des accusés.

Et dans le troisième, on examine les différentes preuves qu'on peut employer en matière criminelle, soit pour constater le crime, soit pour établir que l'Accusé en est coupable, soit pour sa justification & défense. Ces preuves sont tirées ou de la confession de l'accusé; ou de la déposition des témoins (ce qui forme la preuve testimoniale; ou des écrits (ce qui forme la preuve littérale. On y examine aussi la différence qu'il y a entre la preuve directe & la preuve par argumens ou conjecturale, & l'on traite à cette occasion de tout ce qui a rapport aux différens indices;

Digitized by Google

qui peuvent avoir lieu en matière criminelle.

Le second livre est divisé en six chapitres.

On parle, dans le premier, des différens actes qui précèdent le réglement à l'extraordinaire, c'est-à-dire, des informations en général; des informations d'office; du corps de délit, & de la manière de le constater; des plaintes, accusations & dénonciations; des procès-verbaux de transport des juges en la maison de l'accusé & du scellé sur ses effets; des perquisitions des accusés, ou des choses volées en la maison d'autrui; des effets trouvés en la possession de l'accusé, ou servant à conviction; des informations de témoins; des monitoires; des reconnoissances d'écritures; des décrets; des écroues & recommandations; des prisons; des interrogatoires; des exoines; de la compétence des accusés qui doivent être jugés en dernier ressort par les présidiaux & prévots des maréchaux; des sentences de provisions pour alimens, &c.

Le second chapitre traite de ce qui se fait depuis le réglement à l'extraordinaire, c'est-à-dire, du réglement à l'extraordinaire & des cas où l'on peut, sans ce

Digitized by Google

réglement, juger les procès par la voie de grand criminel; des jugemens qui admettent la partie publique à prendre droit par l'interrogation de l'accusé, & l'accusé par les charges, des récolemens & confrontations; des reproches des témoins; des lettres de grace, abolition, appel de ban ou de galères, &c. Les défauts & contumaces; des jugemens & procès-verbaux de tortures; de la conversion des procès civils en criminels; de la reception en procès ordinaire; des conclusions des procureurs du Roi ou fiscaux, & des différentes requêtes qui peuvent être présentées par les parties dans le cours de l'instruction criminelle.

Dans le troisième chapitre l'auteur parle des différentes sentences, jugemens & arrêts qui peuvent avoir lieu en matière criminelle; & il examine à ce sujet quelles sont les règles nécessaires pour proportionner les peines aux crimes, suivant leur nature & suivant qu'ils sont plus ou moins graves: il traite de la nécessité de l'exemple & des autres considérations qui contribuent à augmenter ces peines, ou à les diminuer par des égards que méritent la foiblesse de l'âge ou les autres circonstances prises du tems, du lieu, de la qualité ou de la disposition

Digitized by Google

des accusés, & qui servent à distinguer ceux qui ont commis le crime de propos délibéré, ou par promptitude, ou par cas fortuit, &c.

Le quatrième chapitre traite de la procédure particulière qu'on doit observer à l'égard de certains crimes & de certaines personnes.

Il est parlé dans le cinquième des différentes manières dont on peut se pourvoir contre les jugemens, ou les prévenir; telles que sont les oppositions, les défenses, les appellations, les demandes en cassation, les lettres de révision, les requêtes civiles, les faits justificatifs, & les procédures à l'effet de purger la mémoire d'un défunt.

Enfin, dans le sixième chapitre, on examine tout ce qui renferme les frais & dépens en matière criminelle.

Dans le troisième livre, l'auteur traite de l'instruction criminelle en général, qu'il subdivise en trois titres.

Dans le premier, il parle de la manière d'exercer l'action criminelle en général; & il traite à cette occasion,

1°. De la différence des causes civiles d'avec les causes criminelles.

2°. De l'instruction & de la poursuite des procès criminels en général.

Digitized by Google

3°. De la manière de poursuivre l'action criminelle considérée par rapport aux juges & par rapport aux crimes. Il parle à ce sujet du concours & de la cumulation des actions; des cas où une action peut être recommencée; des plaintes réciproques & de la récrimination.

4°. De la manière d'exercer l'action criminelle, considérée tant du côté de l'accusateur ou plaignant que du côté de l'accusé.

5°. De la manière d'exercer cette action considérée du côté de la forme ou de la procédure, soit par la partie civile, soit par la partie publique; & il y est parlé des informations par addition, des jonctions de procédures, & des interventions ou demandes incidentes.

6°. Des audiences criminelles, des délais, présentations, cautions, défauts & congés, jugemens, reprises d'instance, désaveu de procureur, péremption, désertion d'appel, &c.

Dans le second titre, l'auteur traite de l'instruction criminelle en particulier; des officiers à qui appartient cette instruction; des qualités, fonctions & pouvoirs de ceux à qui elle est confiée; en quel lieu doit se faire l'instruction; si l'on peut

Digitized by Google

instruire les dimanches & fêtes; du secret des procédures; des cas où le juge d'instruction peut commettre un greffier; des délégations; des formalités des actes; des devoirs du juge d'instruction; des minutes & grosses, &c.

Enfin, dans le troisième titre, on trouve la manière de bien faire l'extrait d'un procès criminel, & d'en faire le rapport.

La quatrième partie de l'ouvrage traite de tous les crimes & délits en particulier, tant de ceux qui offensent la Majesté Divine & la Majesté Royale, que de ceux qui blessent les particuliers, soit dans leurs personnes, soit dans leur honneur, soit dans leurs biens; & enfin de ceux qui troublent l'ordre public & la société civile.

A la suite de cette quatrième partie, l'auteur donne un abrégé ou sommaire de la procédure criminelle en particulier; & il y joint un modèle de formules des différens actes qui ont lieu en matière criminelle.

Comme cet ouvrage qui ne devoit former que trois volumes, se trouve porté à quatre, les souscripteurs payeront dix-huit livres au lieu de quinze, restant à acquitter pour le tome 4^e. qui sera délivré,

Digitized by Google

vré, conformément à l'avis donné au Public le 20 Mars 1770.

MM. les Souscripteurs sont priés de retirer leurs exemplaires dans le courant de l'année 1771, & faute par eux de le faire dans ledit tems, ils perdront leurs avances.

Le même Libraire avertit le Public qu'il continuera de recevoir des souscriptions pour le *Traité de l'administration de la Justice, ou des fonctions, droits, devoirs, &c. des Juges*, par le même auteur, deux volumes *in*-4°. jusqu'au mois de Mars 1771 exclusivement. Il distribue aussi au Public le prospectus de ce dernier ouvrage.

Catalogue de l'œuvre de Ch. Nic. Cochin fils, écuyer, chevalier de l'ordre du Roi, censeur royal, garde des desseins du cabinet de Sa Majesté, secrétaire & historiographe de l'académie royale de peinture & de sculpture; par Charles-Antoine Jombert; vol. *in*-8°. A Paris, de l'imprimerie de Prault.

Les Libraires Hollandois, moins occupés autrefois à contrefaire les livres de France, cherchoient à mériter la préfé-

Digitized by Google

rence des amateurs de belles éditions par le soin avec lequel ils les ornoient de frontiſpices, de vignettes, de fleurons & d'autres ornemens de cette nature. Bernard Picart, Honbraken, Wandelaar, Goetée & quelques autres artiſtes qui ont travaillé pour les libraires Hollandois ne ſe ſont pas moins diſtingués par la fineſſe & l'agrément de leur compoſition que par la pureté & la netteté de leur gravure. Nous n'avons à cet égard rien à envier à la Hollande, & le catalogue que M. Jombert nous donne aujourd'hui des eſtampes de M. Cochin le prouve ſuffiſamment. C'eſt l'amitié, c'eſt le zèle pour les beaux arts qui a engagé M. Jombert à dreſſer ce catalogue qui contient environ deux mille morceaux. La modeſtie de M. Cochin lui a fait refuſer conſtamment tout ce qui auroit pu rendre ce catalogue plus utile, plus intéreſſant pour les jeunes artiſtes qui auroient deſiré d'y trouver la notice de quelques-unes de ces penſées ingénieuſes que M. Cochin a eu ſouvent occaſion d'employer pour rendre ſenſibles aux yeux les idées les plus abſtraites & les plus métaphyſiques.

Digitized by Google

Manuel du Naturaliſte, ouvrage utile aux voyageurs & à ceux qui viſitent les cabinets d'hiſtoire naturelle & de curioſités; dédié à M. de Buffon, de l'académie françoiſe, &c. intendant du jardin royal des plantes; vol. *in* 8°. petit format. A Paris, chez G. Deſprez, imprimeur du Roi & du Clergé de France, rue St Jacques.

Deux amis qui ont ſouvent viſité enſemble des cabinets d'hiſtoire naturelle & de curioſités ont penſé que des notices qu'ils avoient raſſemblées pour leur propre inſtruction ſeroient également utiles à ceux qui auroient le même goût qu'eux. Ces notices ſont courtes, agréables; nous pourrions même dire jolies, parce que les auteurs de ce manuel ſe ſont principalement appliqués à extraire ce qui pouvoit plaire à un lecteur qui n'exige pas qu'on lui faſſe connoître la forme, la grandeur, la phyſionomie d'un animal & dans quelle claſſe il ſe trouve. Il lira par exemple l'article *Giraffe*; il n'en connoîtra pas mieux cet animal, mais il apprendra du moins que la giraffe a ſervi de ſpectacle & d'ornement de triomphe chez les anciens Romains. A l'article *Diamant*, les auteurs

Digitized by Google

font mention des plus beaux diamans qui existent, entre autres du *sanci*. Ce diamant fait aujourd'hui un des principaux ornemens de la couronne de nos Rois. Son eau est parfaite, sa figure oblongue & formant une double rose; il pèse 36 karats & demi. Il ne coute que 600000 liv. & fut trouvé sur un champ de bataille par un Suisse qui le vendit pour une pièce d'argent. Ce diamant passa entre les mains d'Antoine, prince de Portugal, de qui Sanci le tenoit. Il y a, au sujet de ce diamant, une anecdote qui mérite d'être rapportée, d'autant plus qu'elle ne se trouve pas dans ce dictionnaire. En 1589, le baron de Sanci avoit confié ce diamant à son domestique afin qu'il le mît en gage chez les Suisses pour une somme d'argent dont Henri III son maître avoit un besoin pressant. Sanci recommanda sur-tout à son valet de prendre garde aux voleurs. « Ils m'arracheroient la vie, dit ce fidèle » domestique, qu'ils ne m'arracheroient » pas ce diamant. » Il donna à entendre à son maître qu'il l'avaleroit quelle qu'en fût la grosseur. Ce qu'avoit craint Sanci arriva. A son retour de Paris, le domestique apperçut une bande de brigands qui l'attendoient au passage. Sans faire sem-

Digitized by Google

blant de rien, & sans être apperçu il avale le diamant & continue sa route. Il est arrêté, fouillé & mis à mort par les voleurs. C'étoit dans la forêt de Dôle. Sanci ne voyant pas revenir son valet-de-chambre, & connoissant sa droiture, se douta de la vérité du fait. Il fit faire les plus grandes perquisitions. Enfin on lui rapporta qu'un homme avoit été assassiné dans la forêt de Dôle; & que des paysans l'avoient enterré. Sanci se transporte sur les lieux; le fait exhumer; reconnoît son valet-de-chambre; le fait ouvrir & retrouve son diamant. Il pleura sincérement un domestique si fidèle, & admira une générosité qui devoit lui coûter la vie, quand même les voleurs la lui auroient laissée, à cause de la grosseur du diamant.

Traité des Devoirs de la vie Chrétienne; à l'usage de tous les Fidèles, dédié à Monseigneur le Dauphin, ou Exposition des plus importantes obligation du Christianisme, par rapport à Dieu, à soi-même, au prochain & à son état, avec des exercices de piété. Par le Père de Tracy, Théatin. 2 vol. *in*-12. A Paris, chez Tilliard,

Digitized by Google

libraire, quai des Auguſtins, à St Benoît.

L'objet de cet ouvrage eſt de règler le cœur, de faire connoître aux Grands, comme à ceux qui ſont dans un rang moins élevé, au riche, comme au pauvre, au négociant, comme à l'artiſan, l'étendue de leurs devoirs. Le pieux écrivain, pour rendre ſon traité plus méthodique, l'a diviſé en quatre parties. La première renferme les devoirs, par rapport à Dieu; la ſeconde, les devoirs par rapport à ſoi-même; la troiſième, les devoirs par rapport au prochain; la quatrième, les devoirs de différens états. Chaque chapitre de ce traité peut être, pour les fidèles qui déſirent ſincérement leur ſalut, un ſujet de méditation utile.

Abrégé Chronologique de l'Hiſtoire générale de l'Italie, depuis la chûte de l'Empire Romain en Occident, c'eſt-à-dire, depuis l'an 476 de l'Ere Chrétienne, juſqu'au traité d'Aix-la-Chapelle en 1748. Par M. de Saint-Marc, de l'académie de la Rochelle, ſixième volume, depuis l'an 1220, juſqu'en 1314. *in*-8°. petit format. A Paris,

Digitized by Google

chez Delalain, libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise.

Ce sixième volume est le dernier auquel ait travaillé M. de St Marc. Cet écrivain est mort le 20 Novembre 1769, dans la 71e année de son âge. On a placé son éloge à la tête de ce volume ; c'est un hommage que l'on devoit à ce littérateur éclairé, à ce judicieux critique, qui, indépendamment de cet abrégé chronologique, a donné au public la première édition des *Mémoires du Marquis de Feuquieres* en 1734 ; la dernière édition de l'*Histoire d'Angleterre, par Rapin-Toyras* en 1749 ; la nouvelle édition des *Œuvres de Despreaux* ; la *Lettre sur la tragédie de Mahomet II.* en 1739 ; la *Vie de Philippe Hecquet*, célèbre Médecin ; les éditions d'*Etienne Pavillon* ; de *Chaulieu* ; de *Chapelle* & de *Bachaumont* ; de *Malherbe* ; de *St Pavin* & de *Charleval* ; de *Lalane* & de *Montplaisir*, & quelques volumes du *Pour & Contre*, ouvrage périodique, commencé par l'Abbé Prévôt. Charles-Hugues Lefebvre de Saint-Marc étoit né à Paris, le 22 Juin 1698. Il étoit originaire de Picardie. Sa famille y avoit possédé la

Digitized by Google

Terre de St Marc, près de Mareuil, dont il a toujours conservé le nom. Le goût du jeune de St Marc s'étoit développé de bonne heure pour la saine littérature. L'étude des lettres ne lui fit cependant pas négliger la culture des sciences relatives aux différens états, par lesquels il devoit passer. Il embrassa successivement l'état militaire & l'état ecclésiastique, qu'il quitta bientôt, pour tourner ses vues du côté de la politique. Le Cardinal Dubois, alors premier Ministre en France, avoit beaucoup goûté la trempe d'esprit du jeune St Marc; &, comme il le trouvoit propre aux négociations, il voulut se l'attacher. Ce Ministre lui avoit même communiqué le projet d'une académie du droit politique, qu'il desiroit d'établir. Mais la mort précipitée du Cardinal, fut aussi fatale à ce projet, qu'aux espérances de fortune conçues par M. de St Marc. Le Duc d'Orléans, Régent, en voyant le nom de M. de St Marc sur la liste des personnes que le Cardinal devoit employer, ne parut pas s'éloigner des vues du Cardinal Dubois sur le jeune St Marc. Mais un accident, pareil à celui qui lui avoit enlevé son premier bienfaiteur,

Digitized by Google

lui enleva bientôt le second. D'autres contretems, non moins funestes, rendirent enfin M. de St Marc à lui-même, & lui laissèrent la liberté de suivre ses goûts favoris; ce qu'il fit avec une tranquillité d'ame & un désintéressement, moins propres sans doute à enrichir ceux qui possèdent ces qualités, qu'à les rendre heureux. M. de St Marc étoit très-modeste; sa modestie, néanmoins, ne l'empêcha jamais de sentir tout la noblesse de l'état d'homme de lettres. « Malheur, disoit-il souvent, malheur » à ceux qui osent abuser de ce titre, » au mépris des loix & des mœurs. » Aussi, cet homme de lettres n'eût-il jamais à rougir de l'usage qu'il fit de ses talens. L'étude particulière qu'il avoit faite de la langue Italienne, l'avoit mis à même de puiser dans des sources pour composer cet Abrégé chronologique dont on vient de publier le sixième volume. Le continuateur de cette histoire, dans la vue de la terminer plus promptement, se propose d'écarter les discussions que s'étoit permises M. de St Marc, & de se borner à un recit simple & exact des faits qui se sont passés jusqu'à nos jours. Ce qui formera encore trois volumes,

Digitized by Google

dont le dernier comprendra la table générale. Le sixième volume qui vient de paroître est divisé en deux parties. La première termine l'époque commencée dans le volume précédent & qui devoit finir, selon M. de St Marc, en 1254. Elle montre l'Italie sous la domination des Empereurs, ou Rois de Germanie, qui depuis un certain tems perdoient beaucoup de leur autorité dans ce pays, par une suite de leurs divisions avec les Papes. La seconde partie fait voir l'Italie partagée en divers états & républiques, qui furent d'abord en grand nombre dans la partie septentrionale. Chaque ville ou terroir avoit alors son Seigneur, ou se gouvernoit en forme de république. Tous ces petits souverains, fiers de leurs droits & de leurs priviléges, avoient toujours les armes à la main pour les faire valoir, & rendoient les peuples victimes de leurs querelles. Ce désordre n'a cessé que quand le nombre de ces souverains a diminué, & que, devenus plus puissans, il se sont, en quelque sorte, respectés les uns les autres.

Digitized by Google

Anecdotes de républiques, auxquelles on a joint la Savoie, la Hongrie & la Bohême; 2 vol. *in*-8°. petit format. A Paris, chez Vincent, imprimeur-libraire, rue St Severin.

Ces deux nouveaux volumes d'anecdotes font suite aux anecdotes françoises, angloises, italiennes & à celles du Nord, publiées précédemment chez le même libraire. Cette méthode d'écrire l'histoire par anecdotes ou faits détachés ne pouvoit manquer d'être agréable à ces lecteurs superficiels qui avoient déjà applaudi aux compilations en formes publiées sous le nom d'*esprit* ou de *génie*. Les anecdotes des républiques qui viennent d'être annoncées comprennent les anecdotes génoises & corses; les anecdotes vénitiennes, auxquelles on a ajouté les anecdotes malthoises; les anecdotes helvetiques, les anecdotes belgiques & hollandoises; la Savoie, *supplement* aux anecdotes italiennes; les anecdotes hongroises; les anecdotes de Bohême. Il est fait mention dans les anecdotes helvetiques d'une fête pareille à celle que nos devors ancêtres célébroient, & que l'on appeloit la fête des fous. Les vestiges de

Digitized by Google

cette fête se trouvent encore à Zug. Le jour de St Nicolas, patron des écoliers, un d'eux habillé en évêque, portant dans ses mains un livre sur lequel est un groupe de noix dorées & précédé par un autre écolier, en surplis portant une crosse, marche gravement avec un cortège assez bizarre. Une foule d'écoliers armés, les uns habillés en hussards, les autres en talpaches & pandoures, ayant à leur tête un capitaine & un enseigne, suit l'évêque entouré de son clergé, & ayant derriere lui un écolier habillé, comme on représente ordinairement la Folie, à cela près qu'au lieu de marotte, il a un bâton au bout duquel est attachée une vessie remplie de pois secs. Il répond aux huées des spectateurs par des coups de vessie. Tous les officiers de la maison de l'évêque, secrétaire, intendant, cuisiniers, &c. bordent la marche & tirent des coups de fusil quand l'évêque pantomime donne la bénédiction avec sa crosse. Ce cortège burlesque va à l'église, fait l'office, assiste à la grande messe, &c. Les conciles de Paris de 1212, de Rouen de 1445 & celui de Basle ont défendu cette fête. Malgré cette défense, elle s'est conservée à Mayence & à Zug.

Le feu Pape Benoît XIV s'étoit acquis l'estime des ennemis même du St Siége par son mérite personnel & par une conduite pleine de douceur & d'humilité. Voici un fait rapporté dans ces anecdotes qui peut servir encore à prouver qu'il méritoit cette estime. Ce Pape avoit composé autrefois un traité de la liturgie. Il le fit imprimer depuis son exaltation, comme un ouvrage qu'il avoit fait étant cardinal. Un ministre Luthérien de Wittemberg, en Saxe, osa attaquer ce traité. Il dédia même sa critique au Pape. Benoît XIV reçut avec bonté la critique & la dédicace. Il écrivit au ministre, & lui témoigna sa satisfaction de ce qu'il avoit examiné son ouvrage. Il convint qu'il s'étoit trompé dans quelques endroits, mais non dans des points essentiels & fit un *resumé* qui renversoit la critique : il finissoit sa réponse en faisant des vœux au Ciel pour la conversion de la brebis égarée. Le ministre, pénétré de cette réponse, en remercia Sa Sainteté par une lettre où il faisoit cet aveu si glorieux pour Benoît XIV. « Si les prédécesseurs de Votre » Sainteté lui avoient tous ressemblé, » nous n'aurions aujourd'hui qu'un pas- » teur & qu'un bercail.

Digitized by Google

» vers toutes les illusions d'un mieux pas-
» sager. On ne trompe jamais le senti-
» ment. »

Dans le même discours préliminaire M. D. compare la plupart des personnages qui figurent dans nos Romans & même dans nos drames à des marionettes maladroites. On voit, ajoute-t-il, tous les fils qui les remuent & le compère qui les fait parler. N'y a-t-il pas un peu d'humeur dans ces réflexions ? Quoi qu'il en soit ceux qui aiment les émotions douces ; cet attendrissement qui pénètre par degrès & amene les larmes délicieuses du sentiment, oublieront aisément ces réflexions pour partager les inquiétudes de la tendre Euphrasie, c'est le nom de la Chanoinesse de Lisbonne. Nous rapporterons le commencement de l'onziéme lettre de cette vertueuse amante, pour donner à nos lecteurs une idée de ce nouveau genre de poëlie dont M. D. voudroit enrichir notre littérature. Il en avoit déjà publié un essai dans les trois lettres de Valcourt & de Zeïla.

Euphrasie reçoit une lettre de Melcour son amant qui lui apprend que son devoir le rappelle en France.

Quoi ! je ne verrai plus les yeux de mon amant !

Ces yeux où je puisois le feu du sentiment,
Qui tenoient lieu de tout à mon ame enivrée,
Et nourrissoient l'ardeur dont elle est dévorée,
Je ne les verrai plus ! .. contre moi tout s'unit. . .
Est-ce de trop aimer que Melcour me punit ?
Cher & fatal objet de mes peines profondes,
Mes soupirs jusqu'à vous égarés sur les ondes,
Ne m'en rapportent rien qu'un solitaire effroi,
Et des garants trop sûrs que tout finit pour moi.
Suis-je assez confondue ? assez infortuée ?
Il ne me manquoit plus que d'être abandonnée.
De peur qu'un foible espoir ne flatte mon tourment,
Une secrète voix me dit à tout moment :
Renonce à ton amour, trop crédule Euphrasie,
A quoi bon ces regrets qui consument ta vie ?
C'est envain que ton cœur, par des vœux superflus,
Redemande un ingrat qui ne t'entendra plus.
Il a passé les mers, il a revu la France ;
De tes sanglots perdus lui-même il te dispense ;
Au milieu des plaisirs, il rit de tes malheurs,
Et ne s'informe pas si tu verses des pleurs.
Vous m'oubliez, ô Ciel ! après m'avoir trahie !
Non, votre ame est légère & non pas endurcie.
Les soins de votre amour me sont toujours présens :
Qu'ils étoient empressés ! qu'ils étoient séduisans !
De leur doux souvenir sans cesse possédée,

Digitized by Google

Je les ai trop chéris pour en perdre l'idée.
Ces tendres souvenirs, ces souvenirs charmans,
Devroient-ils aujourd'hui se changer en tourmens!
Quelle lettre, grand Dieu! quel horrible message!
De mes sens, de ma force, ils m'ont ôté l'usage:
Il sembloit que mon cœur, frappé de mille coups,
Se détachât de moi pour s'envoler à vous:
Non, je ne voulois plus de retour vers la vie...
Je te perds, il faut bien qu'elle me soit ravie.
Enfin, malgré moi-même, on me rendit au jour;
J'aimois à me sentir mourante pour l'amour,
Et triomphois déjà de n'être plus réduite
A pleurer ton absence, à gémir de ta fuite.
Eh! voilà donc le prix de la plus tendre ardeur!
N'importe!.. j'ai juré de te garder mon cœur,
Je tiendrai mes sermens: imite ma constance,
Vois les autres beautés avec indifférence.
Eh! pourras-tu, Melcour, en de nouveaux liens,
Souffrir jamais des feux moins ardens que les miens?
Souviens-t-en! tu m'as dit cent fois que j'étois belle;
On peut l'être encor plus, mais jamais plus fidelle.
Jamais autant d'amour ne peut répondre au tien,
Et, l'amour excepté, tout le reste n'est rien, &c.

Digitized by Google

Extrait des Epitres de Seneque, par M. Sablier, vol. *in*-12. A Paris chez Saillant & Nyon, libraires rue S. Jean de Beauvais.

» Vous m'avez demandé des extraits » de nos Philosophes, disoit Seneque à » son ami Lucilius; n'esperez point con- » noître par ce moyen l'esprit de ces » grands hommes: il faut les lire en en- » tier, les examiner, s'en nourrir ». M. Sablier n'a pas ignoré ce passage des Epitres de Seneque; il se l'est même rappelé en composant ces extraits comme une régle qui l'avertissoit de ne rien changer à l'ordre que le Philosophe Stoicien avoit donné à ses pensées. Il a seulement écarté, des sujets que Senèque a traités, les questions inutiles, les répétitions & toute cette espèce de scolastique qui étoit déja en vogue de son temps. Ce Philosophe qui avoit la petite vanité de donner le ton aux écrivains de son siécle chercha à éblouir par des tours ingénieux, par des peintures d'un coloris brillant, par une maniere de s'exprimer courte, vive & sententieuse, mais qui ôte toute liaison au discours & le rend en quelque sorte décousu. Aussi l'Empereur Claude

Digitized by Google

appeloit le ſtyle de Seneque *arena ſine calce*, du ſable ſans chaux ; mais comme ces défauts étoient corrigés dans Seneque par un eſprit vigoureux & élevé, une imagination fleurie, des connoiſſances étendues, ſes écrits peuvent être lus avec fruit, ſur-tout quand ils ſont rédigés par un cenſeur éclairé qui a ſu faire un choix pur & judicieux.

Apprenons de ce Philoſophe payen à ne point murmurer contre la Providence. » Pourquoi, écrivoit-il à Lucilius, nous » plaignons-nous de ce que cet homme a » été enlevé au milieu de ſa carrière? » De ce que cet autre pouſſe la ſienne » juſques à une vieilleſſe décrepite, qui » le rend à charge à lui-même & à ceux » qui l'entourent? Je vous demande eſt-» il dans la juſtice que la nature vous » obéiſſe, ou que vous obéiſſiez à la na-» ture? Qu'importe que vous quittiez un » peu plutôt un lieu qu'il faut néceſſai-» rement que tout le monde quitte? » Il n'eſt pas queſtion de vivre long-» temps, mais de vivre aſſez. Pour vivre » long-temps, c'eſt le deſtin qui en dé-» cide ; pour vivre aſſez cela dépend de » notre eſprit. La vie a toujours été lon-» gue, lorſqu'elle a été bien remplie. A

Digitized by Google

» quoi ont servi quatre-vingt ans qu'un » homme a passés dans la paresse & » l'inaction ? Il n'a point vécu, seule- » ment il a demeuré dans la vie, il a » végété comme un arbre, il n'est point » mort plus tard que les autres, mais il » a été plus long-temps à mourir : qu'im- » porte de calculer quatre-vingts ans d'i- » nutilités ?

Seneque qui avoit été le Précepteur de Néron avoit reconnu de bonneheure dans ce Prince un cœur cruel ; mais, sachant qu'il est des naturels pervers que l'onne peut entierement changer, il s'étoit efforcé de corriger celui de son éleve, de le modérer, de l'adoucir. Il avoit composé dans cette vue son *Traité de la clémence* ; &, Seneque voyant un jour ce Prince prêt à sacrifier plusieurs romains à ses soupçons, il lui dit avec courage : » Quelque nombre de personnes que » vous fassiez tuer, vous ne pouvez tuer » votre successeur.

Bibliothèque de Madame la Dauphine, N°. I. Histoire. Volume *in*-8°. de 182 pages. A Paris, chez Saillant & Nyon, libraires, rue Saint-Jean-de-Beauvais, & Moutard, libraire de

Digitized by Google

de Madame la Dauphine, Quai des Auguſtins.

L'homme de lettres, auquel a été confié le ſoin de la Bibliothèque de Madame la Dauphine, exprime ſon zèle & ſa reconnoiſſance dans l'eſſai qu'il vient de publier, & qu'il a intitulé la *Bibliothèque de Madame la Dauphine*. Il n'en paroît encore que le N°. I. qui comprend l'hiſtoire « de toutes les études qui oc-» cupent & l'enfance & l'âge heureux » qui la ſuit, c'eſt celle qui applique le » moins & ſatisfait le plus. L'homme » eſt né curieux, parce que la vérité » eſt la nourriture naturelle de ſon ame. » A peine ſait-il parler, qu'il interroge » tout ce qui l'environne ; il demande » la cauſe, la raiſon, l'origine de tout : » or, c'eſt l'hiſtoire qui répond à toutes » ſes queſtions avec le plus de clarté, » de certitude & de préciſion. Son ima-» gination peut l'égarer ; ſouvent il croit » raiſonner, & il ne fait que ſentir ; » mais la nature ne le trompera point » en mettant devant ſes yeux l'expérience » de tous les ſiécles. Cette expérience, » ajoute le judicieux Bibliothécaire, eſt » même, par malheur, preſque la ſeule » qui puiſſe inſtruire les Rois & les

Digitized by Google

» Princes nés & élevés à l'ombre du » trône : mille passions cachées s'agitent » au-tour d'eux, un feu dévorant des- » sèche les ames qui les entourent; mais, » sur les visages qui les approchent, » règne un respect immobile, un froid » morne, un silence profond; quelques » sons qui se répétent, & sont presque » toujours les mêmes; voilà ce que fait » à leurs yeux ce magnifique cercle que » l'on nomme Cour brillante. « Ce portrait est malheureusement celui de toutes les Cours des Souverains, & nous rappelle cette belle réponse d'un Visir à un Sultan, qui s'étoit considéré dans son miroir. Elle a été extraite du Nighiaristan, par M. Cardonne. Sultan Mahmoud avoit apporté, en naissant, le germe des vertus; mais, parvenu au trône dans la plus grande jeunesse, il s'étoit fait, comme tant d'autres Princes, une douce habitude de la flatterie. On l'appeloit tous les jours la lumière du monde, la source de consolation, & le modèle de toute la majesté. Ces acclamations avoient si souvent frappé son oreille, qu'il croyoit, de la meilleure foi du monde, que rien ne pouvoit être agréable que sa vue. Un jour se pro-

Digitized by Google

menant seul dans une vaste galerie, ses yeux s'attachèrent sur une glace ; il se considère attentivement, & pour la première fois, il n'est pas flatté. Ho, ho, dit-il en lui-même, ou mon peuple entier, ou ce miroir me trompe : mais il est bien plus naturel de penser que cette glace est infidèle, que de croire tant de milliers d'hommes menteurs. Ayant passé outre, il a recours à un autre miroir, il trouve la même figure : il fait une troisième épreuve, il n'est pas plus content. Enfin, tous les miroirs lui ayant dit la même chose, car il n'y a point de courtisans parmi eux, le Prince pensa un peu tard ; mais enfin, il pensa que toutes ces glaces, qui n'avoient point d'intérêt de lui plaire, avoient raison contre tant d'hommes, si bien payés pour mentir. Mahmoud, un peu confus, baissoit la tête, & ne regardoit plus les miroirs : il rencontra son premier Ministre, homme de sens, & le moins flatteur de sa Cour : « Pour-» quoi donc, lui dit-il, tous ceux qui » m'environnent, & vous tout le pre-» mier, me dites-vous sans cesse, que » vous êtes récréés par ma vue ? Si mes » miroirs ne me trompent pas, ma vue

» ne

» ne peut être agréable. Prince, lui » dit le Visir, les Rois seroient trop » grands, les peuples trop heureux, si » la flatterie avoit pu être bannie des » Cours. Mais elle est inséparable de » la foiblesse humaine, & elle se glis- » sera nécessairement par-tout où il y » aura quelque chose à craindre ou à » espèrer. On vous a dit des mensonges » pour vous plaire, je vais vous dire la » vérité pour vous servir. Il est indiffé- » rent qu'un Roi soit beau ou laid: ce » n'est que le plus petit nombre de ses » Sujets, qui peut jouir de sa vue, & » ceux-là y sont bientôt faits; mais tous » jouissent de son équité ou de son in- » justice; & voilà par où il sera nécessai- » rement béni ou détesté. « Ajoutons à ces vérités d'autres non moins essentielles, que nous enseignent les Historiens, & que le Bibliothécaire de Madame la Dauphine propose, comme l'objet moral de l'étude de l'histoire; c'est que la raison & la justice sont les seules véritables rênes du monde; sans elles, un état ne peut subsister longtems. C'est la raison qui a appris aux hommes, qu'ils tiennent de Dieu même la liberté, la propriété & tous les avantages naturels pour lesquels ils furent

Digitized by Google

formés ; c'eſt elle qui leur a dit que le gouvernement civil ne fut établi que contre ceux qui euſſent voulu leur ravir ces droits ; que loin d'anéantir la liberté, il la ſuppoſe, & que les Rois ne furent donnés aux peuples, que pour les ſouſtraire à la plus injuſte & à la plus redoutable de toutes les tyrannies, celle de la multitude.

Le ſecond paragraphe de cet écrit, trace la chaîne des grands événemens qui compoſent l'hiſtoire. Cette eſpèce de carte générale des Empires & des Républiques, eſt tracée avec beaucoup de clarté & de préciſion. Elle ſera utile pour fixer la mémoire & la diriger. La troiſième partie de cet écrit comprend la ſuite des livres qui nous inſtruiſent de l'hiſtoire. Cette nomenclature eſt accompagnée de quelques notices qui la rendent encore plus intéreſſante. Le zélé Bibliothécaire n'a rien négligé de ce qui pouvoit rendre ſon travail plus agréable à l'auguſte Princeſſe, qui regarde l'étude comme la conſeillère la plus fidèle de la raiſon & de la bienfaiſance.

Dictionnaire univerſel françois & Latin, vulgairement appelé le Dictionnaire de Trévoux, contenant la ſignification

Digitized by Google

& la définition des mots de l'une & de l'autre langue, avec leurs différens usages; les termes propres de chaque état & de chaque profession; la description de toutes les choses naturelles & artificielles; leurs figures, leurs espèces & leurs propriétés: l'explication de tout ce que renferment les sciences & les arts, soit libéraux, soit méchaniques, &c. En 8 volumes in-folio. Proposé par souscription, à Paris par la Compagnie des Libraires associés. 1771.

Les Libraires associés ont publié un *Prospectus* qui expose le travail des éditeurs. Les augmentations, les corrections & les changemens que ce prospectus annonce font voir que rien n'a été négligé pour nous procurer un Dictionnaire universel de notions qu'il faut bien distinguer d'un simple lexicographe ou d'un Vocabulaire. Les Dictionnaires universels & en général, tous les grands ouvrages ont été comparés aux vastes édifices qui n'ont jamais été l'ouvrage d'une seule génération, mais d'une longue succession d'architectes. La nouvelle édition du Dictionnaire de Trévoux est en huit vol. in-fol. Elle aura par conséquent un

Digitized by Google

volume de plus que la dernière. Chaque volume d'ailleurs sera composé de huit à dix feuilles de plus. L'ouvrage paroîtra complet au mois d'Août 1771 & se vendra 208 liv. en feuilles. Les personnes qui souscriront ne paieront pour chaque exemplaire que la somme de 168 liv. savoir, en souscrivant 84 liv. en reçevant l'exemplaire 84 liv. Les souscriptions ne seront ouvertes que jusqu'au premier Avril 1771, passé lequel tems personne ne pourra jouir du bénéfice accordé. Ces souscriptions seront signées par *Ganeau, d'Houry & de Hansy le jeune.*

Réponse de M. DE LA HARPE à un article de l'Année Littéraire concernant la traduction de Suétone.

J'avois dit à la fin de mon discours préliminaire que, quelque soin que j'eusse apporté à traduire exactement Suétone, je ne me flattois pas de n'avoir commis aucune faute & que je me tiendrois très-obligé à ceux qui m'en montreraient. Cet avertissement étoit d'autant plus raisonnable de ma part qu'il est presqu'impossible que, dans le cours d'un travail long & peu agréable, il n'échappe pas quelqu'inattention à un Traducteur, sur-

Digitized by Google

tout à celui qui, par une vivacité involontaire, lit d'autant plus rapidement qu'il est plus versé dans la lecture des Auteurs Latins. C'est par une suite de cette facilité entraînante que j'ai traduit *corfinium* comme s'il y avoit eu *Corcireum*, & que par conséquent j'ai pris une petite ville d'Italie pour l'Isle de Corfou : que j'ai traduit *vernis æstivisque floribus* par des fleurs d'hiver & d'été, au lieu de printemps & d'été. Il est visible que ces inadvertences faciles à réparer dans un errata ne sont rien moins que des fautes d'ignorance. On en trouve de beaucoup plus graves dans nos traductions les plus estimées ; dans Dacier, par exemple, & dans Amyot, & dans Vaugelas, pour ne pas parler des vivans. Amyot nous dit que les Indiens se nourrissent de cervelles de Phenix, ce qui assurément supposeroit une prodigieuse quantité de Phenix. Il a pris pour des cervelles de phenix deux mots Grecs qui signifient le suc des palmiers ; & le principe de son erreur, c'est que le même mot grec signifie phénix & palmier. Cependant cette mépriſe est forte, parce qu'un sens aussi extraordinaire que celui qu'il adoptoit, meritoit bien d'être mûrement examiné. Je suis tombé dans une mépriſe beaucoup

Digitized by Google

moins choquante dans un endroit de la vie de César où j'ai pris le mot Latin qui signifie tribu, pour un temps du verbe *tribuere* accorder. Il étoit d'autant plus aisé de s'y méprendre, que l'analogie n'est point blessée & que la phrase ne présente point un sens révoltant. Il s'agit de la formule de recommandation qu'employoit César auprès des tribus Romaines: *César Dictateur à telle ou telle Tribu; je vous recommande tel ou tel afin qu'ils tiennent de vos suffrages la dignité qu'ils demandent*, tel est le sens exact: j'ai traduit: *moi César Dictateur ai accordé telle charge à un tel, je vous le recommande, afin qu'il obtienne cette dignité par vos suffrages.* Il n'est point du tout étrange, quoi qu'on en ait dit, que César recommande au peuple un homme à qui il a donné une charge: rien au contraire n'étoit plus commun sous sa dictature, sous le règne d'Auguste & sous les Empereurs, que cette espèce de recommandation adressée au peuple Romain en faveur d'un homme déja désigné par le Souverain. Quoi qu'il en soit, si je n'ai pas blessé la raison; il n'est pas moins vrai que je n'ai pas rendu le texte de l'Auteur, & c'est une faute. C'en est une encore d'avoir mis *les acteurs qui*

Digitized by Google

doubloient les premiers rôles au lieu des *acteurs qui jouoient les rôles inférieurs*, ce qui n'eſt pas la même choſe; de n'avoir pas déſigné aſſez clairement les conſtructeurs des vaiſſeaux pour le commerce des blés, en parlant des priviléges que Claude leur accorda. Le critique qui a parlé de Suétone dans l'*Année Littéraire* a rélevé cette phraſe avec raiſon, ainſi que celle où il eſt queſtion des maſques que portoit Néron quand il repréſentoit les Dieux ou les Déeſſes; & où je n'ai pas dit aſſez clairement que c'étoit lui qui portoit ces maſques. Il reprend une autre phraſe ſur laquelle les voix ſont partagées. Suétone veut donner un exemple des biſarreries de Claude. » On conteſtoit à un homme la qualité de citoyen & les avocats diſputoient pour » ſavoir ſi cet homme devoit plaider en » toge romaine ou en manteau grec. L'Empereur pour montrer une entiere impartialité le fit changer pluſieurs fois » d'habit ſelon la tournure plus ou moins » favorable que prenoit l'accuſation ou la défenſe. » *Prout accuſaretur, deffenderetur ve.* Littéralement, ſelon qu'on l'accuſoit ou qu'on le défendoit. Le critique veut que ces mots ſignifient ſimplement que Claude ordonna que l'accuſé auroit

Digitized by Google

le manteau grec quand on parleroit contre lui & la toge romaine quand on prendroit sa défense. Ce sens est celui qui se présente naturellement & que j'avois adopté d'abord. Cependant des gens de lettres à qui je lus cet endroit de ma version prétendirent que *prout* signifioit plus qu'une indication de temps, & désignoit aussi le caractère que prenoit l'accusation ou la défense. Cette remarque me parut très-analogue au génie de la langue latine & à la vraie signification de la conjonction *prout*, & ce qui acheva de me déterminer, c'est qu'en suivant ce sens la bisarrerie de Claude me paroît bien plus marquée ; les latinistes en décideront.

Telles sont à peu-près les fautes que je crois pouvoir me reprocher.

Après cet aveu que je me devois à moi-même, je dois au lecteur l'examen & la preuve des fautes de mon critique. Elles sont d'autant moins excusables, qu'il faut être bien sûr d'avoir raison, lorsqu'on accuse les autres d'avoir tort.

Transiit in interiorem Galliam ; conventibusque peractis, Ravennæ substitit. « Alors il passa les Alpes & ayant tenu » l'assemblée du commerce, il s'arrêta à

» Ravenne. » Le critique veut qu'on traduise, *ayant tenu une grande assemblée*, ce qui seroit d'abord assez ridicule, car que désigneroit cette *grande assemblée*? Quelle *assemblée*? & ce qui d'ailleurs marqueroit une *grande* ignorance du latin. Il y auroit *magno consilio habito*, si l'auteur avoit voulu parler d'un conseil particulier & extraordinaire tenu par César, mais cette expression, *conventibus peractis*, mot à mot, *ayant achevé les assemblées*, fait voir clairement qu'il s'agit d'une fonction ordinaire aux commandans de province dont César s'acquitta avant de marcher vers Rome, & qui est rendue par un mot générique connu des Romains pour qui Suétone écrivoit. Le critique me demande où j'ai pris que *conventus* soit une assemblée de commerce? Où? Dans les lettres de Cicéron à Atticus liv. 7, dans les Commentaires de César, liv. 2, dans tous les commentateurs qui ont interprété les endroits dont je parle; qu'il les lise, il verra que *conventus* étoit l'assemblée des négocians Romains dispersés dans une province & qui se réunissoient tous dans un certain tems & dans un même lieu, afin que le Préteur leur rendît justice, &

Digitized by Google

jugeât les procès qu'ils avoient entr'eux ou avec les naturels du païs.

» Néron disoit que Claude avoit cessé » de *demeurer* parmi les hommes ; en » alongeant la première syllabe du mot » latin qui signifie *demeurer*, de manière » qu'il ressembloit à un mot grec qui si- » gnifie *être fou.* » Le critique me reproche d'avoir parlé de ce mot grec qui n'est pas dans le latin ; mais il n'est point possible sans cela de faire entendre la phrase. Il ajoute *qu'il s'agit de deux termes purement latins auxquels la façon de prononcer donne une signification différente.* C'est encore une erreur causée par l'ignorance. Jamais il n'y eut dans la langue latine un verbe *morari* dont la première syllabe fût longue & qui signifiât *être fou. Morari* en latin n'a jamais voulu dire que *demeurer* & sa première syllabe a toujours été brève : mais Néron jouoit sur le mot grec μωρος, *môros* fou ; & c'est pour cela qu'il a fallu parler du mot grec, sans quoi la phrase n'auroit pas eu de sens. J'ignore si mon critique sait le grec ; mais un homme qui, de son autorité, enrichit la langue latine d'un mot qui n'est pas plus latin qu'allemand, n'en sait pas assez pour entreprendre la critique d'une traduction.

Digitized by Google

Il n'est pas plus heureux lorsqu'il substitue sa prose à celle du traducteur. » Ce » qui n'avoit été qu'une délibération particulière entre deux ou trois hommes » devint une conspiration générale. » Telle est la version de cette phrase latine. *Concilia disperſim tantùm habita & quæ ſæpe bini ternive ceperant, in unum omnes contulerunt.* Voici celle du critique » Les conjurés n'ayant pû d'abord s'assembler que séparément, deux à deux, » ou trois à trois, ils se réunirent & tinrent un conseil général. Le critique doit être bien persuadé que, si jamais il fait une traduction dans ce goût, elle pourra être bonne pour des écoliers à qui l'on fait épeller du latin, mais qu'il ne se trouvera pas un homme de lettres qui en lise trois pages.

Le critique trouve une trentaine de fautes dans les vingt premières lignes de Caligula. C'est beaucoup & ce calcul effraie d'abord; mais on est un peu rassuré, lorsqu'on voit quelles sont ces fautes. » *A Tiberio patruo adoptatus* adopté » par son oncle Tibère; *patruo* n'est pas » rendu; il falloit, adopté par Tibère » son oncle paternel. *Antequam per leges* » *liceret*, avant l'âge *permis* par les lois,

Digitized by Google

» pour plus d'exactitude j'aurois mis,
» avant l'âge prescrit par les lois, ou plu-
» tôt que les lois ne le permettoient. *Le-*
» *giones universas compescuit*, il contint
» les légions ; il falloit, toutes les lé-
» gions. *Qui vouloient* couronner leur
» Général : le mot *vouloient* n'est point
» dans le texte : il y a ; qui lui déféroient
» le pouvoir suprême, & *couronner* est
» un usage qu'il ne faut pas transporter
» au temps de Tibère. *Priusquam hono-*
» *rem iniret*, avant que d'entrer en char-
» ge. Il est question du consulat qui étoit
» une *magistrature*. Tibère le chargea
» des affaires d'orient. Il falloit pour plus
» d'exactitude, le chargea d'arranger les
» affaires d'orient. *Obiit annum ætatis*
» *agens quartum & trigesimum*, il mourut
» à l'âge de trente-quatre ans. Suétone
» dit que Germanicus couroit sa trente-
» quatrième année ; il ne falloit donc
» pas mettre à l'âge de trente-quatre ans ;
» mais dans sa trente-quatriéme année.
» *Livores qui toto corpore erant*, les ta-
» ches livides qu'il avoit sur la peau. Le
» traducteur se feroit exprimé avec plus
» de justesse, s'il avoit traduit, *marques*
» *livides* au lieu de *taches livides*, &c. »

Je m'arrête & je cesse de transcrire

pour ne pas fatiguer le lecteur de tant de futilités minutieuses ; telles sont *les trentaines de fautes* que le critique trouve en vingt lignes. Comme cet examen du Suétone est de plusieurs mains, je ne sais quel est celui qui a fourni ce petit article ; mais je lui rends, sans le connoître, toute la justice qu'il mérite, & je le tiens pour un digne successeur de M. Mamurra & de M. Bobinet.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'avertir qu'en discutant en peu de mots cette critique si longue & si pédantesque, je n'ai pas craint qu'on me reprochât d'avoir répondu à l'auteur de l'*Année Littéraire*. On sait que ce morceau n'est pas de lui. Il n'est pas plus en état de juger une traduction que de la faire : ce qui lui appartient, c'est tout ce qu'il dit d'ingénieux sur la chûte de Vatvic & de Mélanie, à propos de Suétone. *L'incorrection, l'aspérité, la barbarie* de mon style, *la construction, la justesse, la propriété, l'élégance, l'harmonie, le nombre & la chaleur, &c. qui me manquent.* Voilà ce qui est de lui, ce qui est de sa force, ce qu'il a dit, ce qu'il dira. On s'attend bien que je ne lui répondrai pas plus que je ne lui ai répon-

Digitized by Google

du jusqu'ici. Il y a trop loin du ton de ces feuilles au style d'un homme de lettres, trop loin du métier que fait cet homme aux beaux arts que je cultive. Nous n'avons aucun langage qui nous soit commun, & nous ne pouvons jamais ni nous parler, ni nous entendre.

LETTRE de M. l'Abbé Roubaud à M. de la Harpe, sur le sens de deux passages de Suétone.

MONSIEUR,

Mes occupations ne m'ont pas encore permis de m'instruire par la lecture de votre Suétone: elle remplira mes premiers momens de loisir.

J'ai lu avec empressement l'annonce trop courte qui en a été faite dans le Mercure de Décembre dernier. Le jugement que vous portez sur cet historien m'a confirmé dans l'opinion que j'en avois; mais je ne saurois adopter, sans explication, le sens que vous donnez aux deux passages cités par le Journaliste. Voici mes raisons; vous les avez sans doute prévues, Monsieur, & il vous sera facile d'y répondre.

Premier passage. *Examinis, diffugientibus*

cunctis aliquamdiù jacuit, donec lectica impositum dependente brachio *tres servuli domum retulerunt.* Vous traduisez : « il resta quelque tems » étendu par terre ; tout le monde avoit pris la » fuite ; enfin, trois esclaves le rapporterent dans » sa maison sur une litiere, d'où pendoit un de » ses bras ».

Le sens de ces mots, *dependente brachio*, paroît d'abord équivoque ; le *bras pendant*, peut être celui de César ou celui de la litiere. S'il n'y a rien dans le reste de la phrase qui leve l'incertitude, on peut se déterminer pour le *bras de César*, il fait image ; quoiqu'à dire vrai, il y a apparence que si Suétone avoit voulu *peindre*, il auroit choisi quelque trait plus frappant : le cadavre de César sur une litiere en offroit de plus beaux, je veux dire de plus terribles. Mais il me semble que le rapport de ces mots, *dependente brachio*, est indiqué & fixé au *bras de la litiere*, par ceux qui les précédent, *lectica impositum*, & par ceux qui les suivent *tres servuli*. Je vous prie, Monsieur, de vous rappeler que les lecticaires n'étoient jamais en nombre impair ; & qu'il y en avoit autant devant que derriere, sans doute, suivant le nombre des bâtons. Les Grecs appeloient même les chaises portatives ἑξάφορον, ou ὀκτάφορον, du nombre pair de six ou de huit esclaves qui les portoient. La circonstance des *tres servuli*, notée par Suétone, exprime donc qu'il manquoit un porteur, & qu'il y avoit un bâton de la litiere oisif, ou un de ses bras pendans. Il y a même lieu de présumer que la circonstance des *trois esclaves*, n'a été relevée que pour marquer qu'il ne se trouva

Digitized by Google

pas même le nombre accoutumé & nécessaire de porteurs, pour facilement porter la litiere.

Je n'ai point d'exemple présent du mot *brachium*, employé avec de pareilles indications, pour signifier le bâton d'une litiere; mais il me paroît très-naturel de penser que dans une langue beaucoup plus poëtique & plus figurée que la nôtre, on ait pu dire *le bras d'une litiere*, comme nous disons *le bras d'un fauteuil*, &c. Sur-tout, lorsque nous voyons, dans la même langue, le même terme appliqué à des objets qui ont beaucoup moins d'analogie, ou du moins une analogie beaucoup moins sensible que celle du bâton de la litiere avec un *bras*. Une langue qui donnoit des *bras*, par exemple, aux vignes, aux arbres, aux ports, aux montagnes, &c. pouvoit bien en donner aux litieres. Malgré ces raisons, je vous avouerai, Monsieur, que je serois bien tenté de penser comme vous sur ce point.

Second passage. *Alios patrem & filium pro vitâ rogantes sortiri vel dimicare jussisse (fertur) ut alterutri concederetur, ac spectasse utrumque morientem, cum patre, qui se obtulerat, occiso, filius quoque voluntariâ occubuisset morte.* Votre traduction porte: « un pere & un fils lui demandoient la vie (à Auguste), il ordonna qu'ils tirassent au sort, ou qu'ils combattissent ensemble, promettant la grace au vainqueur. » Le pere alla au devant de l'épée de son fils, » & le fils se perça de la sienne. Auguste les vit » expirer ».

J'avoue, Monsieur, que je ne vois pas ce dernier tableau dans Suétone; je n'y vois qu'un.

Digitized by Google

pere, qui, pour ne pas risquer d'obtenir la vie aux dépens de celle de son fils, s'offre à la mort, & la reçoit; & un fils qui se tue lui-même, après que son pere s'est sacrifié pour lui. Auguste regarde *mourir*, *spectasse morientem*, le pere qui s'étoit offert *à mourir*, *qui se obtulerat*: Suétone ne sous-entend ici à *mourir*, que parce qu'il a suffisamment désigné la chose par le mot précédent *morientem*; il est dit que le pere souffre la mort à laquelle il s'étoit offert, *qui se obtulerat*; qu'il la reçoit, qu'il est tué, qu'il est immolé, *Occiso*. Pourquoi supposer que Suétone a voulu sous-entendre un mot & une action, que la plupart de ses lecteurs, même des plus intelligens, n'auroient pu soupçonner, tandis que son discours présente un sens clair, naturel, & différent du sens qu'il auroit eu dans l'esprit? pourquoi supposer sans aucun fondement, dans la main du fils une épée nue, sur laquelle le pere se précipite? Cette circonstance disposeroit à croire que le fils étoit prêt à se battre contre son pere, lui qui se donne la mort, quand il le voit périr. Ce fils a-t-il tiré son épée pour se percer lui-même? son intention auroit été expliquée par quelque geste ou quelque parole; & l'historien n'auroit pas dû omettre une circonstance, ou plutôt toutes ces circonstances qu'il étoit si facile de décrire en deux mots, qu'il auroit été si difficile de deviner à force de réflexions, & dont il auroit été impossible de prouver la réalité par son récit.

Je ne sçais pas, Monsieur, si vous ne trouverez pas vous-même quelque chose d'équivoque ou de pénible dans cette phrase. *Le pere alla au-*

Digitized by Google

devant de l'épée de son fils, & le fils se perça de la sienne. Les mots semblent exprimer deux épées, le sens paroît n'en donner qu'une. J'aurois aussi désiré, Monsieur, qu'au lieu de rejeter l'action, où la présence d'Auguste à la fin du récit, vous eussiez, à l'exemple de Suétone, peint cet Empereur, comme la principale figure du tableau, *regardant expirer le père qui reçoit la mort à laquelle il s'est offert, & le fils qui se la donne ensuite lui-même.*

Je soumets, Monsieur, ces réflexions à votre jugement : les gens de lettres qui sont faits pour s'estimer, ne cherchent qu'à s'instruire les uns les autres.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L'Andrienne, le Menteur, la Mère Coquette & l'Esprit Follet, comédies nouvellement mises en vers libres, par M. Collé, lecteur de Mgr le Duc d'Orléans, A Paris, chez Gueffier, rue de la Harpe.

Nous croyons devoir rapporter ici une lettre que M. Collé nous a adressée, & qui fera connoître ses vues & ses idées, mieux que tout ce que nous pourrions en dire.

« Si vous faites l'honneur aux quatres comédies que j'ai retouchées & refondues d'en parler » dans votre Journal, je vous prierois de faire » précéder l'extrait que vous pourrez en donner, » de la présente lettre, dans laquelle je vais faire » *l'aveu naïf & sincère du but* que je me suis

Digitized by Google

» proposé, en me livrant à un travail aussi in-» grat.

» Je puis vous protester que *mon but* a été *de* » *conserver & de faire rester au théâtre* les an-» ciennes comédies dont le fonds est excellent, » les caractères vrais, & dans la nature, les » situations comiques, & que pourtant la vé-» tusté de leur style, le changement de nos ma-» nières, de nos modes, des événemens, des » caractères mêmes différemment modifiés par » la succession des tems, & mille autres vicissi-» tudes *feront abandonner*, si personne ne veut » se donner la peine de rajeunir ces vieux & res-» pectables monumens de notre scène.

» Nous verrons bientôt disparoître ces chefs-» d'œuvres qui en font la gloire, qui nous ont » attiré l'admiration des étrangers, qui devroient » encore faire notre amusement journalier, & » qui ont servi de modèle, dans l'autre siècle, à » toutes les nations de l'Europe.

» C'est, Messieurs, la crainte trop bien fondée, » de voir, avant qu'il soit peu, nos plus belles » comédies, reléguées dans nos cabinets; c'est » cette crainte, qui me fait souhaiter que l'en-» treprise que j'ai commencée avec plus de zèle, » que de talent, soit suivie & continuée par des » écrivains qui réuniroient à un talent plus » grand un zèle égal, pour éterniser la durée de » ces pièces. C'est pour cette raison, que je vous » supplie d'appeler & d'encourager à ce travail, » ceux de nos auteurs retirés, qui pourroient le » porter à la plus grande perfection possible.

» Comme dans ce projet je n'envisage unique-» ment, *que le bien de la chose*, je déclare & » j'assure, de la meilleure foi du monde que » l'on concourroit à *mon but*, si l'on vouloit

Digitized by Google

» descendre même *jusqu'à corriger mes correc-*
» *tions*. Ce n'est pas moi personnellement, ce
» sont les anciennes comédies, que je désirerois
» voir toujours applaudir. Elles resteroient à
» jamais au théâtre de la nation, si de main en
» main, d'âge en âge, nos bons écrivains, à la
» fin de leur carrière, & lorsqu'ils ne peuvent
» plus rien produire d'eux-mêmes, vouloient s'a-
» muser à rajeunir & à faire valoir les anciens
» génies de la comédie.

» Il seroit à souhaiter que le foible exemple
» que je donne, fût présenté par quelque vieux
» athlète éprouvé, & dont les forces pussent
» suffire encore à en assurer du moins les premiers
» succès; ces succès encourageroient peut-être,
» les auteurs à venir, s'il est possible qu'on soit
» encouragé dans un travail aussi peu attrayant;
» dans un travail, où l'on fait d'abord le sacrifice
» de son amour-propre, puisque, dans le cas
» même où l'on réussiroit, il faudroit se contenter
» de la gloire mince & humble d'avoir seule-
» ment eu l'art de nettoyer les tableaux de nos
» grands maîtres.

» Mais, puisque j'immole, avec plaisir, ma
» vanité au desir sincère que j'ai d'être utile,
» ne peut-il pas se trouver d'autres écrivains qui
» soient aussi pénétrés de ce même sentiment no-
» ble & patriotique, qui, rejetant loin d'eux,
» toute idée basse de profit & d'une gloire vaine
» & puérile, n'aient en vue que celle de la na-
» tion; & qui enfin, avec plus de talent que je
» n'en ai, se dévouent à un travail de *cette uti-*
» *lité*, dont je ne puis faire sentir toute l'étendue,
» par les foibles essais que je viens de risquer. «

J'ai l'honneur d'être, &c.

Digitized by Google

Les vues de M. Collé & sa modestie sont également louables. Il dit dans la préface de l'Esprit Follet. « Quel est donc mon but ? Je l'ai déjà déclaré. C'est le besoin de m'occuper, & de m'amuser encore d'un art que j'ai plus aimé, que je ne l'ai connu, pour l'avoir cultivé trop tard. C'est le desir sincère de faire valoir de bons ouvrage *anciens*, n'étant plus, par mon âge, en état d'en créer, & d'en composer de *nouveaux* qui soient *neufs*. » Il nous semble que M. Collé juge trop-mal de son âge & de son entreprise. Un écrivain qui seroit vraiment à l'époque de son affoiblissement, auroit tort de toucher à l'ouvrage d'autrui. Il faut avoir, pour cette refonte, la main aussi sûre que pour la composition d'un ouvrage original. C'est un moindre effort d'imagination, mais c'est peut-être un aussi grand travail, qui demande un goût très-exercé & beaucoup de flexibilité dans l'esprit. Il est fort difficile de se mettre à la suite d'un ouvrage dont on n'a pas eu l'idée-mère, de retrancher les défauts, sans toucher à l'endroit par où ils tiennent aux beautés, & de suppléer à ce que l'on a supprimé, sans qu'il y ait rien d'étranger, ni de disparate. Cependant, comme l'observe M. Collé, la gloire de cette entreprise n'est pas proportionnée à sa difficulté. *Non tenuis labor, at tenuis est gloria.*

Les quatre comédies qu'il a retouchées, sont écrites en vers libres. Ces sortes de vers en dérobant plus souvent les rimes à l'oreille, ont l'avantage de ressembler plus à la conversation. Mais ils favorisent trop la langueur de style & la prolixité des phrases traînantes. La forme du distique alexandrin nécessite la précision, & le

Digitized by Google

grave facilement dans la mémoire, lorsqu'elle renferme une idée heureusement exprimée dans une espace aussi borné ; la rapidité & l'élégance en vers libres, sont un mérite rare, dont l'Amphitrion de Molière & les belles scènes de Quinault offrent des exemples.

Nous allons donner une idée du travail de M. Collé, sur chacune des pièces qu'il a corrigées.

La Mère Coquette.

Le Menteur & la Mère-Coquette, sont les seules bonnes comédies jouées vers le tems où Molière a paru, & qui ne soient pas de lui. On ne reproche à cette dernière que le personnage du Marquis, qui est une espèce de Vicomte de Jodelet.

M. Collé a substitué à ce faux Marquis, un vrai Marquis, un homme de la Cour, ou du moins un homme qui en affecte les grands airs, & qui n'en a pris que les ridicules.

C'est le seul changement qu'il ait fait dans cet ouvrage du célèbre Quinault, dont il a d'ailleurs rajeuni quelques expressions, retranché quelques vers, refait quelques autres en fort petit nombre ; en général, le style de cette pièce est si pur & si naturel, qu'on pourroit croire qu'il y a peu d'années qu'elle est composée, quoique sa première représentation soit de la fin de 1665.

Si la véritable comédie, ainsi que tout le monde en convient, doit être la peinture exacte de nos mœurs & de nos ridicules, quelquefois de nos vices ; si la bonne comédie doit s'interdire,

Digitized by Google

les charges & les caricatures qui ne nous présentent que des caractères fantastiques, & qui n'existent point, il est facile de prouver que celui du Marquis, dans la Mère-Coquette, est outré, qu'il n'y eut jamais d'homme comme celui-là, & qu'il n'est point dans la nature. Dans la comédie, ainsi que dans les autres arts d'imitation, le vrai seul est en droit de nous plaire ; *rien n'est beau, s'il n'est vrai.*

Quelques traits pris au hasard, dans le personnage de ce Marquis, vont donner la conviction du peu de vérité & même de vraisemblance qui se trouve dans ce caractère idéal, & qui ne ressemble à rien.

Dans la scène quatrième du premier acte, ce Marquis a le projet d'emprunter cent louis à Crémante son oncle. Pour y réussir, il lui dit des duretés ; lorsque ce vieillard le presse de mettre son chapeau ;

LE MARQUIS *lui répond.*

« , je vous jure !

» C'est moins respect pour vous, que soin pour ma » coëffure.

» Le soin de se couvrir n'est *bon qu'aux vieilles* » *gens.*

CRÉMANTE.

» Eh ! l'on n'est pas si vieux encore à soixante » ans !

LE MARQUIS *lui réplique d'un ton ironique & amer.*

» Non dea ! vous êtes fain ! »

D'un autre côté, voici ce qui met ce Marquis hétéroclite dans la nécessité d'emprunter : il a dépensé une partie de l'argent qu'il avoit, à se faire donner un soufflet, & c'est lui-même qui dit à Crémante :

» Moyennant cent louis que j'ai donné d'avance,
» Un Marquis des plus gueux & brave à toute
» outrance,
» M'a feint une querelle ; &, d'abord prenant feu,
» M'a domié, sur la joue, un coup plus fort que
» jeu. . .

CRÉMANTE, *l'interrompant.*

» Un soufflet ?

LE MARQUIS.

» Point du tout :

CRÉMANTE.

» Mais, un coup sur la joue . . .

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

» Ce n'est qu'un coup de point ; &, lui-même, il
» l'avoue. ? »

Cette caricature, qu'on passeroit tout au plus dans

dans un rôle d'Arlequin, n'eſt pas d'ailleurs du ton de la pièce, qui eſt dans le genre le plus noble & remplie de ſentiment.

Nous dirons plus. Le caractère de poltronerie que le Marquis ſoutient dans le cours de cette comédie, eſt encore une diſſonance. Placée dans une farce, cette poltronerie feroit rire à coup ſûr dans le rôle d'un valet ou dans quelqu'autre perſonnage ignoble; mais elle eſt révoltante, & n'a rien de plaiſant dans un homme de qualité.

Auſſi M. Collé a-t-il eu grand ſoin de changer à cet égard ce caractère-là! Il en a fait un mauvais ſujet, qui a de la bravoure. Cela eſt plus dans la nature; & il n'eſt malheureuſement que trop commun de rencontrer dans la ſociété *des Roués*, qui ſe battent très-bien.

Comparons à préſent le motif que M. Collé donne à ſon nouveau Marquis, pour emprunter de l'argent à Crémante:

LE MARQUIS *lui dit*:

« Vous me prêterez bien, je crois, deux cens » louis!
» Lundi, j'en avois mille; ils ſont évanouis.
» C'eſt au jeu, cette nuit, une ſomme engloutie;..
» L'on ſoupe avec le maître, & l'on fait ſa par- » tie,
» J'y perds gros! —C'eſt, dimanche, un ſouper fin;.. très-fin,
» A des femmes!.. un feu! —La dépenſe eſt ſans » fin!—

Digitized by Google

» A nous autres ;.. nos goûts ſont coûteux ;.. ils
» nous minent
» Quoiqu'on les ait pour rien, les femmes nous
» ruinent. —
» A la cour, tous les cœurs ſe donnent noble-
» mens ;..
» L'intérêt n'y fait pas le moindre arrangement ;
» Les femmes, au contraire, ardent ;.. mais les
» dépenſes,
» Qu'on fait dans leurs entours, en honneur ſont
» immenſes ! »

Ce caractère, ainſi ennobli, nous paroît y gagner beaucoup, non-ſeulement du côté de la vérité, mais du côté du comique.

Pour n'être point trop longs, nous inviterons le lecteur à faire la comparaiſon de la ſcène ancienne où le Marquis refuſe de ſe battre, avec la nouvelle où il montre une valeur froide.

En donnant de la bravoure à cet homme, mépriſable d'ailleurs, M. Collé nous préſente au théâtre un tableau tout neuf & dans lequel ſe trouve le choix d'une nature agréable & vraiment comique par ſes contraſtes. Cléante, en amant déſeſpéré, ſe bat avec la derniere fureur. Le Marquis élude le combat auſſi long-tems qu'il le peut, & enfin ne ſe défend qu'avec le plus grand ſang-froid, & ne ſe bat qu'avec gaîté. L'action & le jeu des acteurs doivent encore, à la repréſentation, ajouter beaucoup à cette ſcène qui nous a paru neuve & picquante ; & traitée gaîment & noblement.

Digitized by Google

M. Collé répond dans une note à la critique qu'on lui a faite avant l'impression de sa pièce, sur cette métamorphose du Marquis dont il a fait un brave décidé, & ses réponses nous ont paru très-solides.

Nous lui avons encore obligation de nous avoir ôté de cette pièce *le Page*. Avoir des pages est un ridicule suranné. Les gens de qualité n'en ont plus; cela est passé de mode. Les Princes du Sang, seuls, ont à présent des pages. M. Collé à la place du page du Marquis lui a donné *un Coureur*. C'est le ridicule du jour, pour ceux qui ne sont pas faits pour avoir des coureurs. Ce sont là de ces petites attentions qui donnent une plus grande vraisemblance à une comédie. En substituant ainsi les modes nouvelles aux anciennes, l'on prête davantage à l'illusion; l'on donne plus de vérité à l'action.

Passons actuellement à l'examen des trois autres comédies que M. Collé a refondues en entier, & dont il a changé jusqu'à la forme des vers.

L'ANDRIENNE.

L'Andrienne fut donnée pour la première fois le 16 Novembre 1705. Elle eut un très-grand succès. Le fameux comédien *Baron* s'en déclara l'auteur; cependant l'on croit communément aujourd'hui que la traduction libre de cette comédie de Térence est d'un littérateur Cénobite auquel on l'a toujours attribuée. L'on peut même, je pense, aller jusqu'à se convaincre que cet ouvrage appartient à ce Religieux, si l'on veut se donner la peine de comparer le dialogue & le style de l'Andrienne avec celui des autres comédies de Ba-

Digitized by Google

ton ; de l'*Homme à bonnes fortunes* & de la *Coquette*. L'on trouve, dans ces deux pièces qui sont de lui & qui sont aussi restées au théâtre, *le Ton de la Société* & un peu *celui du Monde*. Dans l'Andrienne, au contraire, l'on voit le style d'un homme qui n'y a point vécu ; ce n'est point le style de la conversation ordinaire ; c'est le style d'un homme retiré qui n'a guère vécu qu'avec ses livres ; les expressions sont françoises, & même grammaticalement bonnes ; mais ce ne sont jamais celles dont on se sert dans la vie privée, celles qui sont d'usage dans la société & que Baron a toujours employées dans ses autres comédies.

La violence des passions dans l'*Andrienne*, dans cette espèce de comédie qui a été le modèle du genre larmoyant, demande un ton soutenu & élevé dans beaucoup d'endroits ;

Interdum, vocem comœdia tollit
Iratusque chremes tumido delitigat ore.

M. Collé a pris ce ton élevé lorsqu'il étoit nécessaire de le prendre. Dans les deux scènes des Vieillards ; dans celle de Pamphile avec son père, &c. Son style est noble & pathétique ; le reste de son dialogue est simple & familier.

Un autre avantage est celui d'avoir fortifié tous les caractères de cette comédie. Les deux Pères sont plus mâles & plus vigoureux qu'ils ne le sont dans Térence. Leurs raisonnemens ont plus de vérité, de chaleur, de force & de sentiment. *Pamphile* est plus impétueux ; *Carin*, son rival, plus vif ; il n'est plus aussi languissant, aussi foible & aussi fastidieux ; *Glycérie* est plus tendre ; *Criton* a plus de dignité ; enfin, les caractères *de Dave*

Digitized by Google

même & *de Myſis* y ſont un peu ennoblis ſans qu'ils nous paroiſſent rien perdre pour le naturel & le comique.

L'on aura les preuves de ce que nous avançons, en comparant ſur-tout les ſcènes troiſième du troiſième acte & première du cinquième, entre Simon & Chremès avec les mêmes ſcènes dans Térence & dans Baron.

Le caractère de Simon eſt annoncé & ſe peint lui-même d'une façon plus forte dans la première ſcène du premier acte qui fait l'expoſition du ſujet.

Nous obſerverons en paſſant que cette expoſition a gagné, à pluſieurs égards, dans les changemens que l'on y a faits. Elle eſt fort ennoblie & infiniment plus réſervée. Les mœurs de Chryſis, de Glicérie & de Pamphile n'y ſont pas préſentées dans un jour qui puiſſe les dégrader. Ces perſonnages, par-là, en deviennent plus intéreſſans.

L'on a même eu l'adreſſe dans cette expoſition, ainſi que dans le reſte de la pièce, de rapprocher les mœurs des Athéniens des nôtres ſans s'éloigner de celles des Grecs, chez leſquels la ſcène ſe paſſe.

Dans Baron, l'expoſition eſt traînante & d'une longueur inſoutenable. Cette première ſcène du premier acte, jointe au monologue qui la ſuit, contient plus de deux cent trente vers; la même ſcène a été reduite, par M. Collé, en cent quatre-vingt. Ce ſont d'ailleurs des vers libres, d'un grand tiers moins longs que les vers alexandrins; & encore y a-t-il ajouté ceux que nous allons rapporter, attendu l'importance dont ils nous ont paru être pour l'expoſition & le fond de ce ſujet.

Digitized by Google

Ce sont les vers qui suivent ceux dans lesquels Simon, en parlant de la prétendue mère de Glycérie, dit à son affranchi :

C'est ainsi
» Qu'elle nous vint d'Andros pour se fixer ici !
» Elle étoit jeune encor, jolie, . .

SOSIE, *l'interrompant.*

» Et peu sévère,
» Sans doute ; —car, chez nous, cet usage qui
» rend
» Inégal & déshonorant
» Tout mariage avec une étrangère,
» Fait que, n'espérant pas de s'y bien établir,
» Elle finit toujours par la galanterie,
» Par se perdre & par s'avilir. »

Ce préparatif nécessaire qui n'est ni dans Térence, ni dans Baron, est d'autant plus indispensable que l'intérêt de la pièce ne roule pas sur *Glicérie ;* que c'est absolument l'inégalité honteuse d'un mariage qui, brouillant un père & un fils également vertueux, fait elle seule tout l'intérêt de ce sujet, & que cette inégalité est en même-tems le but moral de ce drame.

M. Collé n'a fait *qu'un seul* changement *dans le Plan* de l'Andrienne ; c'est à la scène troisième du troisième acte, dont nous avons déjà parlé ; il ne fait rendre Chremés aux raisons pressantes & vives de Simon, que dans la scène suivante, & qu'après que Dave lui a confirmé que Pamphile a sûrement rompu avec Glicerie. Chremés

Digitized by Google

n'en veut pas croire son ami, qu'il imagine qu'on trompe; mais à la façon simple & naïve dont Dave, qui ne peut avoir été prévenu par Simon, s'explique; à la manière dont il entre dans des détails de la brouillerie de ces amans, & de l'amour que Pamphile a depuis senti d'abord pour Philumène, il est impossible que Chremès puisse douter des faits que Simon lui avoit avancés.

Ce changement nous paroît être judicieusement fait. Chremès alors ne cède plus à son ami, comme un vieillard foible & comme une dupe. La scène de Dave en acquiert d'ailleurs plus de vivacité, parce qu'elle est plus en action & plus nécessaire. En effet, Chremès s'étant d'abord rendu, cette scène de Dave étoit au moins inutile; elle n'ajoutoit rien à la marche de l'action.

Nous finirons l'examen de l'Andrienne, par une remarque qui est commune à cette pièce, à l'Esprit-Follet & au Menteur: c'est que M. Collé a refait presque tous les vers de ces trois dernières comédies. C'est un travail très-considérable, dont on doit lui savoir d'autant plus de gré, qu'il fait présent de toutes ces pièces refondues aux Comédiens.

Nous sommes persuadés que, dans ces trois dernières que nous avons lues plusieurs fois avec une extrême attention, & que nous avons comparées en même-tems, à diverses reprises, aux originaux, M. Collé n'a pas conservé soixante vers par acte, & nous savons, de plus, qu'il a déclaré, qu'il s'étoit fait un devoir de laisser subsister les vers qui étoient bons, sans avoir tenté de les remplacer par de meilleurs. Nous savons qu'il a dit: *que cette tentative eût été, de sa part, une prétention ridicule.*

Digitized by Google

L'ESPRIT FOLLET

ou la Dame invisible.

L'original de l'Esprit-Follet est Espagnol. On peut lire cette comédie dans le théâtre de cette nation, dont M. Linguet nous a donné cette année une traduction. (1)

Dom Pedro Calderon est l'inventeur de cette pièce, à laquelle il a donné le titre de la *Cloison.*

Les Italiens se sont emparés ensuite de ce sujet, & cette comédie paroît encore quelquefois aujourd'hui sur leur théâtre, sous le titre d'*Arlequin persécuté par la Dame Invisible.*

Les auteurs François sont venus après; mais, ils ont donné toute la vraisemblance qu'il étoit possible de prêter à la fable incroyable de ce drame, qui fait plus d'honneur à l'imagination de Calderon, qu'à son jugement.

Le sieur Douville a été le premier en France qui ait arrangé ce sujet pour notre théâtre; il en a fait une comédie en cinq actes & en vers, qui fut jouée en 1641, sous le titre de l'*Esprit-Follet.*

En 1684, le sieur d'Hauteroche, comédien, refit presque entièrement cette pièce, & la donna, sous le nom de l'*Invisible.*

L'on ne sauroit trop applaudir à la sagesse de son plan, à l'enchaînement de ses scènes & à la

(1) Le Théâtre Espagnol en 4 volumes, chez Dehansy le jeune, libraire, rue Saint-Jacques. 1770.

Digitized by Google

sorte de vraisemblance qu'il a jetée dans un sujet, qui n'en paroissoit nullement susceptible. Mais, l'on ne peut aussi trop dire de mal de la façon dont elle est écrite, même pour le tems dans lequel il écrivoit. On oseroit défier le lecteur le plus aguerri, & doué de la patience la plus opiniâtre, de lire de suite, d'un bout à l'autre, l'Invisible d'Hauteroche.

C'est un miracle, qu'avec l'excès de ce mauvais style, cette comédie soit restée au théâtre, & que l'on la donne encore aujourd'hui assez souvent. Rien ne prouve mieux ce que peuvent la force des situations comiques, un plan bien combiné, des scènes bien liées, une action continue, & le jeu des acteurs. Sans ce dernier point même, sans un valet, & une soubrette excellens, cette comédie, dialoguée comme elle l'étoit, eût été insoutenable & d'un ennui mortel. Elle roule entièrement sur les frayeurs de Scapin, qui croit aux esprits, & qui en a une peur incroyable.

C'est de l'ancienne, & de la très-ancienne comédie; mais gardons nous d'exclure aucun genre. Nous admettons bien la comédie larmoyante; ne donnons pas, à plus forte raison, l'exclusion à la comédie qui fait rire. Ce dernier genre n'est pas commun actuellement, & nous devons avoir d'autant plus de reconnoissance pour ceux qui le font revivre.

Il faut avouer que, dans cette pièce, les terreurs paniques du valet sont le principal objet; que l'on ne prend qu'un très-léger intérêt aux amans. Ce n'est, tout-au-plus, qu'un intérêt de simple curiosité.

Ces amans, d'ailleurs, sont aussi trop simples,

Digitized by Google

pour ne rien dire de plus. M. Collé leur a donné plus de raison & d'esprit ; plus de dignité & de noblesse ; il les a rendu intéressans, autant que le sujet le lui permettoit. Il a même marqué leurs caractères. Par exemple, il a mis en opposition l'intrépidité du Maître & la poltronerie du Valet ; la crédulité de l'un & la force d'esprit de l'autre.

Il a rajeuni généralement tous les détails. Il a remplacé le Marchand Flamand, par un Bijoutier Anglois, dont les scènes nous ont paru légères, piquantes, & au ton du jour.

M. Collé a encore ajouté à la vraisemblance du sujet, autant qu'il étoit possible, en fondant davantage l'amour de Pontignan ; il a établi cette passion si folle pour une femme que l'on n'a point vue sur des motifs plus vrais & plus naturels que dans l'ancienne pièce, & avec une vivacité & un feu qui n'a jamais animé d'Auteroche.

Quoique M. Collé ait suivi très-exactement l'ancien plan, scènes par scènes ; qu'en général même, il ait conservé le fond des idées, nous ne croyons pas que dans la totalité il ait laissé subsister trente vers d'Auteroche ; il en a fait d'autres. Nous eussions voulu qu'il eût fait plus. Il n'a point retranché des plaisanteries du Valet, qui ne sont pas trop bonnes, quoique toujours applaudies ; il auroit pu sûrement en substituer qui eussent mieux valu. Son respect pour le public, qui bat toujours des mains à ces endroits, l'a probablement empêché de les changer ; mais il est à craindre pour lui, que ce même public oublie ces applaudissemens que, dans l'ancienne pièce, il donnoit à ces vieilles plaisante-

Digitized by Google

ries, que des spectateurs nouveaux ne les mettent sur son compte, & ne les trouvent mauvaises.

A ce petit reproche près, que nous pensons être en droit de faire à M. Collé, il n'y a aucune sorte de comparaison de la nouvelle pièce à l'ancienne. C'est, à tous égards, une supériorité décidée, que ce seroit lui faire tort, que d'insister plus long tems là-dessus. Que le plus intrépide lecteur confronte, s'il le peut, la comédie d'Auteroche, avec celle de M. Collé, ou du moins, pour en épargner l'ennui, que l'on en compare seulement deux scènes, & l'on sera suffisamment convaincu de la différence marquée qui se trouve entre ces deux ouvrages. Nous nous réduisons, pour la faire sentir, à inviter ceux qui en auront le courage, à lire dans le quatrième acte, la scène troisième, entre Léonor & Pontignan; &, dans le cinquième, les scènes troisième & quatrième, l'une entre Léonor & Pontignan; & l'autre, entre Angélique, Pontignan & Léonor. Qu'ils lisent, & comparent ensuite ces mêmes scènes refaites entièrement par M. Collé, & ils jugeront, s'il est possible, de balancer un instant entre ces deux manières. Passons au menteur.

LE MENTEUR.

Nous donnerons plus d'étendue à l'extrait que nous allons faire du Menteur. Le fond excellent de cette comédie & le nom du *grand Corneille*, nous font une loi d'entrer dans de plus grands détails.

Nous tacherons même de suivre quelque ordre & quelque méthode dans l'examen de la manière

dont M. Collé s'y eſt pris pour reſtituer ce monument précieux de notre théâtre, & lui redonner une nouvelle vie. Nous conſidérerons ſon ouvrage du côté de quelques légers changemens qu'il a faits *dans le plan* de cette pièce; enſuite du côté *des caractères*, & enfin du *dialogue*, où ſon travail s'eſt porté non-ſeulement à rajeunir notre ancien langage, mais encore à ſubſtituer à nos vieux uſages, à nos mœurs, à nos modes anciennes, à des événemens paſſés en 1640, le ſtyle d'aujourd'hui, les coutumes, les mœurs, les modes d'à-préſent, & les faits arrivés de nos jours.

Mais, nous devons auparavant, à M. Collé, de juſtes louanges ſur la modeſtie de la préface qu'il a miſe à la tête de ſon menteur. Cette modeſtie nous paroît ſincere, & l'on voit clairement que M. Collé eſt pénétré de ce qu'il veut perſuader. Auſſi nous croyons fermement que c'eſt avec la plus grande vérité qu'il proteſte : *qu'en refondant le menteur, il n'a pas eu la prétention de s'aſſimiler en quelque ſorte & de quelque maniere que ce ſoit au grand Corneille.* C'eſt avec autant de franchiſe, que de chaleur, qu'il témoigne pour ce génie ſublime, ſon admiration, ſon reſpect, ſa vénération & ſon enthouſiaſme. C'eſt même avec beaucoup de force & d'adreſſe, qu'il fait l'éloge du menteur de Cornellle, & qu'en général, il le juſtifie ſur ſon ſtile ſurranné, qu'il n'impute, avec raiſon, qu'au-tems où cet homme célebre écrivoit. Cette préface fait honneur à l'ame de M. Collé, qui n'a pas cherché à briller; mais dont on voit que tout le but a été de prévenir les reproches que l'on pourroit lui faire d'avoir eu la témérité de toucher à l'ouvrage

Digitized by Google

d'un auſſi grand homme que Corneille. Il règne dans cette préface un air de bonne foi & de candeur qu'il ſeroit impoſſible à l'eſprit d'imiter; M. Collé n'a pu trouver que dans ſon cœur, les expreſſions du ſentiment, dont il eſt, à coup ſûr, affecté, & dont il eſt venu à bout de nous convaincre.

Venons actuellement aux changemens faits dans *le plan* du menteur. Au lieu d'un père, M. Collé donne une tante à Clarice, & dès la premiere ſcene du ſecond acte, il a ſoin d'établir que cette tante eſt *une femme à vapeurs*, qui ne ſort plus de ſon appartement. Par cette raiſon, l'on n'eſt plus étonné de ne point voir paroître ce perſonnage que l'on annonce : dans l'original, il étoit annoncé, & on l'attendoit de même; mais on ne préſentoit aucun motif vraiſemblable, pour que ce perſonnage ne parût pas.

Dans la ſeconde ſcene de cet acte, M. Collé établit d'une maniere préciſe, l'amour décidé de Clarice pour Alcipe. Il ſuppoſe qu'Alcipe à marqué trop vivement ſa jalouſie à Clarice, à l'occaſion de la rencontre qu'elle a faite de Dorante aux tuileries. Il profite adroitement de cet éclat de jalouſie, qui fait trembler Clarice, pour la déterminer, & par cette crainte, & par dépit, à épouſer Dorante. C'eſt en conſéquence de ces motifs, que dans la premiere ſcene avec Géronte, elle a déja conſenti à ce mariage, & que, dans celle qui ſuit, elle donne à ſa ſuivante les raiſons de ce conſentement, malgré l'amour qu'elle a pour Alcipe, dont la jalouſie extrême feroit ſon malheur, & auquel elle renonce pour toujours.

Digitized by Google

M. Collé, supposé encore qu'Alcipe n'a vu Dorante que depuis la querelle que ce premier a faite à Clarice sur sa conversation avec Dorante aux Tuileries ; M. Collé reprend ensuite le fil de l'intrigue de l'ancienne piece. Alcipe encore tourmenté de nouveaux soupçons par le récit de la prétendue fête de Dorante, vient en faire à Clarice les reproches les plus piquants. Clarice se croit outragée, paroît rompre avec Alcipe, à n'en jamais revenir, & lui déclare à lui-même qu'elle accepte Dorante pour époux. Cette scene qui est la quatrieme de ce second acte, est peu changée pour le fond, mais la forme l'est entiérement, elle est au ton du jour.

Par ce nouvel arrangement, l'on voit que Clarice aime Alcipe, & qu'elle n'aime que lui. Elle ne se prend plus ici d'un goût subit & passager pour Dorante, pour revenir à son goût foible pour Alcipe, ainsi que dans l'ancienne piece. Ce n'est plus la crainte de mourir vieille fille qui la détermine à se marier ; elle ne dit plus :

« Et, fille qui vieillit tombe dans le mépris. »

Et dans un autre endroit :

» Mon jaloux, après tout, sera mon pis-aller. »

Actuellement, l'humeur jalouse d'Alcipe fait un incident continu dans la piece ; cet incident soutient l'intrigue jusqu'à la fin du quatrieme acte, dans lequel Clarice annonce elle-même, qu'après une explication avec son amant, elle a reconnu que les menteries de Dorante

Digitized by Google

avoient été la cause de leur brouillerie ; qu'Alcipe, & elle, sont racommodés, & qu'elle va l'épouser.

Un autre bon effet, que produit encore *l'amour décidé* de Clarice, c'est que n'ayant jamais eu d'autre idée sur Dorante, que celle de le faire servir à son dépit, & de l'épouser, pour se venger d'Alcipe ; cette amante piquée seulement contre Alcipe, conserve toute la liberté d'esprit nécessaire pour jeter quelque gaîté dans les plaisanteries qu'elle fait à Dorante, dans ses scenes avec lui, au troisieme & au cinquieme actes.

M. Collé ne donne *qu'un amour indéterminé*, au contraire, à Dorante ; un amour vague, ou plutôt, il ne lui donne point d'amour ; mais, un désir de plaire en général à toutes les femmes.

C'est encore un changement judicieux fait à l'ancien plan. Moyennant cela, au cinquième acte Dorante passe plus naturellement du goût foible qu'il avoit pris d'abord pour Clarice à celui qu'il prend ensuite pour Lucrèce qu'il épouse à la fin.

Cet amour indéterminé est dans la nature d'un très jeune homme qui croit aimer d'abord la premiere femme qui l'aura frappé, & qui change ensuite d'objet quand il en voit un autre qui le frappe davantage, sans que dans le fond il soit réellement amoureux d'aucune des deux.

Cette légèreté, dans les goûts de Dorante, est d'ailleurs très-bien préparée & fondée par le commencement de la premiere scène du quatrième acte dans laquelle son valet Chiton lui dit :

Digitized by Google

« Mais Lucréce, d'ailleurs de la voir vous dif-
» pense ;
» Elle a dû vous ôter, par son indifférence,
» Jusqu'au moindre espoir de retour.

DORANTE *répond gaîment & avec étourderie.*

» Pourquoi perdrois-je l'espérance ?
» Dit-on toujours ce que l'on pense ;
» Et les femmes sur-tout ! —Faisons toujours ma
» cour ! —
» *Mon amour* (*si j'ai de l'amour*)
» M'amène, au reste, ici bien moins que ma pru-
» dence, &c. »

Les autres changemens faits *au plan* sont peu considérables. Ils ne consistent que dans quelques légers retranchemens, excepté pourtant, une scène inutile de soubrette, retranchée dans le cinquième acte.

Ces changemens dans le plan en occasionnent quelques autres *dans les caractères*, comme on a déjà pu le voir. Cependant, à peu de chose près, M. Collé a conservé les caractères précieux de cette comédie. Ce qu'il a fait de plus, c'est d'ajouter encore à la dignité de celui du père du Menteur. Il nous a paru qu'il y avoit mis aussi plus de tendresse & de sentiment, sans lui rien ôter de sa force, qu'au contraire il l'a augmentée. Il ne faut que lire la scène troisième du cinquième acte pour se persuader que nous n'avançons rien à cet égard qui ne soit de la plus exacte vérité : il a rendu, dans

Digitized by Google

d'autres endroits, ce père moins crédule qu'il ne l'étoit.

Mais en quoi il nous semble que M. Collé a le plus réussi, c'est dans les petites nuances qu'il a données de plus au caractère du Menteur.

Pour le rendre le moins odieux qu'il est possible, il le fait le plus étourdi des jeunes gens; petit maître de province avec quelqu'agrément, beaucoup de gaîté, de saillies, de gentillesse, d'airs ridicules; mais qui plaisent par leurs graces, leur légèreté & leur folie même.

La jeunesse, l'étourderie extrême, la gaîté folle & les graces de Dorante diminuent un peu de l'aversion dont on le prenoit dans l'ancienne pièce, & le rendent moins haïssable & beaucoup plus comique & plus agréable.

Sans démentir un seul moment le caractère du Menteur, on l'a rendu d'un ridicule plus élégant; sa gaîté aimable & son extravagance étourdie font aussi que l'on ne désespére pas tout-à-fait que la femme honnête qu'il épousera, qu'il aime & dont il est aimé, ne puisse un jour le corriger de mentir à tous propos, & c'est ce que M. Collé insinue avec assez d'adresse à la fin du quatrième acte dans un endroit où *Lucrèce*, qui est amoureuse de Dorante, dit à Clarice son amie:

» . . . . Vous le jugez avec sévérité!
» Peut-être tout cela n'est qu'un enfantillage.
» C'est folie ou légereté;
» Un peu de sotte vanité,
» Et défaut de monde & d'usage;
» Mais si son cœur, .. d'ailleurs rempli d'hon-
» nêteté,

Digitized by Google

» Ecoutoit les conseils d'une compagne sage ;
» Si de l'honneur lui présentant l'image,
» Mon ame, . . mon amour, avec vivacité,
» Lui dévoiloient la vérité,
» Lui montroient ses erreurs d'un air plein de
» bonté,
» L'en pénétroient, . . en faut-il davantage
» Pour rendre à la vertu ce jeune homme, . . em-
» porté
» Par un vice qui tient moins à lui qu'à son âge ? »

Et pour renvoyer le spectateur avec cette lueur d'espérance, M. Collé a eu l'attention de lui ramener cette idée en faisant finir sa pièce par les vers suivans que *Cliton* dit & qui la terminent.

« Amour peut tout ! . . Il corrige les vices !—
» S'il corrigeoit ces deux jeunes époux,
» L'un de mentir, l'autre d'être jaloux,
» A leurs tendres moitiés, dignes d'un sort plus
» doux,
» Il rendroit là deux grands services !—
» Eh ! pourquoi pas ? ce sont-là de ses coups. »

Au reste, cette espérance que le Menteur pourra se corriger n'est qu'une espérance foible, elle doit être même de cette nature. Si elle étoit plus positive, le caractère du Menteur ne seroit pas soutenu. Ce n'est point d'ailleurs Dorante qui la donne, ce sont d'autres personnages qui la font entrevoir.

Digitized by Google

Bien loin de diminuer au contraire rien de la force du caractère principal, M. Collé y a ajouté, il le fait mentir plus souvent, avec plus de hardiesse & plus de circonstances détaillées ; mais, comme nous l'avons déjà remarqué, il le fait mentir par étourderie, avec gaîté, par folie, par air ; par des motifs enfin qui n'ont rien de grave, & qu'à la rigueur on pourroit peut-être attribuer plutôt aux travers passagers d'une jeunesse extravagante qu'à la perversité de son ame, d'autant plus que M. Collé nous présente toujours le Menteur même dans les instans où il ment à son père, comme un fils qui a réellement de la tendresse pour lui, qui a quelque sentiment & qui ne blesse jamais le respect qu'il lui doit. A cet égard & à plusieurs autres, il lui donne une ame honnête.

Lorsque Géronte, dans la quatrième scène du quatrième acte, parle à son fils & lui dit : . .

» Je vous cherchois, Dorante !

Dans l'ancienne pièce. DORANTE *dit à part.*

» Je ne vous cherchois pas, moi. — Que mal à-
» propos
» Son abord importun vient troubler mon repos !
» Et, qu'un père incommode un homme de mon
» âge !

Dans la nouvelle... GÉRONTE.

» Je vous cherchois, Dorante !

DORANTE *répond affectueusement.*

» Trop heureux d'occuper un père si chéri.

Digitized by Google

Et vers la fin de cette scène il échappe un trait de sentiment pour son père, au milieu de toutes les menteries qu'il lui fait. C'est après qu'il s'est tiré d'affaire, en lui persuadant que sa femme ne peut pas encore venir à Paris, attendu sa grossesse; Géronte, dans le transport de sa joie, s'écrie :

« Ah ! ma prière a pénétré les Cieux !
» Oh ! si c'est un garçon, comme je le présage,
» Je ne demande pas à vivre davantage,
» Quand j'en aurai rassasié mes yeux.

DORANTE *lui répond d'un air tendre :*

» Eh ! moi, mon père, & moi, je veux
» Vous le voir marier, quand il aura mon âge ;
» Voilà jusqu'où j'étends mes vœux. »

Ce sentiment tendre & honnête peut faire souhaiter & laisser même quelqu'espoir, qu'un jour Dorante pourra se corriger du vice honteux auquel ses bons airs, son étourderie & l'extravagance de la jeunesse ne le livrent peut-être pas sans retour.

Le changement fait dans *le plan* à l'amour de Clarice produit aussi un changement nécessaire dans *son caractère*. Celui que M. Collé lui a donné est d'un genre plus agréable ; il y a beaucoup plus de noblesse & de dignité. Pour en convenir il ne faut que comparer l'ancien caractère au nouveau qui, d'ailleurs, est infiniment plus comique & plus gai.

Les personnages d'Alcipe & de Philiste nous paroissent aussi mieux dessinés dans leurs caractères & plus animés que dans l'original.

Digitized by Google

M. Collé, en conſervant au valet toute ſa naïveté, a dégagé ce rôle de pluſieurs détails qui, ſûrement du tems de Corneille, étoient neufs; mais qui ſont devenus aujourd'hui uſés & communs; il a ennobli un peu Clition ſans lui rien faire perdre pour le naturel. Nous diſons la même choſe des deux Soubrettes.

Il ne nous reſte plus à examiner que la partie du dialogue & du ſtyle.

Nous penſons que l'on trouvera le dialogue du Menteur, de l'Eſprit Follet & de l'Andrienne du plus grand naturel & d'une ſimplicité noble.

M. Collé ne cherche jamais à y briller mal-à-propos; ce n'eſt jamais l'auteur qui paroît, ce ſont toujours ſes perſonnages & qui ne diſent rien que ce qu'ils doivent dire relativement aux ſituations où ils ſont & à leurs caracteres. Ce dialogue n'eſt point refroidi par des maximes, des traits ſentencieux, des épigrammes déplacées, des portraits hors-d'œuvre, de l'eſprit étranger à la choſe, contraire à la nature de la comédie. C'eſt toujours le fond même du ſujet qui eſt traité avec un naturel dont on ne ſentira completément l'effet qu'aux repréſentations.

Nous finirons cet extrait, qui peut-être eſt déjà trop long, par rapprocher deux morceaux, l'un de Corneille & l'autre de M. Collé, où l'on obſervera les changemens occaſionnés par la différence des mœurs & des tems. Il s'agit de la deſcription d'une fête; c'eſt le Menteur qui parle.

Comme à mes chers amis je vous veux tout conter.
Des cinq batteaux qu'exprès j'avois fait apprêter,

Digitized by Google

Les quatre contenoient quatre chœurs de musique,
Capables de charmer le plus mélancolique.
Au premier, violons, en l'autre luths & voix,
Des flûtes au troisieme, au dernier des hautbois
Qui, tour-à-tour en l'air pouſloient des harmonies
Dont on pouvoit nommer les douceurs infinies.
Le cinquieme étoit grand, tapiſſé tout exprès
De rameaux enlacés pour conſerver le frais,
Dont chaque extrêmité portoit un doux mélange,
De bouquets de jaſmin, de grenade & d'orange.
Je fis de ce batteau la ſalle du feſtin.
Là, je menai l'objet qui fait ſeul mon deſtin.
De cinq autres beautés la ſienne fut ſuivie,
Et la collation fut auſſi-tôt ſervie.
Je ne vous dirai point les différens apprêts,
Le nom de chaque plat, le rang de chaque mêts;
Vous ſaurez ſeulement qu'en ce lieu de délices
On ſervit douze plats & qu'on fit ſix ſervices;
Cependant que les eaux, les rochers & les airs
Répondoient aux accens de nos quatre concerts.
Après qu'on eut mangé, mille & mille fuſées,
S'élançant vers les cieux ou droites ou croiſées,
Firent un nouveau jour d'où tant de ſerpenteaux
D'un déluge de flamme attaquèrent les eaux,
Qu'on crut que pour leur faire une plus rude guerre
Tout l'élément du feu tomboit du ciel en terre.

Digitized by Google

Après ce passe-tems on dansa jusqu'au jour,
Dont le soleil jaloux avança le retour;
S'il eût pris notre avis ou s'il eût craint ma haine,
Il eût autant tardé qu'à la couche d'Alcmene;
Mais n'étant pas d'humeur à suivre nos desirs,
Il sépara la troupe & finit nos plaisirs.

Voici maintenant une fête décrite par M. Collé, telle qu'on la donne de nos jours.

Vous savez le lieu de la scène.
On l'ouvrit donc par un concert;
Les petits cors très-bons, le reste fut souffert.
Il ne dura qu'une heure à peine;
A peine même étoit-il achevé
Qu'un très grand rideau fut levé
Qui laissa voir un élégant théâtre,
Où Messieurs les *Italiens*
Nous donnerent un de ces riens
Dont tout Paris est idolâtre;
Jouerent un acte nouveau
Très-joli; le joli vaut bien mieux que le beau.
J'en avois fait cinq ou six ariettes;
Eh! notre ami, sans vanité
Ce n'étoient pas les plus mal faites:
Cela nous mit tous en gaîté;
L'on ne s'entendoit plus; au son des clarinettes
L'on passe à table, & l'on fut enchanté.
Tout bien servi, délicat, chere exquise;
Et tous les poissons de la mer.——

Digitized by Google

Le cuisinier de la Marquise,
Et c'est tout vous dire, mon cher.
Tous les volets fermés comme au fort de l'hiver.
Au fruit; & sur ses fins l'on ouvre les croisées;
Au même instant on voit un volcan déchaîné,
Vomir ses feux du fond de vingt roches brisées.
(Ce fond étoit obscur, le reste illuminé.)
Déjà les boîtes ont tonné;
Mille flammes dans l'air entr'elles opposées,
S'emparent de l'œil étonné.
D'autres sortent du centre en napes divisées;
Et le bas artifice en ondes embrasées
Paroît un feu liquide & représente un lac;
Enfin par un bouquet de quatre cens fusées
Tout se termine...

CLITON.

Cric crac... cric crac... cric crac.. crac.

Lorsque le Menteur fut joué, nous étions en guerre avec l'Allemagne : Corneille fait dire à Dorante.

(*Premier acte, scène troisième.*)

« Depuis que j'ai quitté les guerres d'Allemagne, &c.

. . . . . .

CLITON, *à part.*

» Que lui va-t-il conter?

DORANTE.

Digitized by Google

DORANTE.

» Et durant ces quatre ans,
» Il ne s'eſt fait combats & ſiéges importans ;
» Nos armes n'ont jamais remporté de victoire,
» Où cette main n'ait eu bonne part à la gloire,
» Et même la gazette a ſouvent divulguez.

— CLITON, *bas à Dorante.*

» Savez-vous bien, Monſieur, que vous extra-
» vaguez ?

DORANTE.

» Tai-toi !

CLITON.

» Vous rêvez, dis-je, ou. . .

DORANTE.

» Tai-toi, miſérable.

CLITON.

» Vous venez de Poitiers, ou je me donne au dia-
» ble !
» Vous en revintes hier, &c.

M. Collé a ſubſtitué à la guerre d'Allemagne celle que nous avons faite nouvellement en Corſe.

Digitized by Google

SPECTACLES.

OPÉRA.

Le jeudi, 1^er^ de Janvier, on a remis *les Fêtes Grecques & Romaines*, dont nous avons rendu compte. Mlle de Châteauvieux, dans le rôle de Cléopatre au second & au troisième acte, Mlle Davantois, dans le rôle de Timée, ont été applaudies. Le mardi, 5 Février, on doit donner la premiere représentation de Pirame & Thisbé, poëme de la Serre, musique de MM. Rebel & Francœur, chevaliers de l'Ordre du Roi & surintendans de la musique de Sa Majesté.

COMÉDIE FRANÇOISE.

Le samedi 12 Janvier, les Comédiens François ont donné une représentation du *Fabricant de Londres*, comédie nouvelle en cinq actes & en prose, par M. de Falbaire. L'idée de cette pièce a été prise d'un conte inséré dans le second volume

Digitized by Google

du Mercure de Juillet 1768. Le Fabricant eſt un jeune-homme demeuré veuf avec deux enfans. Il a dans ſa maiſon une mère & ſa fille qui étoient chéries par ſa femme défunte. La reconnoiſſance & plus encore l'inclination attachent cette jeune fille au Fabricant qui l'aime & deſire de l'épouſer. Il doute cependant de ſon bonheur, parce qu'un lord fort riche veut obtenir ſa main. La mère & la fille le raſſurent bientôt; la mère lui fait la confidence de ſes malheurs. Elle a été aimée par le lord Klignſton qui l'a enſuite abandonnée après avoir été père de la fille que le Fabricant veut épouſer. Cet aveu ne fait qu'attacher davantage le marchand; il preſſe ſon mariage, & au troiſième acte il eſt déjà marié. Les petits enfans qui ſont ſouvent en ſcène, la rempliſſent par beaucoup de détails puérils. Le jour même du mariage, le Fabricant perd toute ſa fortune par la banqueroute d'un banquier de Londres. Sa belle-mere & ſa femme ont livré à ſes créanciers leur fortune & leurs diamans; il ſe voit ſans reſſource & ſans eſpérance. Le miniſtre qui l'a marié & qui ſe diſoit ſon ami, joue le rôle de Tartuffe & l'abandonne. Le Fabricant ſe détermi-

Digitized by Google

ne à périr pour rendre à sa femme la liberté de retrouver dans le lord un époux & de donner un protecteur à ses enfans. Il écrit son dessein au lord & à sa femme. Son commis a été trouver en secret le lord qui se propose de rétablir la fortune du marchand ; mais ses offres sont rejetées par la femme. Les ouvriers de la fabrique viennent gémir de l'infortune de leur maître qui souffre de n'avoir pas même de quoi payer leurs salaires. Enfin il sort de sa maison & va pour se précipiter dans la Tamise. Il est heurté par le lord Klingston que le désespoir entraîne pareillement. Leurs querelles & leurs projets occasionnent une explication. Le lord trouve le Fabricant heureux de n'avoir perdu que sa fortune ; il regrette, pour lui, l'honneur qui ne peut se recouvrer.

La mere & la femme arrivent à-propos au secours du Fabricant & le rencontrent sur les bords de la Tamise. Il leur apprend la générosité de l'inconnu qui veut réparer tous ses malheurs. Le lord Klingston revoit la femme qu'il avoit tant cherchée & qu'il avoit délaissée. Il renaît à la vie pour réparer son coupable abandon ; il reconnoît sa fille, approuve son mariage avec le Fabricant ; leur rend le bonheur avec la fortune.

Digitized by Google

Cette pièce a été bien jouée par MM. Molé, Brizart, Préville, Auger & par Mde Préville, Mlle Doligni, Mlle Fannier; mais leurs talens n'ont pu en cacher les défauts. L'auteur paroît s'être mépris sur l'espèce de naturel qui convient au théâtre; toutes les scènes comme toutes les expressions doivent concourir à l'action principale, & sans doute être imitées de la nature des caracteres, & tirée du fonds même de l'intrigue. Mais tout ce qui est étranger, inutile, minucieux, quoique très naturel, nuit à la marche du drame, & devient un superflu ridicule. On n'assemble pas une multitude d'hommes instruits pour voir jouer des enfans à des châteaux de cartes, pour leur voir mettre un collier & beaucoup d'autres petits faits domestiques. S'il y a beaucoup de traits de la simple nature dans les comédies de Moliere, tous ces traits caractérisent le personnage, ce sont les touches savantes d'un caractere, ou les expressions naïves d'un ridicule ou d'un vice que le poëte a voulu combattre.

Le mercredi 23, M. de la Tour a debuté par le rôle de Warvick dans la tragédie de ce nom. Cet acteur a de la figure,

Digitized by Google

de l'intelligence, & sent ce qu'il dit; mais il ne soutient pas son organe; il précipite, dans les momens d'action, ses gestes & sa voix; il pourra peut-être corriger ce défaut, le plus nuisible au succès d'un acteur dont la premiere qualité est de se faire bien entendre. Il a continué son début dans Mahomet.

COMÉDIE ITALIENNE.

Les Comédiens Italiens ont donné, le jeudi 24 Janvier, la premiere représentation de l'*Amitié à l'Epreuve*, comédie nouvelle en deux actes & en vers. Les paroles sont de M. Favart, & la musique de M. Grétri.

Le sujet de cette comédie est tiré d'un conte de M. Marmontel. Elle a été jouée avec succès à Fontainebleau. Une aimable & jeune Indienne a été rachetée d'esclavage par un officier & conduite à Londres. Cet officier, obligé de partir pour un long voyage, confie la garde de la jeune Indienne, qu'il se propose d'épouser, à un lord, son ami: le lord veut en vain se

Digitized by Google

défendre d'aimer la jeune Indienne : sa passion augmente par sa résistance même; la jeune Indienne déclare avec toute la naïveté propre à ses mœurs & à son caractère, son amour au lord. La sœur du lord qui a pris soin de l'éducation de cette charmante étrangere, représente à son frere combien il seroit mal de manquer à son ami. Il est trop généreux lui-même pour se rendre coupable d'une telle perfidie. Il veut fuir, il ne trouve que ce moyen d'échaper à sa passion. La jeune Indienne veut l'arrêter ou le suivre. Il reçoit l'avis de l'arrivée de son ami. Comment soutiendra-t-il sa présence ? Il part pour une de ses terres. L'Indienne se prépare à retourner dans son pays parce qu'on lui fait un crime d'épouser son amant. Elle chérit son bienfaiteur, mais comme un père; elle ne peut consentir à lui donner un cœur qu'un autre a tout entier. L'ami arrive avec le lord qu'il a rencontré. Il fait éclater le plaisir qu'il a de revoir son ami & sa maîtresse ; mais il s'apperçoit bientôt de l'embarras que sa présence occasionne, il en demande la cause, qu'on s'efforce de lui cacher. Il fait venir le notaire ; il donne à sa maîtresse la plus grande partie de sa fortune, & lé-

Digitized by Google

gue après sa mort son bien & sa femme à son ami; l'Indienne s'évanouit au moment de signer l'acte du mariage, le lord & sa sœur sont interdits; l'officier ne peut alors méconnoître la passion de son ami & de la jeune Indienne; il ne balance pas à sacrifier l'amour à l'amitié; mais il apprend par son expérience qu'il ne faut pas donner sa maîtresse à garder à son ami.

Cette piéce, écrite avec délicatesse, a fait plaisir. Les détails en sont agréables & ingénieusement exprimés. La musique, toujours heureusement adaptée au sens & aux sentimens des paroles, leur donne une nouvelle énergie & plus d'éclat. Rien de si pathétique, de si touchant, de si sublime que l'invocation à l'amitié rendue dans un trio avec des accords & une mélodie qui pénétrent l'ame & l'élèvent. Cette piéce a été supérieurement jouée & chantée par MM. Clairval & Caillot, & par Mesdames la Ruette & Favart.

Digitized by Google

ACADÉMIES.

I.

Académie Françoiſe.

L'ACADEMIE Francoiſe a élu, dans ſon aſſemblée particulière du 10 de ce mois, l'Evêque de Senlis, premier aumonier du Roi, pour remplir la place vacante par la mort de M. Moncrif.

II.

Académie de Chirurgie.

L'Académie Royale de Chirurgie tint dernierement ſon aſſemblée publique, dans laquelle elle annonça que les ouvrages qui lui ont été envoyés pour le prix de cette année n'ayant pas rempli ſes vues, elle propoſoit pour le prix de 1772, qui ſera double, le même ſujet, qui eſt d'*expoſer les inconvéniens qui réſultent de l'abus des onguens & des emplâtres, & de quelle réforme la pratique vulgaire eſt ſuſceptible, à cet égard, dans le traitement des ulcères.*

Digitized by Google

III.

Ecoles gratuites du Deſſin.

La muſique ſe fait honneur en contribuant au ſoutien des autres arts dans les écoles gratuites de deſſin. Les plus célèbres muſiciens, à l'invitation de M. Gaviniez ont donné dans le mois de Décembre dernier, un Concert public dont le profit eſt deſtiné à ces écoles utiles pour former des artiſtes & des ouvriers intelligens dans les différentes profeſſions qu'ils doivent embraſſer.

Le 28 Décembre M. le Lieutenant général de Police diſtribua, aux Tuileries les prix de l'Ecole Royale gratuite de deſſin aux éleves : ſavoir.

Noms des Eleves.	*Maîtriſes.*	*Fondés par.*
Caron.	De Tabletier.	M. le D. de Brancas.
Hemery.	De Sellier.	M. le Pr. de Conti.
Goret.	De Bourrelier.	M. le D. de Villeroy.
Danquet.	De Menuiſier.	M. de Lowendal.
Jouvet.	De Menuiſier.	M. l'Empereur.
	Apprentiſſages.	
Paulin.	D'appareilleur.	M. le C. de Brancas.
Candieux.	D'appareilleur.	Feu M. de Gagnat.
Bouteiller.	D'appareilleur.	M. le Camus de Mezieres.

Enſuite furent délivrés deux cens quarre premiers & ſeconds prix de quartier, & pareil nombre d'acceſſits.

Digitized by Google

On annonça dans un Mercure de l'année dernière, qu'une Dame de considération qui avoit assisté à la distribution des prix, en avoit été si touchée qu'elle avoit envoyé le lendemain vingt-cinq louis pour le fourrien de cet établissement. Nous ne devons pas omettre qu'elle a encore fait le même don cette année, en exigeant qu'on cache son nom au public.

SOCIÉTÉ D'ASSURANCE POUR LA SANTÉ.

L'ESPRIT de commerce a calculé les risques que l'on peut courir dans une entreprise de mer, & d'après ce calcul il a établi des chambres d'assurance en faveur de ceux qui, craignant avec raison, d'être la victime, d'accidens imprévus ont préféré l'abandon d'une petite somme au hasard de voir leur fortune renversée. Comme les contributions volontaires portées à ces chambres d'assurances sont toujours plus fortes que les dépenses occasionnées par la restitution des pertes, il en résulte que ces restitutions sont assurées & qu'il reste des bénéfices pour les garans. L'auteur, bien connu d'un bon mémoire sur l'établissement de compagnies, qui assureront en maladie les secours les plus abondans & les plus efficaces à tous ceux qui, en santé, leur paieront une très-petite

Digitized by Google

somme par an ou même par mois, a calculé avec le même soin, la même exactitude, & nous pourrions même dire avec encore plus de certitude les risques d'une compagnie d'assurance pour la santé. Cet écrivain économiste, pour mieux déterminer ces risques relativement aux hasards que cette compagnie garantit & à la dépense que ces hasards peuvent lui occasionner, a recherché combien, sur un certain nombre d'hommes, il pouvoit y en avoir de malades pendant le cours d'une année. D'après beaucoup d'observations & de consultations, il a été reconnu que sur cent personnes, il n'y aura jamais dans le courant d'une année douze malades d'un mois ou vingt-quatre de quinze jours. Ce calcul donneroit six mille malades d'un mois, ou douze mille de quinze jours dans une ville de cinquante mille habitans, ce qui n'est jamais arrivé & n'arrivera jamais, sans qu'on regarde la ville qui éprouveroit une semblable calamité, comme frappée d'une épidémie effrayante. On ne peut donc se tromper en partant d'après cette supposition excessive. Le premier établissement que formera cette compagnie sera composé de sept salles de vingt-quatre lits, qui donneront 168 lits; de quarante-huit chambres à deux lits, qui en donneront 96; enfin de trente chambres à un lit, & de six appartemens. Il y aura donc trois cens lits, & par conséquent de quoi recevoir trente mille associés, suivant le calcul exposé plus haut. Ces trente mille associés étant partagés dans les différentes classes ci-dessus produiront: 1°. 201600 liv. à raison de 20 sols par mois ou de 12 liv. par an de chacune des seize mille huit cent personnes que les cent soixante-huit lits des salles mettront la compagnie en état de recevoir dans

Digitized by Google

ſes maladies qui peuvent leur ſurvenir : 2°. 230, 400 liv. à raiſon de 40 ſols pas mois ou 24 livres par an de chacune des neuf mille ſix cens perſonnes que les quatre-vingt-ſeize lits des quarante-huit chambres à deux lits permettent d'aſſocier, ſuivant le même plan : 3°. 108000 liv. à raiſon de trois livres par mois ou 36 liv. par an des trois mille perſonnes des trente chambres à un lit : 4°. Enfin 36000 livres à raiſon de 5 liv. par mois ou de 60 livres par an des ſix cens perſonnes qui auront droit dans leurs maladies aux lits des ſix appartemens ; ce qui forme en total une recette de 576000. La dépenſe eſt ſupputée ſur le pied de 600 liv. par lit dans les ſalles, de 1200 liv. dans les chambres à deux lits, de 1800 livres dans celles à un lit, & de 3000 dans les appartemens, ce qui fait exactement moitié de la recette de 576000 liv. Par conſéquent il reſtera de profit net 288000 l. Comme il y a beaucoup d'hommes qui ne ſont pas aſſez prudents pour prévoir en ſanté le tems de maladie, ni aſſez ſages pour ſacrifier une petite ſomme qui ne doit être profitable que dans un tems éloigné, on a cru les déterminer plus ſûrement à s'aſſocier à cet établiſſement en réſervant une partie de la ſomme de 388000 livres pour être diſtribuée annuellement par forme de loterie gratuite aux trente mille aſſociés. Le ſurplus montant à 240000 livres ſera partagé aux actionnaires membres de la compagnie d'aſſurance au *prorata* de leurs actions ; car le vœu de l'auteur de ce projet, vœu bien digne d'une ame généreuſe & patriotique, eſt de partager le bénéfice de cet établiſſement avec ſes concitoyens & de le rendre utile par conſéquent non-ſeulement aux malades qui y ſeront guéris plus promptement & mieux

Digitized by Google

ſoignés que le citoyen même le plus aiſé ne l'eſt chez lui, mais encore à ceux qui l'entreprendront. C'eſt même pour donner à un plus grand nombre de perſonnes le moyen de s'y intéreſſer qu'il n'a porté l'action qu'à la ſomme de deux cens livres. Le nombre de ces actions eſt de trois mille qui produiront 600000 livres, ſomme bien ſuffiſante pour monter une premiere maiſon de trois cens lits; car la bâtiſſe & les meubles d'une ſemblable maiſon doivent être de la plus grande ſimplicité, & ces dépenſes ſe feront avec la plus grande économie. Chaque actionnaire deviendra donc par ſon action propriétaire & fondateur d'un établiſſement que les autres nations s'empreſſeront ſans doute d'imiter. De plus cet actionnaire, en s'acquittant du devoir de bon citoyen, jouira encore de quatre-vingt livres d'intérêt pour deux cent livres de principal. Il en jouira d'une maniere ſolide, puiſque ce ſera ſur le produit d'un établiſſement où la maladie, fléau trop ordinaire de l'humanité, ſera traitée le mieux poſſible & au meilleur marché. Cet actionnaire aura en outre l'avantage de payer dans toutes les claſſes un ſixieme de moins que les ſimples aſſociés. L'ordre des dates que les notaires donneront aux ſoumiſſions des perſonnes qui viendront chez eux retenir le nombre d'actions qu'elles deſirent, ſera le ſeul titre de préférence qui fera employer les trois mille premieres au premier établiſſement de cette ſociété d'aſſurance pour la ſanté. L'argent ne ſera dépoſé que quand le nombre de trois mille actions ſera complet: mais ceux qui ne dépoſeront point dans la huitaine de l'avertiſſement, ſeront déchus de leur droit, qui paſſera dans le même ordre de date à ceux qui les ſuivent.

Digitized by Google

Un avantage bien précieux de cet établiſſement eſt de contribuer à rendre la vie du citoyen peu fortuné ou qui eſt livré à des domeſtiques, & celle de l'étranger éloigné de ſa famille, plus douce & plus tranquille en leur aſſurant, en cas de maladie, un prompt rétabliſſement ou du moins tous les ſecours pour y parvenir que peut procurer une compagnie éclairée, attentive & qui même a le plus grand intérêt pour ſe ſoutenir, que le Public ſoit content de ſes ſervices. Les gens riches profiteront des découvertes que l'art de guérir ne pourra manquer de faire dans ces nouveaux hoſpices où les obſervations ſeront ſuivies jour & nuit, & comparées avec celles des plus célèbres médecins & des meilleurs auteurs. D'ailleurs, les gardes-malades de ces maiſons étant ſoumiſes à une inſpection perpétuelle des officiers de ſanté qui y ſeront employés, ſeront bien plus au fait de tout ce qui peut être utile, commode & agréable aux malades, que l'ordre des alexiens & alexiennes dont on fait tant de cas en Allemagne.

Ce projet d'aſſurance conçu par l'humanité, a eu l'approbation des étrangers éclairés, comme celles des François qui s'occupent du bien des hommes. M. le comte de Gollowkin, dont les connoiſſances & les ſentimens généreux ſont ſi avantageuſement connus, dit dans une lettre à M. de Chamouſſet.

« vous avez bien voulu, Monſieur, me communiquer votre mémoire ſur le projet d'une Compagnie d'Aſſurance pour la ſanté, en me joignant à cette marque d'eſtime & d'amitié, celle de me demander mon avis; je ne ſaurois, Monſieur, mieux y répondre, qu'en vous diſant

Digitized by Google

avec franchiſe, qu'après avoir lu votre mémoire; le projet m'en a paru ſi bien conçu, ſi utile à vos concitoyens & à votre patrie, ſi favorable à l'eſpèce humaine, en un mot, ſi beau, que je me ſuis défié de ma prévention, & qu'avant de vous en dire ma façon de penſer, ainſi que vous le deſiriez, je l'ai fait parvenir à un homme, bien fait par ſon cœur & par ſon eſprit, pour juger ſainement de tout ce qui peut intéreſſer l'humanité. Le célèbre auteur de l'*Avis au Peuple* a donné des preuves trop convaincantes de ſes lumières ſur le bien être de ſes ſemblables, & combien ils lui ſont chers, pour que vous n'approuviez pas, Monſieur, le choix d'un tel juge, dont mon cœur s'honore encore bien plus que mon diſcernement. Avec une pareille autorité, j'oſerai vous dire plus affirmativement que, loin de voir affoiblies les premières impreſſions que votre mémoire m'avoit faites, je crois ſouhaiter le plus grand bienfait à vos concitoyens & à l'humanité en général, que de faire des vœux pour qu'un projet auſſi utile ſoit ſuivi d'un ſuccès prompt & parfait. En effet, pourquoi ne l'auroit-il pas? ſon but eſt noble & louable, ſon utilité reconnue & trop preſſante pour le plus grand nombre, ſes moyens ſimples, bien conçus & faciles; & les meſures que vous avez en vue aſſurent que l'exécution y répondra.

Conſerver la ſanté de ſes concitoyens, dans quelques claſſes qu'ils ſoient, préſenter à leur imagination, pendant qu'ils ſe portent bien, la ſécurité du rétabliſſement de leur ſanté, ſi elle

Digitized by Google

se dérange, ou du moins de tous les moyens dépendans de l'humanité pour y parvenir, leur donner la certitude que, quand la maladie viendra les surprendre, on leur prodiguera tous les secours, tous les soins, toutes les attentions, toutes les commodités possibles, c'est rendre leur existence plus tranquille, plus heureuse; c'est la prolonger; c'est remplir le but de la nature, en même-tems que celui de l'Etat & du Prince.

Mais, Monsieur, à cette utilité générale, votre projet joint encore des avantages particuliers qui lui ont fait donner la préférence par M. *Tissot* sur les hôpitaux quelconques. « Ce n'est point, dit-il, un hôpital, mais une auberge de santé, toujours pourvue de tout ce qu'il faut pour la recouvrer, & qui, quoique ouverte, n'est pas nécessitée à prendre plus de monde qu'elle n'est arrangée pour en recevoir. Dans les hôpitaux, dit M. *Tissot*, les hommes paient trop souvent de leur vie les soins qu'ils y reçoivent, parce que le principe qui les a fondés, faisant que la porte en reste ouverte, lors même qu'ils sont pleins, loin d'être des maisons de santé, ils deviennent des sources d'infection si marquées, qu'on peut, dans quelques endroits, les regarder comme une des principales causes de la dépopulation; au lieu que, dans la maison proposée pour les malades, leur nombre étant toujours proportionné à la place destinée à les recevoir, on n'y aura plus à craindre la corruption, qui est l'effet de la multitude, & on y trouvera un concours de tous les secours nécessaires, dont manquent plusieurs

Digitized by Google

souvent au particulier, parce que sa fortune ne lui permet pas de se les procurer, le force même de faire attention au prix des remèdes, & le détermine tous les jours pour les moins efficaces, parce qu'ils sont les moins coûteux. D'ailleurs, tous ceux qui sont logés à l'étroit manquent, lorsqu'ils sont malades, d'un air pur & d'une tranquillité si nécessaire à la guérison. Toute la famille, contenue dans une petite chambre, vicie par son nombre l'air que le malade respire, le trouble par ses mouvemens, &, perdant elle-même un repos nécessaire à sa conservation, il s'ensuit, dans les différens membres qui la composent, une succession de maladies, qui, par les services qu'elles exigent, jettent dans le désœuvrement ceux dont le travail seroit utile pour fournir la dépense des malades. Outre cela, la plus petite apparence de danger peinte sur tous les visages qui entourent le malade, le frappe à chaque instant, & rend tous les jours mortelles des maladies très-curables, s'il n'eût vu que son medecin & sa garde. En tenant, dit M. *Tissot*, un registre mortuaire de trente mille associés à cet établissement, & un autre de trente mille habitans d'un quartier, tel que l'on voudra le choisir, le nombre des morts dans le dernier excédera de beaucoup celui du premier; &, si l'on tenoit de même des registres des mal guéris, la différence seroit encore bien plus considérable, n'y ayant rien de si commun que de voir de petits bourgeois, des marchands mal-aisés & des ouvriers, qui, pressés par la nécessité du travail, quittent trop tôt les remèdes, négligent les secours qu'exige la convales-

Digitized by Google

cence, & conservent le germe de maladies de langueur, qui fait que, loin d'être rendus à leur famille, il ne lui restent que pour avoir besoin de ses soins & pour aggraver sa misère. «

A ce que je viens de dire du sentiment de cet homme éclairé, permettez-moi d'ajouter les réflexions que j'ai faites sur les principales objections que j'ai entendu former contre votre projet. Qui est-ce qui s'associera, dit-on, à cet établissement, & à qui sera-t-il utile ? Si la seconde de ces objections est bien levée, la première doit l'être aussi. Croit-on de bonne foi que, dans les ménages mêmes les moins aisés, on aime mieux, si l'on vient à tomber malade, courir les risques de périr chez soi, faute de secours & d'alimens, entouré nuit & jour d'une famille désolée & affamée, qu'aller recevoir les secours les plus efficaces & les plus décens dans un établissement où les proches, sans cesser des travaux nécessaires à leur subsistance, pourront, dans des momens perdus, venir être témoins des ressources que l'homme sage se sera procurées par une bien foible cotisation, & bien facile à distraire tous les mois sur le produit de son travail ? La loterie à laquelle cette simple cotisation lui donne droit, lui deviendroit-elle indifférente, parce qu'au lieu de perdre sa mise, comme dans les loteries ordinaires, si le sort ne lui fait point tomber de lot, il acquiert le droit d'être bien traité, s'il tombe malade ? Mais, pour éviter toutes les discussions, passons tout de suite à ces nombreuses classes qui vivent à Paris sans y avoir de domicile ; ce qui comprend : 1°. tous les commis & écrivains dans

Digitized by Google

les bureaux généraux ou particuliers ? 2°. tous les gens comme il faut qui sont attirés à Paris pour affaires ou pour leur plaisir ; 3° toutes les personnes qui sont chez les marchands ou dans les boutiques, qui viennent, pour la plupart, des Provinces ; 4°. tous les étudians, apprentifs, que le desir de se perfectionner dans quelque art y conduit ; 5°. tous les militaires, même retirés du service, que mille raisons y amènent, 6°. enfin, tous les étrangers qui viennent s'instruire, se former ou s'amuser à Paris, & qui, quoique n'étant point abonnés, trouveront toujours leur profit, & seront trop heureux de se faire transporter dans une maison, où, pour 90 livres par mois dans de petites salles, ils auront tout ce que le particulier le plus aisé peut souhaiter chez lui-même, quand il a le malheur de tomber malade. Par vos chambres à deux lits, par celles à un lit & par les appartemens, vous procurez les mêmes secours aux plus délicats & au plus inquiets sur la décence, avec une grande économie sur ce qu'il lui en coûteroit par tout ailleurs, pour n'être pas, à beaucoup près, aussi bien.

A ces six classes, qui comprenent une quantité d'individus, il faut ajouter que votre établissement sera utile encore à toutes les maisons qui ont un grand nombre de domestiques. Si ces maisons vouloient faire une année commune de ce qu'il leur en coûte seulement pendant six ans, pour faire traiter chez eux ou chez une garde ; ceux de ces domestiques qui tombent malades, elles trouveroient un grand profit à s'abonner ; le calcul suivant en fera la preuve.

Digitized by Google

Il n'y a personne, qui pour être bien traité dans l'état de maladie, ne dépense, soit chez lui, soit chez une garde, pour sa nourriture, sa dépense & pour les secours nécessaires, 200 liv. par mois; le même sejour ne coûtera que 90 liv. dans les salles de l'établissement, où la continuité, l'exactitude & l'intelligence des soins doivent abréger la maladie, si l'art de guérir n'est point illusoire. Mais, si ce même malade, qui, n'étant point associé, est obligé d'aporter ce 90 ltv. d'avance pour un mois, eût eu la sagesse de s'associer, avec cette même somme, qu'il n'auroit payé qu'en 90 mois, à raison de 20 s. pour chacun, il se seroit assuré, non-seulement le traitement de la maladie dont il s'agit, mais même celui de toutes celles qui pourroient lui survenir pendant les 89 autres mois.

Je ne crois pas que l'on puisse rien objecter à des faits fondés sur un calcul aussi évident, & je ne me permets pas, après cela, de douter que sur 800000 habitans, il n'y en ait pas au moins 30000 qui entendent assez leurs vrais intérêts pour s'associer à votre établissement, & avoir le mérite de donner un exemple si salutaire & si beau, non-seulement à leurs concitoyens mais encore à toute l'Europe. Et si, à la beauté & à l'utilité générales & particulière, que je crois, Monsieur, démontrées dans votre projet, on y joint la facilité de l'exécuter par la manière dont vous l'avez démontré dans votre mémoire, le succès en doit être infaillible. Il vous faut, m'avez-vous dit, un million pour les frais de l'établissement. Pour vous le procurer, vous créez 5000 ac-

Digitized by Google

tions, chacune de 200 liv. Ce n'eſt point à tort que vous comptez que, ſur la quantité des gens aiſés & riches dans tous les états, vous en trouverez ſuffiſamment qui mettront une ſi petite ſomme à une ſpéculation, où le profit démontré eſt combiné avec le réſultat d'un ſi grand bien. Enfin, vous avez eu vue de vous joindre les gens les plus éclairés & les plus diſtingués, & généralement reconnus être les meilleurs pour pratiquer tout ce qui regarde la partie curative; vous avez jeté les yeux ſur un local excellent; vous avez conſulté & conſultez ſans ceſſe; ſur toutes les parties de votre établiſſement, les gens les plus capables de vous communiquer des lumières: que vous faut-il de plus, Monſieur, pour pouvoir vous flatter de réuſſir? Agréez donc que je vous félicite du ſuccès de votre projet, autant que d'en être l'auteur & l'inventeur.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, le Comte DE GOLOWKIN.

ARTS.

Digitized by Google

ARTS.

GRAVURE.

I.

Cahier de quatre feuilles ; à Paris, chez Bonnet, *Graveur, rue Gallande, vis-à-vis celle du Fouare.*

Ce cahier contient différentes scènes prises dans le bas peuple, & sont gravées dans la manière du dessin au crayon noir & blanc sur papier bleu, avec deux vers au bas de chaque gravure.

II.

Cadran de l'amitié. A Paris, chez Bresson de Maillard, *Marchand d'Estampes, d'Emblêmes, Allégories, &c. A Paris, rue Saint Jacques, près les Mathurins.*

Autour de ce Cadran sont ces quatre lettres, M. Q. T. M., qui veulent dire *aime qui t'aime.* Ce *rebus* est gravé en forme de chifre.

Digitized by Google

III.

Têtes de différens caractères d'après M. Greuze Peintre du Roi, gravées par Carl. Weisbrod, dediées à Madame la Comteſſe de Bentinck, &c, &c. Ce Cahier de ſix feuilles ſe vend 2 livres chez M. Greuze rue Tibautodé. Ces têtes de différens caractères & de différens âges, gravées avec beaucoup d'intelligence, ont cette douceur & cette franchiſe d'expreſſions qui font tant d'honneur au talent de M. Greuze.

IV.

On publie deux nouveaux cahiers dont l'un a pour titre *Fleurs en plume* & l'autre *Fleurs pomponades*; elles font ſuite des fleurs idéales inventées & deſſinées par Jean Pillement premier peintre du Roi de Pologne, qui eſt actuellement à Paris. On connoît le goût & le talent de cet artiſte pour les choſes d'ornement, comme dans les autres parties de ſon art. Ces deux cahiers ſe vendent à Paris chez Leviez rue Saint André-des-Arts, vis-à-vis l'Hôtel de Château-vieux.

Digitized by Google

MUSIQUE.

I.

Le Printems, *Ariette*, avec accompagnement de clavecin, violon & basse *ad libitum*, par M. Dobet Maître de clavecin à Blois; 1 l. 16 s. aux adresses ordinaires de musique.

II.

Sonate en symphonie pour le clavecin, faite pour être exécutée par deux personnes sur le même instrument, par M. Dobet, maître de clavecin à Blois.

Cette pièce a été composée dans la vue d'encourager les jeunes élèves à se faire entendre. & à n'être pas intimidées lorsqu'elles éxécutent des *solo* ou des pièces accompagnées par des personnes qui ne connoissent pas leur jeu; prix 3 liv. chez la Dame Bereau, marchande de musique, rue de la Comédie Françoise, & aux adresses ordinaires de musique.

Digitized by Google

III.

Six Sonates pour le violoncelle composées par M. Tilliere ordinaire de l'Académie Royale de Musique. Prix 7 liv. 4 s. A Paris chez Joliver éditeur & marchand de musique rue Françoise, à côté de la petite porte de la Comédie Italienne à la Muse Lyrique, & aux adresses ordinaires de Musique; à Lyon chez M. Castaud place de la Comédie.

On trouve aux mêmes adresses 6 trios pour deux violons & basse par M. Paul Chélart ordinaire de la musique de Sa Majesté Imperiale & Royale à la Cour de Vienne, prix 7 livres 4 sols, & six quatuors concertans pour violon & flûte, second violon alto & violoncelle par différens auteurs Mrs Cannabich, Toeschi, Frenzell.

ANECDOTES.

I.

Pendant que Cromwell étoit protecteur, il proposa de rétablir les Juifs dans le royaume avec la liberté de faire leur

Digitized by Google

commerce & d'exercer leur religion ; ce projet souffrit de grandes difficultés de la part des chefs des différens sectaires ; Cromwell cependant l'emporta ; il vint à bout d'établir dans le vieux quartier un petit corps de Juifs sous la direction de Manassé-Ben-Israël, célèbre Rabin, qui ne tarda pas à construire une synagogue. La correspondance & l'amitié inaltérable qu'entretiennent entre eux les Juifs dispersés dans les différentes contrées de la terre, furent très utiles au protecteur ; il leur dut souvent des nouvelles importantes & des connoissances qui ne contribuerent pas peu à faire réussir les entreprises qu'il formoit contre les étrangers ; parmi plusieurs exemples qui peuvent le prouver, on se bornera à celui-ci. Cromwell se promenoit un jour avec le comte Orrery dans une des galeries de White-Hall ; un homme très-mal mis se présenta devant eux : Cromwell quitta aussi tôt le comte, prit cet homme par la main & le conduisit dans son cabinet, où il apprit de lui que les Espagnols envoyoient une somme considérable d'argent pour payer leur armée de Flandres ; que cette somme étoit sur un vaisseau hollandois ; il porta l'exactitude des détails jusqu'à in-

Digitized by Google

diquer l'endroit du vaisseau où cet argent étoit placé. Le protecteur envoya aussitôt cet avis à Sir Jeremy Smith, avec ordre de ne pas manquer de se saisir du trésor espagnol aussi-tôt qu'il entreroit dans le pas de Calais. Dès que le vaisseau parut, Smith envoya demander la permission de le visiter ; le capitaine Hollandois répondit qu'il ne souffriroit pas que personne autre que ses maîtres, cherchât dans son vaisseau, Smith menaça de le couler à fond. Le Hollandois, trop foible pour se défendre, se soumit ; l'argent fut trouvé & envoyé à Londres; Cromwell le reçut, & aussi-tôt qu'il vit le lord Orrery, il lui dit que, sans le pauvre Juif qu'ils avoient vu quelques jours auparavant, cette bonne fortune lui seroit échappée.

II.

Dans le tems que M. Holt étoit chef de justice, il se répandit dans son district une secte à-peu-près semblable aux méthodistes, mais beaucoup plus enthousiaste. Comme il pensoit qu'un peu de sévérité étoit le meilleur moyen qu'il pût employer, il envoya en prison quel-

Digitized by Google

ques-uns de ces fanatiques. Le lendemain de l'exécution de cet ordre M. Lacy, l'un de ces sectaires, alla chez le juge & demanda à lui parler. Le portier dit qu'il étoit indisposé & qu'il ne pouvoit voir personne; alors Lacy assura qu'il falloit qu'il lui parlât, que Dieu même l'envoyoit. Le portier n'osa plus résister, il fit faire le message à Holt qui ordonna qu'on laissât entrer Lacy. « Je viens de la » part de Dieu, lui dit l'enthousiaste, te » presser, sous peine de l'enfer, de don» ner un *noli prosequi* à ses fidèles servi» teurs que ton injustice a fait conduire » en prison. Tu ne peux pas venir de la » part de Dieu, répondit Holt, il t'au» roit envoyé au procureur-général; car » il sait bien qu'il n'est pas en mon pou» voir de t'accorder l'acte que tu deman» des; tu es donc un faux prophète, & » tu iras tenir compagnie à tes amis en » prison. » Il l'y fit conduire sur le champ.

III.

Henri Carey, cousin de la Reine Elisabeth, jouit pendant quelques années de la faveur de Sa Majesté; ce fut cette aventure qui l'en priva. Un jour qu'il se pro-

Digitized by Google

menoit en rêvant dans les jardins du palais au dessous des fenêtres de la Reine, elle l'apperçut & lui dit en plaisantant : *à quoi pense un homme quand il ne pense à rien ? aux promesses d'une femme*, répondit Carey. *C'est très bien mon cousin*, réprit Elisabeth, *je ne disputerai point avec vous.* Elle se retira, mais n'oublia pas la reponse de Carey ; quelque temps après il sollicita les honneurs de la Pairie, & rappela à la Reine qu'elle les lui avoit promis. *Bon*, lui dit-elle, *ce sont des promesses de femme.* Elle refusa toujours de l'écouter, & Henri de Carey y fut si sensible qu'il en mourut de chagrin.

IV.

Le courage du Roi Guillaume est reconnu ; personne ne s'avise de le lui contester ; il le montra sur-tout dans une aventure qui lui arriva après la bataille de Boyn. Il avoit évité plusieurs coups de canon & de mousquets ; un de ses propres gardes le prenant pour un ennemi, s'avança sur lui, & lui porta son pistolet sur la poitrine. Le Roi, sans s'émouvoir, lui dit, avec le plus grand sans froid : *Que faites-vous ? méconnoissez-vous vos amis !*

Digitized by Google

LETTRES-PATENTES.

Il paroît des lettres-patentes du Roi, en date du 11 de ce mois & enregistrées, le 16 au parlement, portant différens réglemens de police concernant le commerce des grains.

AVIS.

I.

J. Felix Faulcon, Imprimeur de M. l'Evêque, & du clergé du dioceſe de Poitiers, qui avoit commencé en 1765, l'impreſſion des uſages dudit dioceſe à mis en vente :

Bréviaire de Poitiers, 4 vol. *in*-12. reliure ordinaire en veau, jaſpé. 15 l.

Idem, veau, avec eſtampes, doré ſur tranche, filets ſur le plat, rél. de Paris, 20 l. 4 ſ.

Miſſel de Poitiers, *in-fol.* reliure ordinaire, en veau, jaſpé, 24 l.

Idem, veau, doré ſur tranche, filets ſur le plat, reliure de Paris, 36 l.

Ordo, *in*-12. 8 ſ.

Rituel de Poitiers, *in*-4°. veau jaſpé, 9 l.

Extrait dudit Rituel, vol. *in*-12. 1 l. 4 ſ.

Ordre des Sépultures, *in*-12. *br.* 5 ſ.

Grand Pſeautier pour les chapitres, ſur papier chapelet, ſolide reliure en truie, 50 l.

Digitized by Google

Petit Pſeautier pour les paroiſſes, ſur papier grand royal, veau, 30 l.

Antiphonaire pour les chapitres, 2 vol. rel. en truie, 100 l.

Idem, pour les paroiſſes, veau, 30 l.

Graduel pour les chapitres, 2 volumes en truie, 100 l.

Idem, pour les paroiſſes, veau, 30 l.

Proceſſionel de Poitiers, *in*-8°. 6 l.

L'Eucologe, *ou* livre d'égliſe, latin, *in*-12. reliure ordinaire, 2 l. 15 ſ.

Heures, *in*-12. lat. franç., avec l'office de la Vierge, rel. ordinaire. 2 l. 10 ſ.

Semaine Sainte, *in*-18. lat. reliure ordinaire. 1 l. 10 ſ.

Idem, lat. franç. *in*-18. rel. ord. 1 l. 10 ſ.

Les perſonnes attachées aux prieres qui ſont dans la Journée du Chrétien, trouveront ce livre à l'uſage du dioceſe de Poitiers, en lat., *in*-24. rel. ordin. 1 l. 10 ſ.

Idem, lat. franç. *in*-18. 2 l.

Idem, gros caractere, lat. franç., *in*-12. de 944 pages, 3 l.

Cahier particulier des Kyrie, gloria in excelſis, credo, ſanctus & agnus, &c. *in-fol.* ſur papier grand royal, couvert en carton, 5 l.

Le Kyrie, gloria, &c. ſont propres pour toutes ſortes d'égliſes, ſoit qu'elles aient leurs uſages particuliers, ou qu'on y ſuivre les Romains.

Les freres Faulcon viennent de donner une nouvelle édition du Drapier, *ſuper inſtituta*, *in*-12.

Digitized by Google

II.

Magasin de Plantes.

Il vient de s'établir à Paris, par arrêt du Conseil, un magazin général de plantes les mieux conditionnées, à l'usage de la médecine. & pour le plus grand avantage du public. On les a tirées des montagnes de la Suisse, des Vosges, des Pyrenées, de la Provence, & de l'étranger; on s'est dirigé pour le choix de ces plantes sur le Dictionnaire des végétaux du royaume, & sur les lettres périodiques de M. Buchoz. On trouvera dans ce magasin toutes les plantes les plus rares & les plus précieuses nouvellement découvertes. Il est situé, rue S. Honoré, en face de celle de l'arbre-sec, chez M. Jeannin, brûleur d'or, à l'entresol.

DAUBIGNY.

III.

Le sieur ROUSSEL donne avis qu'il a trouvé un remede efficace pour les cors des pieds. Un morceau de toile noire, ou de soie, enduit du médicament dont il s'agit, a la vertu d'ôter très-promptement la douleur des cors, de les amollir, & de les faire mourir par succession de tems. On en forme un emplâtre un peu plus large que le mal, que l'on enveloppe d'une bandelette, après avoir coupé le cors; au bout de huit jours, on peut lever ce premier appareil, & remettre une autre emplâtre pour autant de tems.

Digitized by Google

Un grand nombre de perſonnes ont été parfaitement guéries par l'uſage de ce topique.

Le prix des boëtes à douze mouches eſt de 3 livres.

Celui des boëtes à ſix mouches eſt de 1 liv. 10 ſols.

Il demeure à Paris, rue Jean de l'épine, chez le ſieur Marin, grenetier près de la grève. Il donne auſſi avis qu'il débite avec permiſſion des bagues, dont la propriété eſt de guérir la goutte; ces bagues qu'il faut porter au doigt annullaire, guériſſent les perſonnes qui ont la goutte aux pieds & aux mains, & en peu de tems celles qui en ſont moyennement attaquées; quant à celles qui en ſont fort affligées, elles doivent les porter avant ou après l'attaque de la goutte, & pour lors elle ne revient plus; en les portant toujours au doigt, elles préſervent d'apoplexie & de paraliſie. Le prix de ces bagues, montées en or, eſt de 36 livres, & celles en argent, de 24 livres.

I V.

Le ſieur Obry, marchand épicier-droguiſte, rue Dauphine, au magazin d'Angleterre, vis-à-vis le Bottier du Roi, toujours occupé du bien public; ayant appris que pluſieurs perſonnes avoient trouvé les prix des différents remedes qu'il débite depuis long-tems avec ſuccès; un peu trop haut, préfere de ſacrifier la plus grande partie de ſon bénéfice, pour mettre tout le monde à même de profiter de l'avantage de ſes remedes.

Digitized by Google

Ainſi, il donne avis qu'il les diſtribuera dorénavant aux prix ſuivants. Sçavoir ;

Le taffetas d'Angleterre,	1 l.
Les emplâtres pour les cors,	1 l. 10 ſ.
Les tablettes pectorales,	1 l. 4 ſ.
L'eſſence volatile d'ambre gris, Le flacon à	2 l.
L'eau perle du ſieur Dubois,	2 l.
L'élixir du Docteur Stoughton,	1 l. 4 ſ.
La teinture pour les dents,	1 l. 10 ſ.
Et les petites broſſes,	12 ſ.

V.

Pommade pour le Teint.

Mademoiſelle Conſeilleux a le ſecret de faire une pommade, dite de toute beauté, qui ôte les rides & qui conſerve toute la fleur & la fraîcheur de la premiere jeuneſſe, même dans l'âge le plus avancé ; elle donne l'éclat & la vivacité à la vue ; elle ne fait aucun tort à la peau ni aux dents ; au contraire, elle rafraîchit le teint, le blanchit, & lui rend ſa premiere fraîcheur.

Elle a une odeur très-agréable. Cette pommade eſt unique en ce qu'il n'y a rien à craindre pour le linge, ni la dentelle, qu'elle ne graiſſe, ni ne ſalit.

Ladite demoiſelle Conſeilleux avertit que pour la facilité de chacun, elle a des pots, à 24 ſ. à 36 ſ. à 3 livres, &c. les pots ſeront cachetés de ſon cachet, & ſon nom eſt imprimé ſur les pots. Elle avertit auſſi que cette pommade peut ſe garder ſans ſe gâter 5 à 6 ans.

Digitized by Google

La demeure de ladite demoiselle Conseilleux est présentement rue du regard, fauxbourg S. Germain, chez M. Bunele, peintre en carosse, à Paris.

V I.

Nouveau remède, infaillible, qui guérit pour toujours toutes sortes de maux de dents, qui les conserve, quelque gâtées qu'elles soient, sans qu'elles fassent jamais aucune douleur & sans qu'il faille de toute la vie en faire arracher aucune.

Ce remède, bien connu, tant dans Paris que dans toutes les villes de province, & chez l'étranger, approuvé par MM. les doyens de la faculté de médecine, & permis par M. le lieutenant-général de police, donne tous les jours des preuves de son efficacité; c'est pourquoi le Sieur DAVID, demeurant à Paris, *rue des Orties, Butte St Roch, au petit-hôtel Notre-Dame*, qui en est le seul possesseur, & qui le débite, pense qu'il ne sauroit trop en renouveller l'annonce au Public.

Ce remède consiste en un topique que l'on applique le soir en se couchant sur l'artère temporale, du côté de la douleur, & qui, outre les maux de dents, guérit les fluxions qui en proviennent, les maux de tête, migraine & rhume du cerveau, sans qu'il entre rien dans la bouche, ni dans le corps; aussi-tôt qu'il est appliqué, il procure un sommeil paisible, pendant lequel il se fait une transpiration douce; on dort bien toute la nuit sans sentir de douleur; au reveil on est guéri pour la vie, & au lever ce topique tombe de lui-même, sans laisser aucune marque, ni dommage à la peau.

Digitized by Google

Mais, comme ce remède n'opère la guérison que lorsque l'on est couché, & que le mal de dents prend dans tous les momens de la journée, & qu'il faut vaquer à ses affaires, sans souffrir, en attendant le moment de se mettre au lit, pour cet effet, ledit Sieur David vend & débite de l'eau spiritueuse d'une nouvelle composition, très-agréable au goût & à l'odorat, qui est incorruptible & qui a les qualités de faire passer dans la minute les douleurs de dents les plus violentes, purifie les gencives gonflées, fait transpirer les férosités, raffermit les dents qui branlent, empêche le commencement & la continuation de la carie, prévient & guérit sons retour les affections scorbutiques, guérit radicalement de cette maladie & de toutes celles qui viennent dans la bouche, empêche les mauvaises odeurs causées par les dents gâtées, fait tomber le tartre, & maintient les dents dans leur blancheur; beaucoup de personnes en font provision par précaution, ainsi que des topiques, pour de longs voyages sur terre & sur mer. MM. les Marins sont certains de faire leur voyage sans avoir jamais aucun mal aux dents ni à la bouche. Les personnes qui se servent de cette eau deux ou trois fois la semaine sans être incommodées, ont toujours les gencives & les dents saines & blanches. Il y a des bouteilles à trois livres & à six; & les topiques à 24 sols chaque. Il faut apporter audit Sr David, pour les topiques, un morceau de linge fin blanc de lessive. Il donne un imprimé qui indique la maniere de se servir du topique & de l'eau spiritueuse.

On trouve ledit Sieur David ou son épouse tous les jours & à toute heure chez lui, jusqu'à dix heures du soir.

Il prie les personnes qui lui écriront d'affranchir

Digitized by Google

le port des lettres & de l'argent qu'on lui adressera par la poste, & de joindre 6 à 8 sols pour la boëte qui sert à mettre lesdits remedes.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Constantinople, le 3 Décembre 1770.

Il est arrivé ici plusieurs Russes qui ont été faits prisonniers par la garnison de Braïlow, & l'on en a renfermé quelques-uns dans le château des Sept-Tours. Suivant les dernieres lettres de l'armée, il paroît qu'elle se dispose à abandonner les bords du Danube pour aller prendre ses quartiers d'hiver à Bazarshik.

On mande des Dardanelles que, vers le milieu du mois dernier, il y est arrivé une escadre Algérienne composée d'une frégate & de trois chebecs, & que l'escadre Russe mouille à Paros & dans les isles adjacentes.

Sultam Selim Gheray, nouveau Kan des Tartares, est parti d'ici, le 19 du mois dernier, pour l'armée du Grand Visir, d'où l'on assure qu'il se rendra par eau dans la Crimée.

De Warsovie, le 29 Décembre 1770.

Mardi dernier, les Etudians, en allant visiter les églises, attaquerent & maltraiterent tous les Juifs & même des Russes qu'ils rencontrerent dans les rues: la populace s'étoit jointe à eux, de maniere qu'on eut tout lieu de craindre que cette violence n'eût les suites les plus funestes.

Digitized by Google

De Hambourg, le 5 Janvier 1771.

Les lettres qu'on reçoit des différens endroits du Nord portent que les vents & les pluyes y ont causé de grands dommages tant sur terre que sur mer. Le froid a commencé à se faire vivement sentir.

On mande de Coppenhague que Sa Majesté Danoise, dans la vue de diminuer les dépenses publiques, se dispose de supprimer entierement ou de diminuer en partie un grand nombre de pensions dont les titres ne sont pas assez bien fondés.

De Rome, le 2 Janvier 1771.

Sa Sainteté a bien voulu permettre que les spectacles commençassent, cette année, deux jours plutôt qu'à l'ordinaire; de sorte que l'ouverture des théâtres se fera, ce soir. On représentera à celui de la Liberté *Papirius*, drame d'Apostolo-Zeno, mis en musique par Lanfrosi, compositeur Napolitain.

De Bologne, le 2 Janvier 1771.

Suivant des lettres de Venise, le Sénat vient de réduire à quatre les maisons religieuses des Bénédictins qui se trouvoient dans les états de la République au nombre de treize, & il a assigné à chacun des religieux une rente annuelle de 220 ducats, (900 liv.) & à chacun des supérieurs, une de quatre cent quarante ducats. Les biens de ces maisons, sont vendus à l'enchere, & l'on prétend que le produit en sera appliqué au paiement des dépenses qu'ont occasionnées les préparatifs que la République a cru devoir faire dans les circonstances actuelles. Les Bernardins & les Chanoines Régu-

Digitized by Google

liers dits *Rochettini* s'attendent à une semblable réforme.

Les ministres des cours de Bourbon n'ont point eu audience du Pape depuis environ quinze jours, & les conférences entr'eux sont moins fréquentes qu'auparavant.

De Londres, le 25 Janvier 1771.

On n'a pas encore reçu la réponse qu'on attend depuis long-tems de la cour de Madrid & d'après laquelle on sera à portée de fixer le jugement du Public, relativement à la paix ou à la guerre. En attendant, on ne se relâche point sur les préparatifs qu'on fait pour mettre dans le meilleur état nos forces de terre & de mer : on fait embarquer de grandes quantités d'artillerie, & l'on a déjà passé des marchés pour des livraisons de munitions de guerre & de bouche ; les équipages, d'un assez grand nombre de vaisseaux de guerre, sont à peu près complets ; plusieurs compagnies de marine ont déjà reçu ordre de s'y embarquer, & il est enjoint aux officiers de se tenir prêts à s'y embarquer aussi. On sçait que l'Espagne fait, de son côté, les plus grands préparatifs de guerre.

De la Haye, le 17 Janvier 1771.

On vient d'apprendre que le feu a pris, la nuit du 12 au 13 de ce mois, à l'Hôtel de l'Amirauté de Harlingen. On n'a pas encore eu les détails de ce fâcheux événement.

De Marseille, le 11 Janvier 1771.

Les dernieres lettres de Livourne portent que les Russes ne paroissent pas disposés à vendre les prises qu'ils y ont conduites.

On mande d'Alicante, que la cour d'Espagne a

Digitized by Google

mis un *embargo* sur tous les bâtimens qui se trouvent dans ce port.

De Versailles, le 19 Janvier 1771.

Le Sr de l'Epine, horloger du Roi, a eu l'honneur de présenter dernierement à Sa Majesté une montre astronomique & à répétition, qu'il a composée & qui indique l'année, le mois & le jour de la semaine : elle marque aussi, avec la plus grande exactitude, le quantieme des mois lunaires & solaires, sans qu'on soit obligé d'y toucher, malgré les variétés des mois de 28, 30 & 31 jours & des années bissextiles : elle bat les secondes au centre du cadran sans le moyen d'aucune roue de renvoi, & elle produit plusieurs autres effets aussi nouveaux que curieux. Le Sr de l'Epine l'a démontée en présence du Roi & a eu l'honneur d'en expliquer le méchanisme à Sa Majesté qui en a paru très-satisfaite & qui a gardé cette montre pour son usage.

De Paris, le 10 Janvier 1771.

Il paroît une nouvelle comete que le Sr Messier, de l'académie royale des sciences, astronome de la marine, a découverte, de l'observatoire de la marine, le 10 de Janvier, vers les huit heures du soir. C'est la douzieme que cet astronome découvre depuis treize ans. Elle paroissoit, le 10, entre la tête de l'hydre & le petit chien. Le même jour, à 10 heures, 16 minutes, 45 secondes, tems vrai, son ascension droite étoit de 121 degrés, 47 minutes, 16 secondes, & sa déclinaison boréale, de 5 degrés, 21 minutes, 15 secondes. Le 11, à une heure, 19 minutes, 5 secondes du matin, son ascension droite étoit de 120 degrés, 24 minutes, 31 secondes, & sa déclinaison boréale, de 6 deg. 4 minutes, 46 secondes.

Digitized by Google

MARIAGES.

De Verſailles, le 12 *Janvier* 1771.

On a célébré à Verſailles, le 10 de ce mois, le mariage du comte de Biſſy, lieutenant-général des armées du Roi, l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe, avec Jeanne-Thérèſe Teiſſier, veuve du Sr Bontems, premier valet-de-chambre du Roi, gouverneur du palais des Tuileries.

Le 18 *Janvier* 1771.

Mardi dernier, on célébra, dans la chapelle particuliere de l'hôtel de Beauvilliers à Paris, le mariage du marquis de la Roche-Aymon, menin de Mgr le Dauphin & capitaine de cavalerie au régiment de Noailles, fils du comte de la Roche-Aymon, maréchal des camps & armées du Roi, avec Demoiſelle de Beauvilliers, fille du feu duc de Beauvilliers, tué à la bataille de Rosbach, & petite-fille du duc de Saint-Aignan. La bénédiction nuptiale fut donnée par l'archevêque duc de Reims, grand aumonier de France, grand oncle paternel du marquis de la Roche-Aymon.

Le 23 *Janvier* 1771.

Dimanche dernier, le Roi & la Famille Royale ſignèrent le contrat de mariage du Sr Perrot, avocat-général de la chambre des Comptes, avec Demoiſelle d'Héman.

PRÉSENTATIONS.

De Verſailles, le 16 *Janvier* 1771.

Le comte de Broglie, lieutenant-général des armées du Roi, prêta ſerment, entre les mains de

Digitized by Google

Sa Majesté, pour le gouvernement de Saumur & du Saumurois.

Le 23 Janvier.

La comtesse d'Hunostein & la comtesse de Biffy eurent l'honneur d'être présentées à Sa Majesté, la premiere par la comtesse d'Helmstadt, & la seconde par la marquise de Fitz-James.

Ces jours derniers, le comte de Chambray, sous-lieutenant au régiment du Commissaire-Général, a eu l'honneur d'être aussi présentée au Roi.

MORTS.

Henry Collin est mort à Boulay, en Lorraine, dans la cent unieme année de son âge. Il avoit servi en qualité de cavalier du régiment de Sicile, pour le service du Roi, dans la guerre de Baviere.

Gilles-Gervais de la Roche, comte de Gensac, lieutenant-général des armées du Roi, est mort dernierement au château de Claux, près de Montauban, dans la quatre-vingt-neuvieme année de son âge. Il avoit été fait colonel du régiment du vicomte de Lomagne, son frere, en 1783, maréchal de camp en 1734 & lieutenant-général en 1738.

Auguste-François de Goddes, marquis de Varennes, lieutenant-général des armées du Roi, le plus ancien des Commandeurs de l'Ordre royal & militaire de St Louis, gouverneur pour le Roi du château d'If & des Isles adjacentes, est mort à Saint-Nicolas d'Angers, le 4 de ce mois, dans la quatre-vingt-septieme année de son âge. Il avoit été nommé chevalier de St Louis par Louis XIV en 1713, & avoit été fait commandeur en 1738.

Digitized by Google

Du 25 Janvier.

Claude-Alexandre de Peron, marquis de Praſlin, eſt mort le 4 du mois dernier en ſon château de Praſlin en Champagne, âgé de quatre-vingt-ſept ans. Il étoit fils de Pierre de Pons, comte de Rennepont, & de Marguerite de Choiſeul-Meuſe. Il avoit épouſé Charlotte-Françoiſe de Choiſeul-d'Hôtel-Praſlin.

TABLE.

PIECES FUGITIVES en vers & en proſe, page 5
Epître de M. ***, à M. de S. L... *ibid.*
L'Expérience, conte, 11
Vers de Mde ***, à M. le Duc de ***, en lui envoyant un *Souvenir*, 37
Vers libres à MM. de Grave, par M. Salaun, leur gouverneur, 39
Vers à Mde de C... en lui envoyant un recueil de contes, 42
Julie, ou le Mariage clandeſtin, nouvelle, 43
Epithalame, 60
Le Martre, le Renard & le Loup, fable, 61
Les trois Faucons, conte, *ibid.*
Traduction de la troiſième ode du quatrième livre d'Horace, 62

Digitized by Google

Dialogue entre Auguſte & Baron, 64
Explication des Enigmes & Logogyphes, 75
Enigmes, 76
Logogryphes, 78
Nouvelles littéraires, 81
Dictionnaire des ſiéges & batailles de l'hiſtoire ancienne & moderne, *ibid.*
Traité de la Juſtice criminelle de France, 88
Catalogue de l'œuvre de Cochin, fils, 97
Manuel du Naturaliſte, 99
Traité des devoirs de la vie chrétienne, 101
Abrégé chronologique de l'hiſtoire d'Italie, 102
Anecdotes de Républiques, 107
Lettres d'une Chanoineſſe à Melcour, 110
Extrait des Epîtres de Sénéque, 115
Bibliothèque de Mde la Dauphine, 117
Dictionnaire univerſel françois & latin, 123
Réponſe de M. de la Harpe à l'article de Suétone de l'*Année Littéraire*, 124
Lettre de M. l'Abbé Roubaud à M. de la Harpe, 134
L'Andrienne, le Menteur, &c. miſes en vers libres par M. Collé, 158

Digitized by Google

SPECTACLES, 172
Opéra, *ibid.*
Comédie françoise, *ibid.*
Comédie italienne, 176
ACADÉMIES. 179
Société d'assurance pour la santé, 181
Arts, Gravure, 193
Musique, 195
Anecdotes, 196
Lettres-patentes, 201
Avis, *ibid.*
Nouvelles politiques, 208
Mariages, 212
Morts, 213

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Chancelier, le Mercure du mois de Février 1771, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru en empêcher l'impression.

A Paris, le 30 Janvier 1771.

RÉMOND DE STE ALBINE.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

MARS, 1771.

Mobilitate viget. VIRGILE.

A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, Rue Chriſtine, près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

C'est au Sieur Lacombe libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les piéces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & méchaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & piéces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv. que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur Lacombe, *libraire, à Paris, rue Christine.*

Digitized by Google

On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux suivans.

JOURNAL DES SÇAVANS, *in*-4° ou *in*-12, 14 vol. par an à Paris. 16 liv.
Franc de port en Province, 20 l. 4 s.

L'AVANTCOUREUR, feuille qui paroît le Lundi de chaque semaine, & qui donne la notice des nouveautés des Sciences, des Arts, &c. L'abonnement, soit à Paris, soit pour la Province, port franc par la poste, est de 12 liv.

JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE, par M. l'Abbé Dinouart; de 14 vol. par an, à Paris, 9 liv. 16 s.
En Province, port franc par la poste, 14 liv.

GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE; il en paroît deux feuilles par semaine, port franc par la poste; aux DEUX-PONTS; ou à PARIS, chez Lacombe, libraire, & aux BUREAUX DE CORRESPONDANCE. Prix, 18 liv.

GAZETTE POLITIQUE des DEUX-PONTS, dont il paroît deux feuilles par semaine; on souscrit à PARIS, au bureau général des gazettes étrangeres, rue de la Jussienne. 36 liv.

L'OBSERVATEUR FRANÇOIS A LONDRES, composé de 24 parties ou cahiers de 6 feuilles chacun; ou huit vol. par an. Il en paroît un cahier le 1^er^, & le 15 de chaque mois. Franc de port à Paris, 30 liv.
Et franc de port par la poste en province, 36 liv.

EPHÉMÉRIDES DU CITOYEN ou Bibliothéque raisonnée des Sciences morales & politiques. *in*-12. 12 vol. par an port franc, à Paris, 18 liv.
En Province, 24 liv.

Digitized by Google

Nouveautés chez le même Libraire.

Les douze Césars de Suétone, traduits par M. de la Harpe, 2 vol. *in*-8°. *brochés* 8 l.

L'Ecole Dramatique de l'Homme, *in*-8°. broch. 3 l. 10 s.

Histoire des Philosophes anciens, avec leurs Portraits, 2 vol. *in*-12. br. 5 liv.

Dict. Lyrique, 2 vol br. 15 l.

Supplément du Dict. Lyrique, 2 vol. br. 15 l.

Calendrier intéressant pour l'année 1771, *in*-18. 12 s.

Tomes III & IVe. du Recueil philosophique de Bouillon, *in*-12. br. 3 l. 12 s.

Dictionnaire portatif de commerce, 1770, 4 vol. *in*-8°. gr. format rel. 20 l.

Le Droit commun de la France & la Coutume de Paris; par M. Bourjon, n. éd. *in f.* br. 24 l.

Essai sur les erreurs & superstitions anciennes & modernes, 2 vol. *in*-8°, br. 4 l.

Le Mendiant boiteux, 2 part. en un volume *in*-8°. br. 2 l. 10 s.

Considérations sur les causes physiques, *in*-8°. rel. 5 l.

Satyres de Juvenal; par M. Dusaulx, *in*-8°. rel. 7 l.

Le Dictionnaire de Jurisprudence canonique, *in* 4°. 4 vol. rel. 48 l.

Dict. Italien d'Antonini, 2 vol. *in*-4°. rel. 30 l.

Méditations sur les Tombeaux, 8 br. 1 l. 10 s.

Mémoire pour les Natifs de Genève, *in*-8°. broch. 1 l. 4 s.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.
MARS. 1771.

PIÉCES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

LA JASONADE.*
Chant premier.

Ceux qui leur sort s'en sont toujours plaignant,
Des plus chetifs s'obstinant à le croire,
N'ont qu'à jeter les yeux sur cette histoire

* Ce poëme, en cinq actes, est d'une jeune Dame étrangere qui n'a jamais vu la France. On s'en appercevra peut être, mais on y reconnoîtra plus sûrement la facilité de son talent & les agrémens de son esprit.

Digitized by Google

Pour retracter un ſi faux jugement.
Quoique le fait ne ſoit du tout récent
N'en prouvera pas moins, ſi ne me flatte;
Commençons donc, ſans autre compliment,
En fait d'exemple il n'importe de date.

Notre Jaſon fut un homme charmant,
Poli, bienfait & tout pétri de graces;
Mais on écrit qu'il étoit inconſtant.
Les plus parfaits ſe ſentent de leurs races;
Son biſaïeul étoit le dieu du vent;
Infirmités ſe tranſmettent ſouvent,
Et, lorſqu'on a le vent pour ſon grand-père,
Il eſt permis d'avoir l'humeur légère.

L'on dit pourtant que ſon vieux père Eſon
Fut un peu lourd & ſi fort pacifique
Qu'il ſe laiſſa chaſſer de ſa maiſon.
Plus fin que lui donc un grand politique!
C'étoit ſon frère appelé Pélias;
De ſes enfans il fit un grand carnage,
Lorſque Jaſon, qui rechape à ſa rage,
Eſt tranſporté bien loin de ſes états.

Mais, pour conter par ordre l'aventure,
Certain oracle, à ce frère, avoit dit,
Qu'il ne falloit laiſſer progéniture
Du vieil Eſon; car il étoit écrit
Par les deſtins, au-dedans du grand rôle,
Que de ſon trône il ſeroit dérangé,

Digitized by Google

Et qu'en son sang Eson seroit vengé
Par un surgeon de la race d'Eole.

L'oncle fit donc occire ses neveux
Pour éviter ce malheur effroyable.
Jason n'étoit encore qu'un morveux ;
Mais un parent, homme très-charitable,
Subtilement enleva le bambin.
Puis l'enfermant, au lever de l'aurore,
Dans un cercueil, le convoya soudain,
En l'antre obscur de Chiron le Centaure.

L'être amphibie accepta le poupon.
Il étoit duit à l'espéce enfantine,
Puisqu'Esculape en apprit médecine ;
Qu'Achille aussi lui dut son violon.
Original de tout pédant moderne,
Il étoit sombre, orgueilleux & brutal,
Rarement homme & très-souvent cheval.
Tel le docteur : venons à la caverne.

Au sein d'un roc creusé profondément
On la voyoit. Elle étoit lambrissée
D'arbustes verts : la dépouille séchée
D'un crocodile & de maint gros serpent
Formoit un dais. Cent flacons en étage,
Dans des esprits conservoient frais & sains,
Fibres & nerfs, entrailles, intestins ;
De la physique enfin tout l'étalage.

Digitized by Google

De tels jouets ne plaisoient au bambin;
Mais le chiron, bon gré malgré le plie
A s'occuper d'études de chymie,
Tant qu'il devint habile médecin.
Le jour, la nuit, il faut dissoudre, extraire,
Soufflant, broyant, fondant, pulvérisant:
Si que, de roi le métier oubliant,
Fit suppléer celui d'apothicaire.

Or, un beau jour l'ennuyé Pélias,
A son dîner trouva par infortune
Que ses poissons n'étoient pas assez gras.
Un sacrifice il ordonne à Neptune,
Puis il s'endort; puis de s'imaginer
Qu'Apollon vient & lui dit à l'oreille:
« De tel Quidam qui n'aura qu'un soulier
» Te bien garder, ami, je te conseille.

Et cependant l'inexpert jouvenceau
Avoit appris, qu'aux entours de Messène,
De grands apprêts se faisoient dans la plaine
Pour un souper qu'on donne au dieu de l'eau.
Il y courut, sans prendre de monture.
Le fleuve Anaure à gué voulant passer,
S'embourbe, enfonce, & pour se dépêtrer
Incompleta sa trop large chaussure.

Lors Pélias le voyant ajusté
Exactement dans ce même équipage

Digitized by Google

Dont Apollon désigna son dommage.
« Hola ! Monsieur le Carme mitigé,
» Que ferois-tu, lui dit-il, à cet homme
» Qu'un dieu t'eût dit devoir t'assassiner.
» (En le peignant afin de t'en garder.)
» Si le voyois venir tout ainsi comme ? »

Pour étaler son érudition
» Je l'enverrois, s'enquérir, le perfide !
» D'une toison qu'on dit être en Colchide,
» Luisante d'or : (repart le bon Jason :)
» Donc, dit le Roi, va t'en faire l'enquête,
» Je te promets de chanter *requiem*. »
Cet argument étoit *ad hominem*,
Et le docteur n'avoit réponse prête.

Car cil qui doit enlever cette peau,
Avec adresse en vain prendroit sa hisque ;
Il y courroit au moins un très-grand risque
D'y résigner de la sienne un lambeau.
Taureaux puissans, ayant pieds métalliques,
Veillent sans cesse au trésor précieux ;
Plus un dragon aux regards furieux
Vomissant mer de flammes asphaltiques.

Voudrez peut-être apprendre à ce propos
Du mouton d'or quelle fut l'aventure,
D'où lui venoit cette riche fourure,
Ce qu'on en fait l'allez voir en deux mots :

Digitized by Google

Certain Phrixus qu'aimoit ſa belle-mère,
Par Jupiter ayant dû s'enlever,
Le dieu Mercure eut charge de voler
Le bel agneau très-propre à cette affaire.

Car Jupiter, grace aux chiches humains,
N'a de taureaux ni moutons à revendre;
Quand il en veut, ci-bas il les fait prendre.
Cétui jadis étoit entre les mains
Du Pélias, ce tyran de Meſſène.
Il en étoit lui-même le tondeur
Et le berger; tant il avoit de peur,
Qu'on lui ravît ſa précieuſe laine.

Mais on a beau ſe précautionner:
Contre les dieux il n'eſt verou, ni porte.
Mercure, habile en l'art d'eſcamoter,
Saiſit l'agneau par ſa laine & l'emporte.
Le beau Phrixus s'élance ſur ſon dos,
Prenant ſa ſœur, la belle Hellée, en croupe;
Jupin dans l'air vous décoche le grouppe,
Et les voilà qui volent comme oiſeaux.

Mal cramponée au petit Bucéphale,
Quand deſſus l'onde elle ſe vit planant,
La pauvre Hellée! Elle va ſe plaignant;
Puis dans la mer la voilà qui dévale.
Toujours Phrixus & la bête s'en vont
Sans larmoyer ſur cette malheureuſe;

Digitized by Google

Et le détroit prit le nom d'Helleſpont,
Depuis le jour de ſa chûte fâcheuſe.

Ayant quitté le pays Aërien,
Le mouton d'or, pour prix de ſon ſervice,
Fut par Phrixus offert en ſacrifice
Au bord du Phaſe, à Jupiter Phrixien.
Puis il l'écorche, & de ſa peau brillante
Un riche don fit au Roi de Colchos;
Père il étoit de la fille ſavante
Qui va bientôt paroître en ce propos.

EPITRE à Sa Majeſté Impériale Reine de Hongrie.

DE S bords éloignés de la Seine,
Oſerai-je à vos pieds porter, auguſte Reine,
L'hommage timide & nouveau
D'une muſe encore au berceau?
Jadis, dans les remparts de Vienne,
Une jeune Françoiſe admiroit vos appas.
Témoin d'un règne auſſi brillant que juſte,
Souvent dans vos heureux climats
Elle entendit les ſons de cette voix auguſte
Qui ſait gouverner des états.
Souvent, (avec orgueil elle aime à le redire)
Vous daignâtes ſur elle abaiſſer ces regards

Digitized by Google

Qui veilloient au ſort d'un empire,
Et ranimoient les lois, les vertus & les arts.
De ſon ſang le Ciel me fit naître.
J'ai vu paſſer le cours de quatorze printems.
L'aurore de mes jours commençoit à paroître ;
Grande Reine, déjà de mes timides chants
Je vous conſacrois les prémices.
Déjà ma main tremblante eſſayoit un pinceau,
Et par de légères eſquiſſes
Tâchoit, de vos vertus, d'ébaucher le tableau.
Que ne puis-je aux accords de ma naiſſante lyre,
De leur éclat chanter les traits divins ?
Le bonheur de la France eſt le dieu qui m'inſpire,
Et ce bonheur eſt un don de vos mains.
Thérèſe, on vous chérit dans l'aimable Antoinette.
Mille concerts harmonieux
De ſon auguſte hymen ont célébré la fête.
La candeur de ſon ame eſt peinte dans ſes yeux.
De ſes riantes fleurs la Gaîté la couronne.
L'eſprit, ce feu divin, embellit ſes appas ;
On la voit, elle plaît ; on l'entend, elle étonne ;
Les Graces en danſant voltigent ſur ſes pas ;
Et l'eſſaim des Vertus la ſuit & l'environne.
Si l'on en croit plus d'un recit,
Sa main, des malheureux, aime à ſécher les larmes ;
Et ces yeux ſi brillans où l'enjouement ſourit,
Quand la pitié les attendrit

Digitized by Google

N'en ont encor que plus de charmes.
En la formant pour les Français,
Thérèse, dans ce bel ouvrage
Vous avez pris plaisir à tracer votre image.
Nous jouissons de vos bienfaits,
Vous jouissez de notre hommage.

Par Mlle Ollier, de Clermont en Auvergne.

LA FORCE DE LA PRÉVENTION.

EULALIE avoit été mise au couvent dès l'âge le plus tendre; la nécessité avoit fait ce que l'amour de la liberté, le goût du plaisir & l'usage auroient produit. Les parens d'Eulalie étoient distingués, opulens; ils habitoient la capitale. Dans cette position il est peu de mères capables de sacrifier leurs amusemens à leurs devoirs. Celle d'Eulalie avoit perdu la vie en lui donnant le jour. La forme d'éducation nécessaire au sèxe ne pouvant être guidée par un homme, le baron d'Olbi avoit été contraint de confier sa fille à des soins étrangers. Il étoit décidé qu'elle ne sortiroit du couvent que pour aller aux pieds des autels.

Digitized by Google

Quoique Eulalie eût peu vu le monde, elle brûloit d'y vivre; les éloges qu'on donnoit à sa beauté lui inspiroient le desir de se montrer. Plusieurs partis s'étoient présentés pour elle; mais aucun n'avoit satisfait l'ambition de son père. Il portoit ses prétentions si haut, que, malgré les avantages qu'elle réunissoit en sa faveur, elle paroissoit destinée à être mariée fort tard & fort mal, comme il arrive communément lorsqu'on se rend trop difficile.

Une tante d'Eulalie, obligée de venir à Paris suivre un procès considérable, changea la face des choses. Mde d'Angelot, charmée de l'esprit & des agrémens de sa niéce, proposa au baron de se charger de la conduite d'Eulalie tout le tems qu'elle feroit dans la capitale. M. d'Olbi qui avoit une tendresse infinie pour sa fille, accepta avec joie la proposition : il avoit d'ailleurs beaucoup de confiance dans la sagacité de sa belle-sœur. Mde d'Angelot ne manquoit pas de sagesse dans sa conduite; elle avoit de l'esprit, & l'avoit assez juste : cependant la vivacité de son imagination l'entraînoit quelquefois à des démarches dont elle ne connoissoit le danger que par ré-

Digitized by Google

flexion. Elle avoit aimé le plaisir ; elle s'y étoit toujours livrée sans inquiétude, mais avec décence. Assez aimable pour être vue avec intérêt de tous les hommes, elle n'avoit jamais éprouvé de jalousie contre aucune femme. Aussi la beauté de sa nièce, loin d'exciter ses regrets sur le déclin de la sienne, la combloit de satisfaction. Impatiente de la voir briller, de s'en parer pour ainsi dire, elle hâta le moment de sa sortie. Eulalie quitta sa retraite dans un tems favorable au plaisir ; c'étoit en carnaval. Elle parut dans plusieurs assemblées : elle fut enviée de toutes les personnes de son sèxe ; distinguée de tous les hommes, & n'en distingua aucun. Son amour-propre étoit flatté de l'admiration universelle ; son cœur restoit indifférent : mais ce calme ne devoit pas durer long-tems. Une femme sensible aux éloges l'est bientôt à l'amour.

Madame d'Angelot, pour ne rien laisser à desirer à sa nièce en fait d'amusemens, voulut lui faire voir le grand bal de l'opéra, & l'y mener parée, sans masque. Enivrée d'avance de la sensation qu'elle y feroit, elle ne réfléchit point au danger qu'il y avoit de montrer avec tous ses avantages une jeune personne dans un

Digitized by Google

lieu consacré au plaisir; où, à l'abri du mystere, on fait usage de tout ce que la galanterie & l'amour ont de plus attrayant. Elle ne s'occupoit que du succès, sans voir les inconvéniens : elle y songeoit si peu qu'elle imagina même l'ajustement le plus propre à faire briller la taille de sa niéce. Cependant jamais femme n'eut moins besoin des secours de l'art qu'Eulalie. Elle joignoit à une beauté régulière les graces les plus séduisantes : il régnoit une telle harmonie dans ses traits, dans tout l'ensemble de sa personne, que le moindre de ses mouvemens avoit une grace inexprimable. Sa démarche étoit légère, son maintien noble, sa physionomie douce & touchante. Une sensibilité communicative sembloit animer tout son être; un charme invincible la rendoit intéressante dans tous les momens : &, si le célèbre Wanloo l'avoit eue pour modèle de ses Graces, le choix de l'attitude eût paru heureux dans quelque instant qu'il l'eût saisie.

Avec tant d'attraits il étoit naturel de présumer qu'Eulalie seroit remarquée. Aussi à peine fut-elle placée avec sa tante qu'elle attira tous les regards & fixa un cœur. On fit foule devant sa loge. Une aimable pudeur colora

Digitized by Google

son front, tint ses yeux attachés sur son éventail; mais ce timide embarras, qui la rendoit cent fois plus belle, émoussa bientôt la curiosité de la multitude. Le plus grand nombre des hommes, cherchant plus des yeux aguerris à l'attaque, où ils puissent lire une prompte victoire, qu'une physionomie modeste qui leur interdit tout espoir, entraînés d'ailleurs par la diversité des objets, laisserent bien-tôt le champ libre à celui qui avoit reçu une impression ineffaçable.

Le marquis de Blangé, frappé de la beauté d'Eulalie, fut enchaîné par sa modestie; il l'admira long-tems en silence: mais, ne pouvant résister au desir de lui parler, de l'entendre, connoissant d'ailleurs le chevalier de Closel qui les accompagnoit, il l'aborda, & lui demanda quelles étoient les Dames à qui il donnoit la main. Instruit de ce qu'il desiroit savoir, son amour franchit tous les obstacles; il ne craignit de difficultés que dans le bonheur de plaire: mais la sympathie, ou, si l'on veut, l'imagination engagea le cœur de la tendre Eulalie. A peine eût-elle considéré le Marquis qu'elle ne pouvoit voir qu'imparfaitement, parce qu'il étoit masqué, que le son de sa voix, que ses discours répandirent

Digitized by Google

dans ſon ame un trouble qui lui avoit été inconnu juſqu'alors. Blanzé, pour avoir la liberté de ne la pas quitter, confia au chevalier, ſous le ſceau du ſecret, qui il étoit : il lui fit donner ſa parole d'honneur qu'il ne le diroit ni à la tante ni à la nièce, alléguant pour raiſon de ce myſtère la mort d'un proche parent qu'il avoit perdu la veille. Cloſel lui promit & lui garda le ſecret. Le Marquis, en homme qui ſait ſon monde & en amant paſſionné qui profite de tous les moyens de faire éclater ſon amour, prit occaſion de quelque rapport qu'il y avoit entre les traits d'Eulalie & ceux de ſa tante pour faire les complimens les plus flatteurs à cette derniere. Ces éloges étoient donnés avec tant d'art & de délicateſſe, qu'ils ne pouvoient manquer de ſéduire la niéce & de plaire à la tante.

Madame d'Angelot, enchantée de ſon eſprit, de ſon ton honnête, raſſurée d'ailleurs ſur ce qu'il étoit de la connoiſſance du chevalier, lui permit de danſer avec ſa niéce. Rien n'approche du raviſſement & du tranſport du Marquis lorſqu'il prit la main d'Eulalie. Il la ſentit toute tremblante ; il s'étoit déjà apperçu qu'elle l'écoutoit avec intérêt. Cent fois il fut prêt à tomber à ſes pieds ; il ne falloit pas

Digitized by Google

moins que l'excès de son respect & la crainte de se tromper ou de se nuire pour le retenir. Cependant il en dit assez pour persuader une femme qui a déjà besoin de croire qu'elle est éperduement aimée. Eulalie attira de nouveau tous les regards par la perfection de sa danse. C'est là que toute sa personne se développoit avec des graces inconcevables données à elle seule. Toutes les bouches répétoient comme à l'envi : qu'elle a d'attraits ! Qu'elle est charmante ! mais devenue insensible à un bruit qui avoit auparavant si fort flatté son amour-propre, elle n'entendoit, elle ne voyoit que Blanzé. Elle passa ainsi la nuit dans une situation délicieuse & pénible tout-à-la-fois. Inquiette de quel état pouvoit être le Marquis, plus curieuse encore de savoir si ses traits répondoient à l'idée qu'elle s'en formoit, elle n'osoit faire de question sur ce dernier point. Quant au premier, le Chevalier lui avoit dit qu'il avoit engagé sa parole d'honneur de ne révéler le secret de l'inconnu que de son consentement. Il fallut donc se séparer de lui sans savoir ce qu'elle avoit tant d'intérêt d'apprendre : elle rentra chez elle le cœur plein de la passion la plus vive & la plus romanesque ; car ne

Digitized by Google

connoiſſant ni la naiſſance ni la figure de l'inconnu, cela ſeul auroit dû la prémunir : mais, loin d'être arrêtée par ce qui auroit retenu un caractere moins ſujet à ſe prévenir, elle ſe fit une image ſi parfaite de la beauté du Marquis que l'amour même n'auroit pu réunir tous les charmes que ſon imagination prêtoit à Blanzé. Il eſt vrai que les apparences avoient contribué à cette illuſion. Le Marquis avoit des plus beaux cheveux blonds cendrés qu'il fût poſſible de voir ; ils étoient noués ſimplement avec un ruban, & flottoient à groſſes boucles ſur ſes épaules. Il avoit la taille ſvelte & parfaitement belle, l'ovale du viſage bien deſſiné, le teint admirable, les yeux vifs & tendres. De ces différens traits il réſultoit une phyſionomie agréable, intéreſſante. Le Marquis n'avoit mis qu'un très-petit maſque, enſorte que ce qu'il y avoit de mieux dans ſa figure paroiſſant avec avantage, faiſoit préſumer que tout le reſte y répondoit ; mais la nature ayant laiſſé ſon ouvrage imparfait, l'amour, pour s'en venger, l'avoit embelli au-delà du poſſible.

Plus Eulalie étoit charmée de l'idole de ſon imagination, moins elle oſoit en parler à ſa tante. La crainte qu'on ne pé-

Digitized by Google

nétrât le secret de son cœur, l'engagea à un silence qu'elle auroit peut-être eu la force de garder sans une circonstance qui lui fit mieux connoître l'excès de son amour & celui de son malheur.

Blanzé, convaincu par mille petits riens qu'il avoit touché le cœur d'Eulalie, l'aimant lui-même avec une tendresse qu'on pourroit appeler sans bornes, si l'amour-propre ne lui eût suggéré l'ambition de triompher deux fois d'un cœur où il étoit trop sûr de régner, il fit faire des démarches auprès du baron d'Olbi pour obtenir la main de sa fille : la naissance du Marquis & sa grande fortune répondant parfaitement aux vues ambitieuses du Baron, il engagea sa parole. Blanzé, comblé du succès de cette tentative, se présenta avec la confiance d'un homme qui va jouir d'une double victoire & qui va devenir son propre rival. Il avoit eu soin de prévenir le chevalier de Closel de ne révéler son secret qu'après le mariage fait. Sûr de l'inviolable discrétion de son ami, il parut aux yeux d'Eulalie comme un époux choisi & agréé par son père. La première entrevue se passa du côté d'Eulalie dans un embarras, une contrainte & des saisissemens d'aversion qui lui apprit à quel point elle étoit attachée à sa chimère &

Digitized by Google

combien elle seroit malheureuse, si elle étoit forcée d'obéir aux vœux de son père. Le Baron, qui l'avoit vu changer plusieurs fois de couleur, crut au contraire que les différentes émotions qui s'étoient peintes sur son visage, étoient une marque certaine de l'impression avantageuse que Blanzé avoit faite sur elle. Aussi capable de prévention que sa fille, il fut impossible à Eulalie de le faire revenir de cette opinion. Désespérée d'un entêtement qui la privoit des ressources qu'elle auroit pu trouver dans la tendresse du Baron, elle résolut de confier son secret à sa femme-de-chambre, & de lui faire part du dessin qu'elle avoit d'avoir un entretien particulier avec le Marquis à l'insçu de son père & de sa tante; car cette derniere, s'applaudissant d'avoir procuré un parti si avantageux à Eulalie, au moyen de ce qu'elle l'avoit mise à portée d'être connue dans le monde, prétendoit que l'alliance du Marquis étoit si honorable pour la famille, qu'il falloit la contenter à quelque prix que ce fût. Elle ne cessoit de faire valoir à son beau-frere combien il étoit avantageux à une jeune personne de paroître sous les auspices d'une femme prudente, & qui, assez sage pour écarter tout soupçon sur la vertu de sa pupille, joi-

Digitized by Google

gnît à cela un esprit assez juste pour la laisser jouir sans danger des plaisirs honnêtes de la société.

M. d'Olbi, trop persuadé de tout ce qu'on lui disoit à cet égard, ne s'occupoit qu'à accélérer le moment d'une union qui comblât tous ses vœux. Eulalie n'en put prévenir la conclusion qu'en demandant comme une grace particuliere un délai de quinze jours. On le lui accorda avec peine. A la seconde visite de Blanzé elle lui fit dire par Versan sa femme-de-chambre qu'elle vouloit lui parler le jour même sans les temoins accoutumés; qu'il revînt le soir; que le suisse seroit prévenu.

Le Marquis, inquiet de ce mystère, ne sachant comment l'interpréter, se remplit la tête de mille idées dont aucune n'approchoit de la véritable. Troublé, impatient, il se rendit à l'heure indiquée. Eulalie étoit seule avec Versan. Il lui trouva l'air abbatu; il s'informa avec intérêt & en tremblant de ce qui pouvoit porter atteinte à la sérénité de son ame; que, s'il s'en croyoit la cause, il expireroit de douleur à ses yeux. Il étoit si pénétré, en prononçant ces mots, qu'Eulalie, naturellement sensible, en fut touchée. Elle

Digitized by Google

ſentit une peine infinie à lui déclarer ce qu'elle penſoit ; mais l'image chérie qu'elle portoit au fond du cœur, ſon chet inconnu ſe peignant à ſon imagination avec tous ſes charmes, lui donna bientôt le courage d'expliquer le motif de ſa démarche. Elle demanda d'un ton modeſte, mais ferme, au Marquis s'il l'aimoit ; ſi les convenances plutôt que l'amour n'avoient pas déterminé ſon choix. Blanzé ne répondit qu'en tombant à ſes pieds & en les baignant de ſes larmes. Ce ſilence énergique qui eût attendri l'ame la plus inſenſible ſi elle n'eût pas été préoccupée par une forte paſſion, émut celle d'Eulalie ſans la changer. Auſſi à plaindre que moi, lui dit elle, vous étiez digne d'un meilleur ſort. Plus vos ſentimens ſont ſincères, plus je vous dois la vérité. Vous méritez une tendreſſe égale à celle que vous témoignez. Je ſuis au déſeſpoir de ne pas trouver dans mon cœur ce que le vôtre a droit de prétendre. Si l'eſtime pouvoit ſuppléer à l'amour, je ne balancerois pas ; mais qu'il vous ſuffiſe de ſavoir que je vous rendrois malheureux & moi la plus infortunée des femmes ſi j'avois la foibleſſe d'obéir à mon père. Ayez la généroſité de prendre ſur vous la rupture

rupture d'une union que vous devez craindre autant que moi si vous êtes jaloux de votre bonheur.

Blanzé, pénétré de douleur, étoit si confondu de voir ses espérances détruites qu'il n'avoit pas la force de l'interrompre. Son amour-propre humilié ajoutoit au supplice de sa situation. Non-seulement il n'avoit pas intéressé une seconde fois, comme il avoit eu la présomption de l'imaginer, mais il voyoit qu'il se rendroit odieux, s'il étoit assez peu délicat pour engager le Baron à faire usage de son autorité. Malgré cette réflexion il ne put se résoudre à promettre de renoncer à un hymen dont dépendoit le bonheur de sa vie. Il conjura Eulalie de lui accorder quelque tems, pendant lequel il ne la verroit pas, pour lui laisser la liberté d'examiner encore son cœur; après quoi, s'il avoit toujours le malheur de lui déplaire, il tâcheroit de conserver son estime par une soumission aveugle à ses volontés. Pour ôter tout soupçon à M. d'Olbi, il devoit supposer une absence indispensable de peu de jours.

Eulalie fut sensiblement touchée de voir le Marquis se prêter à ses vues avec tant de condescendance, malgré l'excès de

Digitized by Google

ſon amour : cependant elle n'en reſta pas moins déterminée à rentrer au couvent.

Verſan, qui avoit été témoin de l'entretien, lui dit tout ce que ſon attachement & le vrai mérite de Blanzé lui inſpiroient. Elle lui repréſenta que l'inconnu pouvoit être marié, ou d'une condition qui mettroit des obſtacles invincibles à ſon bonheur ; que tout l'amour qu'il lui avoit témoigné n'étoit qu'un propos d'uſage au bal, qu'on en diſoit autant à toutes les femmes, & à de moins belles qu'elle... Non, non, ma chere Verſan, interrompit vivement Eulalie, cela ne ſe peut ; j'ai ſenti ſon cœur battre avec violence. Comme il me donnoit la main pour ſortir de ma loge, mon bras s'eſt appuyé ſur ſon ſein : ah ! il étoit tout auſſi tremblant que moi. D'ailleurs, j'ai lu dans ſes yeux qu'il en éprouvoit beaucoup plus qu'il n'oſoit en exprimer. S'il étoit vrai qu'il vous aime autant que vous le croyez, lui dit Verſan, il auroit déjà tenté l'impoſſible pour vous voir ; s'il étoit libre, s'il pouvoit aſpirer à votre main, il n'auroit pas laiſſé au Marquis le tems de vous demander.

Le raiſonnement de Verſan étoit ſi juſte qu'il déſeſpéra Eulalie, ſans détruire

Digitized by Google

sa fatale prévention. Des larmes de dépit & de douleur furent son seul refuge; elle n'envioit plus que la liberté de les répandre sans contrainte: elle feignit une indisposition pour jouir de la foible consolation de s'entretenir sans cesse de celui qu'elle aimoit. Plus on avoit élevé de doutes dans son esprit, plus elle trouvoit dans son cœur de motifs d'espérer. Elle alloit même jusqu'à prier Versan de lui épargner ses conseils, de ne lui offrir que des idées flatteuses. Blanzé étoit presque aussi malheureux qu'elle. Il sentoit qu'il avoit porté atteinte à son bonheur par un mouvement d'amour-propre impardonnable lorsqu'il s'agit d'un intérêt aussi pressant. Il formoit mille projets pour réparer sa faute, mais n'en trouvoit aucun de possible. Quelquefois il se flattoit d'être son propre rival; d'autres instans il se croyoit forcé de renoncer à ce dernier espoir. Elle auroit dû, se disoit-il, me reconnoître; ou du moins, si quelque chose en moi l'avoit intéressée, elle auroit retrouvé des rapports qui auroient déterminé son choix. Mais hélas! je n'en fus jamais l'objet. Tout en disant qu'il n'en devoit pas douter, l'amour le ramenoit insensiblement à une confiance qui

Digitized by Google

relevoit son courage. Enfin, après avoir passé plusieurs jours dans une perplexité déchirante, il imagina de solliciter la permission de se présenter à Eulalie sous le déguisement qu'elle lui avoit vu au bal. Pour parvenir à son but, il écrivit à la femme-de-chambre, sans lui confier qui il étoit. Mais, se doutant, d'après ce qui s'étoit passé en sa présence, qu'elle avoit la confiance de sa maîtresse, il la prioit de donner à Eulalie la lettre incluse dans la sienne, lui promettant une récompense proportionnée à son zèle, l'assurant d'ailleurs que ses vues étoient honnêtes.

Dans la lettre adressée à Eulalie il marquoit que des raisons de la plus grande importance l'obligeoient à lui demander la faveur d'un entretien où elle admettroit tels témoins qu'elle jugeroit à propos, excepté son père & sa tante. Il finissoit par les protestations de l'amour le plus tendre & le plus respectueux, témoignant un regret mortel de n'avoir pas été à portée de faire une demande dont dépendoit sa félicité.

Versan, après avoir lu la lettre à son adresse & celle de sa maîtresse qui n'étoit pas cachetée, hésita si elle devoit lui en faire part. Son premier mouvement fut

Digitized by Google

de les renvoyer, ensuite de les communiquer au Baron. La crainte de voir périr de langueur Eulalie, dont l'amour sembloit s'accroître en raison de l'impossibilité de le contenter; d'un autre côté, redoutant les suites d'une passion malheureuse, à laquelle elle ne vouloit pas prêter son ministère; tout cela réuni lui causoit une inquiétude si vive qu'Eulalie s'apperçut de son agitation. Chaque passion a, pour ainsi dire, son instinct, & celui de l'amour surpasse les plus savantes combinaisons. Cette impérieuse affection de l'ame qui voit tout en elle, qui rapporte tout à elle, même les choses qui lui sont étrangeres, sait deviner ce qui l'intéresse, quelque voile qui le couvre.

Envain Versan voulut déguiser la véritable cause de sa peine sous le prétexte d'une affaire personnelle; la sensible Eulalie n'y fut pas trompée. Elle la pressa avec tant d'instances qu'elle découvrit tout. La joie d'Eulalie alla jusqu'au délire. Elle embrassa mille & mille fois Versan; elle la força d'accepter un bijou de prix; elle auroit voulu qu'il eût été en son pouvoir de lui faire sa fortune. Dans les premiers transports d'un cœur passion-

Digitized by Google

né, tous les tréfors du monde ne paroiſſent qu'un point auprès du bonheur qu'on ſe promet. Eulalie ſe trouvoit déjà ſi heureuſe par l'eſpérance de revoir ſon cher inconnu, qu'elle auroit donné non-ſeulement ce qu'elle poſſédoit, mais tout ce qu'elle pouvoit prétendre, pour jouir un ſeul moment de la vue de ſon vainqueur. Cependant elle trouvoit ſingulier qu'il voulut reparoître ſous ſon habit de bal: néanmoins ce myſtere, en l'inquiétant, n'en piquoit que davantage ſa curioſité. Il ne s'agiſſoit plus que de trouver les moyens de recevoir chez elle un homme maſqué. Verſan lui en fit ſentir les inconvéniens & le danger. Ne pouvant rien gagner ſur ſon eſprit, elle crut devoir ſe ſervir du ſeul motif capable de la faire renoncer à une démarche auſſi imprudente. Elle lui dit qu'elle ſe feroit un tort irréparable dans l'opinion de l'inconnu, en acquieſçant à une entrevue qui étoit contre la bienſéance de ſon âge & de ſon ſèxe. Le véritable amour rend jaloux de l'eſtime. Eulalie, craignant par-deſſus tout de perdre celle de ſon amant, la chargea de lui répondre elle-même. Verſan pria ſa maîtreſſe de dicter ce qu'elle devoit écrire; &, comme elle avoit déjà

Digitized by Google

mis *Monsieur*, Eulalie lui dit en rougissant : je t'en prie, efface ce mot ; il lui feroit de la peine. — Mais, Mademoiselle, c'est l'usage ; sur-tout lorsqu'on ne connoît pas les personnes. — Oui, ma chere bonne ; mais celui-là ne m'est pas inconnu. Ne l'ai-je pas vu, entendu ? Ne m'a-t il pas parlé ? N'avons-nous pas passé plusieurs heures à causer ensemble ? En vérité, Versan, vous avez des idées étranges. Je sais bien ce que je fais, & mon cœur ne se trompe pas. Commence, je t'en conjure ; — Voyons, Mademoiselle. Que faut-il mettre ?.. — « On me charge de vous dire qu'on est pénétrée de la » plus vive douleur d'être forcée de vous » refuser. »..... — Ah ! Mademoiselle, pour cette fois vous me permettrez de vous désobéir. Je n'écrirai jamais cela. Quelle idée donneriez-vous de vos sentimens ? Il seroit en droit d'écrire que vous l'aimez à la passion. — Hélas ! ma chère Versan, il ne se tromperoit pas. — J'en conviens, Mademoiselle ; du moins ne faut-il pas qu'il le sache. — O Ciel ! quelle barbare maxime ! Quoi ! je l'aime plus que ma vie, & il faut qu'il l'ignore ! Hé bien ! ne me demande plus ce que tu dois dire. Je t'en laisse la maîtresse ; seu-

Digitized by Google

lement je te conjure de ne pas l'affliger par trop de rigueur.

Verſan, attentive à ne pas compromettre la réputation de ſa jeune maîtreſſe, écrivit comme il convenoit, ſans cependant ôter tout eſpoir au Marquis. Blanzé ouvrit en tremblant la réponſe. Déſolé des obſtacles qu'on apportoit à ſes vœux, il héſitoit s'il ne devoit pas ſe faire connoître pour l'homme myſtérieux du bal. Mais, outre qu'il commençoit à douter du ſuccès d'après la triſte épreuve qu'il avoit faite, il craignoit qu'Eulalie ne le revoyant pas ſous l'ajuſtement avec lequel il avoit eu le bonheur de lui plaire, ne le méconnût. D'ailleurs ſon amour-propre, déchû par ſa premiere tentative, ne laiſſoit à ſon cœur éperdu d'autre eſpoir que la reſſource d'une illuſion qui lui avoit été ſi avantageuſe. D'après ſes idées, il lui étoit très-important d'en faire uſage une ſeconde fois.

Il récrivit à Verſan. Après avoir donné les éloges les plus flatteurs à ſa prudence, à celle d'Eulalie, il dit qu'une circonſtance dont dépendoit peut-être l'accompliſſement de ſes vœux le forçoit malgré lui d'inſiſter ſur ſa premiere demande: qu'au ſurplus, trouvant les objections d'Eu-

Digitized by Google

lalie trop juſtes, il conſentoit que Mde d'Angelot fût dans la confidence, & témoin de l'entrevue qu'il ſollicitoit.

Ce dernier article calma les inquiétudes de la prudente Verſan; mais il jeta Eulalie dans une nouvelle peine. Elle ne pouvoit ſe réſoudre à confier à ſa tante la ſituation de ſon cœur. Une certaine pudeur, & plus que cela la crainte de trouver Mde d'Angelot oppoſée à une démarche déplacée, attendu les termes où elle en étoit avec le Marquis, la retenoit. L'amour la rendit éloquente. Elle fit ſentir la force de ſes raiſons à Verſan, qui ſe laiſſa enfin gagner. Vaincue par les adroites louanges de l'inconnu; raſſurée par les conditions impoſantes qu'il propoſoit, elle conſentit que l'inconnu ſe préſentât à l'hôtel ſous le nom de ſon frère, qui, devant aller à une aſſemblée dans le voiſinage, venoit lui montrer ſon déguiſement.

Blanzé attendoit la réponſe avec des angoiſſes mortelles. Raſſuré par ce qu'elle contenoit, il ſe livra aux tranſports de la joie la plus vive; il croyoit toucher à ſon bonheur. L'inſtant qui précède celui où l'on doit obtenir un bien ardemment deſiré, eſt cent fois plus raviſſant que la

Digitized by Google

poſſeſſion même. Le Marquis fût exact à l'heure indiquée. Il n'avoit jamais éprouvé un tremblement égal à celui qu'il ſentit en entrant à l'hôtel. A meſure qu'il approchoit de l'appartement, il avoit des battemens de cœur, des palpitations qui lui ôtoient la faculté de reſpirer, & preſque celle de marcher : les craintes les plus altérantes s'emparèrent de ſon eſprit. Eulalie n'étoit pas dans une ſituation plus tranquille. En proie à des émotions continuelles, long-tems avant que le Marquis dût arriver, elle n'entendoit pas arrêter une voiture qu'elle ne crût que c'étoit lui; le moindre bruit la faiſoit treſſaillir. Quoiqu'on ne dût pas annoncer le prétendu frere de Verſan, elle craignoit qu'il ne fût rencontré par Mde d'Angelot; &, l'imaginant auſſi frappée du caractere de ſon déguiſement, elle trembloit qu'il ne fût reconnu. Cent fois déjà elle s'étoit miſe à la fenêtre pour le voir plutôt : enſuite, pour calmer ſon inquiétude & ſon impatience, elle exigea que Verſan allât comme par haſard dans la loge du Suiſſe; que là elle attendît l'inconnu & le conduiſît elle-même. Enfin cet inſtant ſi deſiré & ſi redouté par l'incertitude mutuelle arriva. En voyant Eulalie, Blanzé plia

Digitized by Google

un genou ſans pouvoir proférer un mot. Il la trouva plus belle que jamais. La tendre inquiétude à laquelle elle étoit livrée, la pudeur, la joie, tous ces mouvemens donnoient à ſes traits une énergie qui la rendoit plus touchante encore. A peine eût-elle parcouru des yeux le Marquis, qu'entraînée par le preſtige de ſon imagination, elle s'écria : Ah Verſan ! c'eſt lui, c'eſt bien lui, je le reconnois, & le trouble de mon cœur... Oui, c'eſt moi, interrompit vivement Blanzé. C'eſt moi qui vous adorai, qui m'attachai à vos pas dès le premier inſtant où je vous vis. Serois-je aſſez heureux pour que vous ayez daigné vous ſouvenir d'un homme qui ne peut vivre ſans l'eſpoir de vous plaire. Hélas, dit tendrement Eulalie, ce que je fais aujourd'hui ne vous prouve que trop.. Mais, qui êres-vous, Monſieur ? Quel peut être le motif du myſtère que vous gardez ? Et pourquoi ce maſque me dérobe-t-il des traits que je me figure aiſément, mais qu'aucune raiſon ne doit vous engager à cacher ? —Ah, Madame ! j'en ai de plus fortes que vous ne penſez. Ignorant vos ſecrettes diſpoſitions, brûlant d'une flamme auſſi vive que pure, j'ai craint de faire violence à votre cœur ; ſi

je cherchois à m'assurer du consentement de M. votre père avant de connoître vos sentimens. Ma naissance, ma fortune me permettent d'aspirer à l'honneur de votre main. Si l'amour le plus tendre, si une passion sans bornes ne vous offense pas, prononcez sur mon sort, je n'hésite pas de montrer à vos yeux l'amant le plus heureux & le plus soumis : ou, si je suis condamné par votre indifférence à vous fuir, souffrez que je vous dérobe à jamais la vue du plus malheureux des hommes. —Ah, Monsieur ! que vous m'embarrassez ! quelle alternative ! Prendre des engagemens qu'une fille bien née ne doit jamais se permettre sans avoir consulté ceux qui ont droit de choisir pour elle, ou être privée de la douceur de vous connoître ! —Rassurez-vous, Madame, j'ose vous promettre qu'on n'apportera point d'obstacles à mon bonheur ; il dépend de vous seule. —Quelque penchant que j'aie à vous croire, il ne m'est pas permis de m'en rapporter à vous. Mon cœur trop prévenu m'a donné la force de résister aux vœux de mon père ; j'ai refusé un homme estimable dont l'alliance m'honoroit & m'auroit comblée de satisfaction dans tout autre tems. Mais, si un senti-

Digitized by Google

ment invincible m'a inſpiré un courage que je ne dois qu'à lui, il ne me rendra jamais coupable envers le meilleur des pères. Je ne m'expoſerai point au malheur de l'affliger par la ſollicitude de nœuds qu'il n'approuveroit peut-être pas. —Hé bien, Madame, ſi je vous répondois de ſon conſentement, en ce cas me ſeroit il permis d'eſpérer le vôtre? —Ah Monſieur, en pouvez-vous douter? alors je ferois mon bonheur de lui obéir; c'eſt mon cœur qui vous le proteſte... Blanzé, raſſuré par ce tendre ſerment, ôta ſon maſque. Eulalie en le voyant, jeta un cri dont l'accent fut un arrêt de mort pour le malheureux Marquis... Ciel! je ſuis trahie! Verſan, vous êtes un monſtre, dit-elle en reculant quelques pas. La ſurpriſe, l'effroi, la douleur, la confuſion ſe peignoient tout-à-la-fois ſur ſon viſage.

Blanzé, confondu d'un dénouement ſi imprévu, n'avoit pas la force de s'éloignet d'un lieu où il inſpiroit preſque de l'horreur. Après un ſilence douloureux, pendant lequel il cherchoit encore à douter de ſon malheur, il oſa tenter de faire expliquer Eulalie une ſeconde fois. Elle lui déclara que, quand il ſeroit maître d'une couronne, quand il poſſéderoit

Digitized by Google

tous les avantages imaginables, ni lui ni tout autre n'obtiendroit sa main, excepté l'inconnu dont elle conserveroit un éternel souvenir. Le Marquis, trop convaincu par l'inutilité de ses sermens que rien n'étoit capable de la faire revenir de sa prévention, la quitta, le désespoir dans l'ame, se repentant amèrement de ne s'être pas démasqué avant de sortir du bal, & de ne s'être point fait présenter ensuite par le chevalier de Closel.

Dès que Versan fut seule avec sa maîtresse, elle mit tout en œuvre pour lui démontrer son innocence & la convaincre que le Marquis étoit réellement le même qu'elle avoit vu au bal. Eulalie n'en demeura pas moins persuadée que c'étoit un complot tramé avec sa tante & son père pour la déterminer à épouser un homme qui ne lui inspiroit que de l'aversion. —Qu'on ne m'en parle plus, dit-elle avec une douleur mêlée de dépit : mon parti est pris ; dès demain je veux rentrer au couvent. —Mais songez, Mademoiselle, que vous affligerez M. votre père. D'ailleurs, qu'avez-vous à reprocher au Marquis? Il a de la naissance, de la fortune, la passion la plus sincere, une figure agréable... —Agréable! ah Ciel! quelle différence de l'inconnu! si tu l'a-

Digitized by Google

vois vu comme moi ! il n'y a rien de si beau que lui. —Mais c'eſt le même, Mademoiſelle. —Non, non, cela eſt impoſſible; & Blanzé a des défauts que l'inconnu ne peut avoir. Que je me trompe ou non, je renonce à tous les hommes. Elle alla trouver ſa tante, lui confia tout ce qui s'étoit paſſé, & la ſupplia de faire agréer à ſon père qu'elle rentrât dans ſa retraite.

Mde d'Angelot ne pouvant ſe diſſimuler que ſon imprudence avoit été la premiere cauſe du malheur de ſa nièce, la traita avec douceur, la plaignit & lui promit de ſe prêter à ce qu'elle deſiroit. Capable elle-même de paſſion, elle les connoiſſoit trop pour faire violence à celle d'Eulalie. Quoiqu'elle ne fût qu'idéale, elle ne ſe permit ſeulement pas de lui repréſenter la biſarrerie de ſa prévention, perſuadée que la liberté & le tems détruiroient plutôt ſa chimère, que des perſécutions qui ne produiſent ordinairement qu'une opiniâtreté réciproque.

Peu de jours après Mde d'Angelot conduiſit ſa niéce au couvent. Elle lui promit qu'on ne troubleroit point ſa ſolitude, & qu'au moindre ſigne elle voleroit à ſon ſecours. Tant d'indulgence pénétra Eulalie, & lui fit ſentir plus vivement la perte

Digitized by Google

qu'elle faisoit en se séparant d'une parente qui la traitoit en véritable amie ; mais ni les bontés de sa tante, ni les instances de son père, rien ne fut capable de détruire sa fatale prévention.

Par Mde Benoît..

Le Papillon. Idylle.

Aimable Papillon, qui voles dans les plaines,
Folâtrant avec les zéphirs,
Hélas ! pour écouter le récit de nos peines,
Suspens le cours de tes plaisirs.
Pour toi, dans un parterre à l'envi Flore étale
Mille différentes couleurs ;
Pour toi, dès le matin l'amante de Céphale
D'un regard enfante les fleurs.
Que ton sort est charmant ! nuls soins, nulle fatigue :
La paresse est ta déité ;
Et, vivant dans les jeux, la terre te prodigue
Ce que tu n'as point acheté.
Pour nous qui, sans travail, ne recevons rien d'elle,
Nous l'arrosons de nos sueurs ;
Et, trop souvent ingrat, le sein de l'infidelle
Est encor baigné de nos pleurs.
Tels sont nos deux destins : aussi, lorsque l'aurore

Digitized by Google

Vient ſatisfaire tes deſirs,
Son aſpect dans nos cœurs ne fait ſouvent éclore
Que la triſteſſe & les ſoupirs.
D'un tranquille ſommeil trop cruelle ennemie,
Lui dis-je quelquefois tout bas,
Si tu viens pour troubler le repos de ma vie,
Retourne, aurore, ſur tes pas.
Elle pourſuit ſa courſe; &, ſans que rien t'engage
Dans des projets ambitieux,
Par le calice étroit des fleurs de ce rivage,
Papillon, tu bornes tes vœux.
Juſqu'aux climats qu'arroſe & l'Indus & le Gange
Nous cherchons la félicité;
Mais, quand nous nous flattons de goûter ſans mêlange
Un bien qui nous a tant coûté,
Et les ſoucis rongeurs, & les craintes mortelles
Qu'eſcortoient les chagrins amers
Viennent nous enlever le tréſor ſur leurs ailes
Et lui font repaſſer les mers.
Aimable Papillon, qui voles dans ces plaines,
Folâtrant avec les zéphirs,
Je ne finirois point à te conter nos peines:
Reprens le cours de tes plaiſirs.

Par M. de M-S.

Digitized by Google

VERS pour Madame la Comteſſe de T...

QUAND exprès pour être adorée
Vous formèrent les Immortels ;
Que plus belle que Cythérée,
Vous partageâtes ſes autels ;
Combien conçut-elle d'alarmes,
Voyant ainſi des dieux les deſſeins accomplis ?
Mais bientôt l'emporta l'intérêt de ſon fils ;
Contente de voir, par vos charmes,
Accroître chaque jour l'empire des amours,
De ſa ceinture encor vous orna l'Immortelle.
Mais, belle T..., croyoit-elle
Que vous la garderiez toujours ?

Par Mlle Th...

LE CAFÉ BORGNE.

Proverbe.

PERSONNAGES :

Mde la Veuve Lavade, maîtreſſe du café de l'Abondance.

TROTIN, ſon garçon de boutique.

M. TREPANILLAC, Gaſcon & chirurgien-chamberlan.

Digitized by Google

M. FRAC, maître tailleur.

M. TRESSANT, maître perruquier.

La scène se passe dans un de ces petits cafés qui ne sont guère fréquentés que par des artisans qui vont le soir y boire de la biere & jouer aux dames.

SCÈNE PREMIERE.

Mde LAVADE, M. TREPANILLAC, M. FRAC : *les deux derniers jouant aux dames auprès du poële.*

M. TREPANILLAC.

JE bous souffle, M. Frac.

M. FRAC. Oh! je vous souffle, je vous soufflé : un moment, ma dame n'est pas jouée.

M. TREPANILLAC. Eh bien, réposez en paix votre dame, & prenez, c'est votre métier... non pas celle-là... justement, nécessité pour ce côté.

M. FRAC. Eh bien, j'en prends deux.. Ah! misérable! j'en donne trois.

M. TREPANILLAC. Moins qué cela, M. Frac... Jé n'en prens qué cinq d'une main... Prenés encore cellé-ci... Bon,

Digitized by Google

& moi jé mé contente dé ces deux seulettes... Un moment, M. Frac, un moment de réflétion, uné fontange à cetté dame pour qu'ellé sé promene.

M. FRAC. J'ai perdu, j'ai perdu.

M. TREPANILLAC. Vous avés dé grandes résources, M. Frac, rétournés-vous du côté de la liziere.

M. FRAC. Oh! vous avez beau plaisanter; si j'avois pris garde à mon jeu.

M. TREPANILLAC, *chantant.* Cé qué je dis est la vérité même.

M. FRAC. Oh! vous avez beau gasconner, si j'étois à mon jeu, vous dis-je.

M. TREPANILLAC. Lé fait est constant, vous êtes plus fort; mais bous avés la distration contre vous, car pour lé fond du jeu, qué je quitte la vie toute à-l'heure si mortel lé posséde comme vous. (*arrangeant les dames*) Allons le tout d'aujourd'hui.

M. FRAC. Non, je ne suis pas en train; j'ai la tête trop occupée; il faut que je coupe deux habits écarlatte, & je n'ai que treize aulnes d'étoffe.

M. TREPAN. Miséricorde, c'est donc pour le colosse de Rhodes; ah! M. Frac, jé supose que bous pouvés, sur cette coupe, mé léver largement une ligature.

Digitized by Google

M. FRAC. Ah ! ah, chacun ſait ſon métier, M. Trepanillac.

M. TREPAN. Malpeſte, jé conſens qué vous poſſédés lé votre : lé ciſeau ſe joue dans votre main... Allons encore uné partie.

M. FRAC. Non, pas davantage.

M. TREPAN. Mde Lavade, écrivés donc, ſi c'eſt votré bonté, trente-quatre taſſes de café & vingt-neuf bavaroiſes pour lé compté de M. Frac & au profit de votre ſerviteur.

TROTIN, *en eſſuyant une table à côté.* Vous voilà nourri pour quinze jours.

M. TREPAN. Un moment, garçon, ne perdons pas la tête, une buche au poële.

Mde LAVADE, *d'un air revêche.* Un verre d'eau & la gazette, n'eſt-ce pas ?

M. TREPANILLAC. Je vous apporterai demain, ſans faute, cetté chanſon qué je vous ai promiſe.

Mde LAVADE. Oh ! pour des chanſons on n'en manque pas avec vous.

M. TREPAN. Et le billet dé comédie, cé ſera pour dimanche, ſans faute.

Mde LAVADE. Après la grand...

M. TREPANILLAC. Que jé fondé près

Digitized by Google

dé ce poële comme la glace, si je manque d'une seconde ; quand jé vous dis qué jé lé dois recevoir de Mlle Sautreda, la premiere figurante de la comédie, qué j'ai guérie récemment & qui doit lé demander à M. Pirouette, premier figurant, qui s'eſt chargé de l'obtenir à M Piano, 3^e violon dé l'orqueſtre, qui n'attend qué lé moment favorable pour lé réquérir dé la femme dé chambre dé Mlle Camille.

Mde LAVADE. Oh ! je vois que c'eſt immanquable.

M. TREPAN. *en montrant le damier à M. Frac.* Eh ! bian, qué dit lé cœur.

M. FRAC. Non ; je ſuis trop diſtrait ; je ſens que je perdrois aujourd'hui juſqu'à ma perruque.

Mde LAVADE. Peſte ! vous jouez gros jeu.

M. FRAC. Il eſt vrai que je ne ſaurois trouver un perruquier qui me coëffe à l'air de mon viſage.

M. TREPANILLAC. Mde Frac ne s'en mêle donc pas ?

Mde LAVADE. Taiſez-vous, mauvais plaiſant.

M. TREPANILLAC. Sérieuſement ; jé ſuis caution pour cette affaire ; ſi vous

Digitized by Google

voulez je parlerai au meilleur coëffeur de Paris; jé fus garçon major * dans sa boutique, tandis que j'étudiai à St Côme : Mde le connoît; c'eſt M. Treſſant, le voiſin.

Mde LAVADE. C'eſt la vérité. Oh! pour celui-là, c'eſt un habile homme; mais c'eſt à ſavoir s'il voudra, il eſt ſi occupé.

M. TREPANILLAC. Jé mé charge de la négociation. Il vient ici cé ſoir. S'il vous prend en amitié, votre affaire eſt bonne; il faut lé flatter, entendés-vous; né l'a pas qui veut; tenés, le voilà; il vient peut-être ici... juſtement.

SCÈNE II.

M. TRESSANT & les précédens.

M. TRESSANT *eſt coëffé avec un petit bonnet, ſur lequel il y a peu de poudre, mais peigné avec le plus grand ſoin; ſon habillement eſt un ſurtout de drap gris, une veſte & une culotte de ſatin de pareille couleur, des bas de ſoie à côte, aſſortis au reſte, & une très petite canne*

* On appele *Major*, dans les boutiques de perruquier, un garçon chirurgien qui n'y fait que le métier de barbier.

Digitized by Google

à pomme d'or, avec laquelle il ſe joue: tout le monde ſe lève, quand il entre.

M. TRESSANT, *ſans regarder Trepanillac, ni Frac qui ſe tiennent debout.* Bon jour à la Dame de céans, toujours charmante, quoiqu'un peu mal coëffée.

Mde LAVADE. Ah! M. Treſſant, quand vous vouliez bien en prendre la peine, cela alloit mieux.

M. TRESSANT. Il y a long-tems, Mde Lavade, il y a long-tems de cela; mais, je dis, envoyez-moi votre coëffeur, je lui donnerai des conſeils, ſi je puis en trouver le moment..... Pas la minute à moi, ma chère, pas la minute: je ſors un inſtant de mon attelier pour me diſſiper; je ne ſais auquel entendre, ſept garçons, quatre apprentifs, dix treſſeuſes, trente perruques à rendre toutes les ſemaines pour tous les ordres de l'état, ſans compter les étrangers, qui me perſécutent, je dis; c'eſt Vienne en Autriche; c'eſt Londres en Angleterre; c'eſt Madrid en Eſpagne: de tous les coins & recoins des quatre parties du monde: ſi j'avois voulu la pratique du Grand Seigneur de Conſtantinople; mais je n'ai pas voulu de ces huguenots-là: pour la Province, il y a long-tem que

je

je l'ai remerciée, je n'y aurois pas suffi ; & puis, je dis, on voit tomber son ouvrage dans les mains d'un misérable barbier, qui vous l'arrange en deux coups de peigne, cela ne faizaucun honneur.

Mde LAVADE. Voilà ce que c'est que la réputation ; je voudrois bien que ma boutique fût achalandée comme la vôtre. (*Au mot de boutique, M. Tressant fronce le sourcil.*)

M. TREPANILLAC. Voilà M. Frac qui ne manque pas de talens, & qui, sur la renommée de votre réputation, M. de Tressant, desire cultiver votre connoissance.

M. TRESSANT, *regardant Frac avec protection*, Monsieur est artiste aussi, apparemment ?

M. FRAC. Je me picque d'habiller ce qu'il y a de mieux à la Cour.

M. TRESSANT. Monsieur est tailleur ; mais c'est z'un métier z'assez honnête, quoiqu'on en dise, sur tout, je dis, quand on z'y a de la réputation.

M. FRAC, *à M. Tressant.* Monsieur souhaiteroit-il me faire l'honneur d'accepter un doigt de biere ?

M. TREPANILLAC. Oui, Monsieur

Treſſant l'aime beaucoup; holà, garçon, n'entendés-vous pas ? Monſieur demande de la biere.

M. Frac, *au garçon.* Vous montérez tout de ſuite deux bouteilles, des échaudés.

Mde Lavade, *au garçon.* Prenez la corbeille, allez en chercher, & vous diminuerez ceux qu'on a rapportés ce matin.

M. Tressant. Ce n'eſt pas la peine, je boirayz'un verre de biere ſeulement.

M. Trepanillac. Vous avés raiſon, & moi j'aime mieux une croûte de votre pain de ménage.

Trotin, *en verſant la biere.* Cela eſt plus ſolide.

Trepanillac, *au garçon* Hola, ne faites pas tant mouſſer.

M. Frac. Si Monſieur de Treſſant vouloit bien me permettre d'avoir l'honneur... (*M. Treſſant approche ſon verre d'un air diſtrait, & Frac, après avoir bu, fait ſigne à Trepanillac de propoſer la perruque.*)

Sur ma foi, d'honneur, jé né mé laſſe point d'admirer la grace de cette coëffure de Monſieur Treſſant; c'eſt uné ſimplicité, une élégance, un jé né ſais quoi.

Digitized by Google

M. TRESSANT. C'eſt ce que me diſoit ce matin le Prince de... qui ſe plaignoit que les ſiennes n'alloient jamais bien ; mais, Monſeigneur, je dis, c'eſt que vous autres Grands, vous ne ſavés pas porter une perruque, il faut connoître la marche de cela, je dis : il y a un art à faire une coëffure, il n'y en a pas moins à la porter ; c'eſt une tournure, un effet pitoreſte là je dis...

TREPANILLAC. Eh Monſieur Treſſant, comme vous avés un goût délicat ; c'eſt ce que me diſoit tout-à-l'heure Monſieur Frac, Monſieur voudroit pour tout au monde, que vous lui fiſſiés...

TRESSANT. Et le Duc de... avec qui je déjeûnois avant hier, il me jurois qu'il n'avoit jamais vu perſonne raiſonner ſon art d'une façon auſſi là...

M. FRAC. *très-affectueuſement.* Si c'étoit la bonté de Monſieur-

M. TRESSANT. Il eſt vrai que cela ne paie pas, il me doit dix-huit cens livres.

TREPANILLAC. Une petite requête de la part de Monſieur Frac, quatre cheveux ſeulement arrangés de votre main....

M. TRESSANT. Et le Préſident de...

Digitized by Google

Oh il a du goût celui-là pour ſa coëffure, il a profité des principes que je lui ai donnés ; mais on n'en peut tirer un ſou, il me doit près de mille écus.

M. FRAC. Moi je ſuis dans le même cas ; mais cela n'empêche pas que je ne paie comptant, & ſans marchander, quand une choſe me plaît : ſi par votre moyen je pouvois eſpérer.....

M. TRESSANT, *ſouriant.* Je vous vois venir, M. Frac, je vous vois venir ; ce ſeroit avec plaiſir, mais je vous préviens que cela ſeroit long. Je n'ai plus guère, pour cette année, que ſix cens coëffures à fournir, & vous voyez que je n'ai pas trop de marge.

M. FRAC. Eh bien, pour le nouvel an.

M. TRESSANT. Nous verrons dans le tems, comme dans le tems.

M. FRAC. Si vous vouliez, toujours, avoir la complaiſance de me prendre une meſure, cela vous engageroit peut-être plutôt.

M. TRESSANT, *éclatant de rire.* Une meſure, ah ah ah. Une meſure : eſt-ce que le génie a beſoin de meſure ? oh cela ne ſe traite pas comme une culote, Monſieur Frac.

Digitized by Google

M. FRAC. Le génie n'a pas beſoin de meſure, mais la tête eſt, je crois, comme le corps, il faut bien pour connoître la proportion...

M. TRESSANT. Point du tout, je dis; j'enviſage une figure, je fixe les traits d'une phyſionomie, & je vois d'un-coup-d'œil, ce qui convient au caractère du viſage.

M. FRAC, *à Trepanillac.* Tous nos complimens ſont inutiles, ceux qu'il ſe fait lui-même, ne lui laiſſent ſeulement pas le tems de nous écouter.

TREPANILLAC, *bas.* Laiſſez-moi faire : (*haut*) Ah Monſieur, ſi Monſieur l'ambaſſadeur, pour qui vous faites cet habit ponceau, brodé d'or, entendoit raiſonner M. Treſſant, qu'il ſeroit content; c'eſt un amateur de coëffure, c'eſt un curieux celui-là : ne vous diſoit-il pas hier, qu'il ne trouvoit que des cruches pour lui faire des perruques. En lui portant ſon habit, il faut lui dire que vous avés trouvé ſon affaire : s'il ſe coëffoit une fois de M. Treſſant, M. Treſſant coëfferoit bientôt tous les étrangers. (*M. Treſſant regarde, avec attention, M. Frac.*) Oh je connois M. Frac, vous n'avés pas beſoin

Digitized by Google

de le regarder ; il eſt homme à le faire ; je ne connois perſonne au monde de plus ſerviable.

M. TRESSANT, *plus affectueuſement.* Ce n'eſt pas cela que j'examine, je regarde que M. Frac porte une figure qui invite à le coëffer.

M. FRAC. C'eſt ce que me dit tous les jours Madame Frac.

M. TRESSANT, *portant la pomme de ſa canne ſous le menton de M. Frac.* Regardés moi z'en face... là... pas tout-à-fait bien... tournés à préſent la tête de trois quarts.

M. FRAC. Comment dites-vous, vous trouvés que ma figure a trois quarts de long.

M. TRESSANT, *regardant Madame Lavade avec un ſourire de pitié, qui retombe ſur M. Frac.* Et non, mon cher ami, que l'on voie les trois quarts de votre figure... bon... de porfil à préſent ; vous ſavés ce que c'eſt qu'un porfil peut-être... fort bien, à merveille, je dis, votre tête eſt là (*en mettant le doigt ſur le front*) je vous ferois mille coëffures, ſans en manquer une.

M. FRAC. Cela ſeroit bien long.

M. TRESSANT Pas tant que vous croyés,

Digitized by Google

un instant ; je dis, un instant (*il réfléchit de l'air d'un homme occupé du plus grand projet*) tout juste. Hola Trotin, allés vous en à la maison, dites à mon premier Commis qu'il m'apporte là... ce petit bonnet indécis, commandé pour M. l'abbé C... lorsqu'il sort à pied le soir... il sait bien ce que c'est... Au surplus... oui, justement, c'est le numero 784. Il faut avoir tout cela dans la tête, je dis, si l'on n'avoit pas un certain ordre, on n'y tiendroit pas.

M. Frac. Ah, Monsieur, vous me faites le plus grand plaisir ; dites-moi, s'il vous plaît...

M. Tressant. Eh non, ce n'est pas la question ; c'est qu'il falloit m'apprivoiser avec votre figure : il falloit saisir, vous comprenés bien, za présent c'est la plus petite chose du monde, & je me flatte que vous allés convenir que j'ai mon coup-d'œil juste. Oh, pour cela, c'est mon fort que le coup-d'œil, & le coup de peigne : voilà tout mon secret.

M. Trepanillac. Oh vous ne dités pas tous vos autre coups.

Digitized by Google

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, UN GARÇON PERRUQUIER, *avec une veſte blanche croiſée, les cheveux relevés, avec un peigne & un grand linge autour de lui.*

M. TRESSANT, *à M. Frac.* Dépouillés cette infamie. (*Après que M. Frac a ôté ſa vieille perruque, M. Treſſant s'aſſied ; & le fait mettre à genoux entre ſes jambes*) point de façon, je dis, c'eſt mon uſage, je ne coëffe pas autrement tous nos Seigneurs. (*Il poſe la perruque, la ſerre, & rejette le peigne que ſon garçon lui préſente, il appuie légérement la main, relève quelques cheveux avec une groſſe épingle, & dit du ton le plus grave*) levés vous, & regardés dans cette glace. (*Toute l'aſſemblée bat des mains, & il ſe promène dans le caffé, d'un air ſatisfait.*)

M. FRAC. Eh Monſieur, ſi vous voulés m'en faire une, il n'y a rien que...

M. TRESSANT, *toujours plus digne.* Fi donc, je ne travaille point par intérêt ; j'aime mon art, & je ſuis charmé qu'il ſoit utile à un galant homme. (*Frac veut ôter la perruque*) Eh bien le malheureux, qu'eſt-ce qu'il veut faire?

Digitized by Google

M. FRAC. Mais votre Garçon attend pour la remporter.

Eh non, vous dis je, elle eſt ſur votre tête, elle y va paſſablement, il faut qu'elle y reſte: on en fera une autre.

M. FRAC, *tranſporté, ſaute au cou de Treſſant.* Ah Monſieur Treſſant, il faut que je vous embraſſe: tenés, mon ami, (*il donne un petit écu au Garçon.*) Voilà pour avoir des aiguilles; Trotin, Garçon, Madame Lavade, vîte une topette d'eau des barbades, de ſcubac, d'huile de Vénus, ce qui fera le plus de plaiſir à M. Treſſant. (*Il ſe regarde dans la glace.*) Allons donc, Garçon, des biſcuits, des maſſepains, des macarons, ce que M. Treſſant aime le mieux..... Ma femme va être bien contente, car nous avions toujours querelle ſur ma coëffure: oh elle ne me connoîtra pas!

TREPANILLAC, *en prenant la vieille perruque de M. Frac du bout des doigs.* Et cette relique, où l'enchaſſerons-nous?

M. FRAC. Ma foi, où il vous plaira.

TREPANILLAC, *à Trotin.* Tiens, garçon, tu né diras pas qué jé né té donne jamais rien.

TROTIN. Bien obligé, gardez-là pour vous.

TREPANILLAC. Mon avis eſt qu'on en

Digitized by Google

faſſe un ſacrifice en l'honneur de la gloire de M. Treſſant : allons, un holocauſte. * (*Il la prend avec les pincettes, la met dans le poële, &, tandis qu'elle grille, il veut faire danſer M. Frac, M. Treſſant & Madame Lavade au-tour du poële ; mais la gravité de M. Treſſant s'y oppoſe.*

M. Frac, *en mettant la main à la poche.* Voilà qui eſt fort bien, mais parlons d'affaire.

M. Tressant. Fi donc, vous dis-je, fi donc, c'eſt une miſère.

M. Frac. Mais, Monſieur, encore faut-il.

M. Tressant. Eh bien, nous arrangerons cela, la plus petite choſe du monde, un rien ; vous me ferés une culotte de velours noir.

M. Frac, *avec embarras.* Pardonnés moi, c'eſt que...

M. Tressant. Oh, j'entends ; c'eſt qu'il faut que vous me preniez la meſure vous, n'eſt-ce pas ?

M. Frac. Non, Monſieur, c'eſt que....

---

* On entendoit par holocauſte les ſacrifices où toute la victime devoit être brûlée, ſans qu'il en demeurât rien pour les prêtres.

Digitized by Google

M. TRESSANT. Vous êtes pressé d'ouvrage, tant mieux ; je ne le suis pas moins, à votre aise, Monsieur Frac, à votre aise.

M. FRAC. Ce n'est pas tout-à-fait cela, c'est que...

M. TRESSANT. C'est que vous trouvés que ce seroit trop cher peut-être ; mais je vous avertis qu'il ne sort point de coëffure de chez moi, à moins de quatre louis, & je vous traite, comme vous voyés, en ami, en artiste.

M. FRAC. Oh, Monsieur, bien de l'honneur à moi, je n'y regarde pas de si près ; c'est seulement...

M. TRESSANT. C'est que, c'est que, expliqués vous donc.

M. FRAC. Excusés moi, Monsieur, si je prends la liberté de vous dire..... mais c'est que je vous dirai que je ne travaille que pour des Seigneurs.

M. TRESSANT, *est d'abord indigné de cette insolence, puis il éclatte tout-d'un-coup.* Comment, Monsieur Frac, que pour des Seigneurs ? & moi, jamais pour un manant de Tailleur (*& il lui arrache sa perruque de dessus la tête.*)

Frac est d'abord tout interdit de se trouver sans perruque ; mais il prend

Digitized by Google

ſon parti, & enlève celle de Treſſant; qu'il métamorphoſe à ſon tour en enfant de cœur, & il ſe ſauve en ſe coëffant avec. Les bras tombent au ſublime M. Treſſant, & Madame Lavade & le Garçon de boutique étouffent de rire de voir cette tête pélée & cette figure ſtupidement étonnée, ne pas ſonger ſeulement à ſe couvrir de celle qu'il vient d'ôter au Tailleur, & qu'il tient encore dans ſa main.

M. TREPANILLAC. Vous allés faire un rhume, Monſieur Treſſant, & puis il faudra que je vous guériſſe; mettés deſſus ſans façon, point de cérémonie.

M. TRESSANT, *ſort furieux.* L'inſolent me le paiera queuque jour, toz'ou tard.

M. FRAC. Un inſtant permettés, je ſuppoſe en cette occurrence, que c'eſt vous qui avés tort, car vous ne pouvés ignorer le proverbe.

Traduction de l'Ode VII. d'Horace, Livre IV. Diffugere nives, *&c.*

A TORQUATUS.

TOUT change & renaît dans nos champs,
La terre reprend ſa verdure;

Digitized by Google

Les arbres, de leur chevelure,
Recouvrent les doux ornemens.
Les fleuves, le long de leurs rives,
Repriment, des ondes captives,
La fougue & l'effort impuiſſant.
La cour des Graces, des Nayades
Et des tendres Hamadryades
Danſent ſur le gaſon naiſſant.

Ce prompt changement t'avertit
Que rien n'eſt ici-bas durable,
Et que le tems impitoyable,
A ſes lois tout aſſujétit.
Du zéphir l'agréable haleine
Chaſſe l'aquilon, & ramene
De Flore le ſéjour heureux.
Cérès lui ſuccéde; Pomone
La ſuit, & rappele l'automne
Que bannit l'aquilon fougueux.

Cependant la lune en ſon cours
Répare bientôt les journées;
Les mois, les ſaiſons, les années,
Ne s'écoulent pas pour toujours.
Mais, quand la mort nous précipite
Dans ces lieux que Tullus habite,
Où nous tendons à chaque inſtant,
Privés alors de la lumière,
Que ſommes-nous? ombre, pouſſière,
Rebut de l'être & vil néant.

Digitized by Google

Qui ſait, ami, ſi le deſtin
Plus long-tems te laiſſera vivre ;
Si pour toi le jour qui doit ſuivre
Fera luire un nouveau matin ?
Rejette un avenir frivole,
Profitant d'un tems qui s'envole,
Jouis de tes biens le premier.
Pour vivre & pour mourir en ſage,
Il faut, d'un injuſte héritage,
Fruſtrer un avide héritier.

Quand Rhadamante, après ta mort,
Aura prononcé la ſentence,
Le rang, la vertu, l'éloquence,
Ne pourront plus changer ton ſort.
Diane, des bords du Cocyte,
En vain veut tirer Hyppolite ;
Théſée envain court aux enfers,
Bravant de Pluton la menace,
Il ne peut, par ſa noble audace,
De ſon ami rompre les fers.

Cette traduction eſt de M. Couëdo, étudiant en phyſique au collége de Vannes.

Digitized by Google

Envoi d'un oranger à Mlle Julie Paris.

PARIS, ce petit oranger
Peut croître, s'embellir ou périr de froidure ;
Mais mon amour pour vous eſt de telle nature
Qu'il ne ſçauroit jamais changer.

DIALOGUE

Entre VIRGILE & CHAPELAIN.

VIRGILE.

QUELLE eſt cette ombre qui s'obſtine à me ſuivre ?

CHAPELAIN.

Pardon ; ce fut mon foible dans l'autre monde comme dans celui-ci.

VIRGILE.

Vous fûtes donc poëte ?

CHAPELAIN.

Je n'en ſais rien ; je rimai pour faire plaiſir à ma mère.

Digitized by Google

VIRGILE.

Dans quelle langue écrivîtes-vous?

CHAPELAIN.

En françois, autant que je le pus.

VIRGILE.

Vous fîtes apparemment des rondeaux, des triolets, des ballades?

CHAPELAIN.

Je fis un poëme épique.

VIRGILE.

Un poëme épique? Excusez-moi; je parle, peut-être, à un homme qui m'a fait oublier.

CHAPELAIN.

Rassurez-vous; je n'ai jamais ni tiré de l'oubli, ni fait oublier personne.

VIRGILE.

Et pourquoi donc faire un poëme épique?

CHAPELAIN.

Il faut bien faire quelque chose. Ce projet seul me fit regarder comme le pre-

Digitized by Google

mier génie de mon siècle; &, tant que l'ouvrage resta entre mes mains, je fus l'objet de la vénération publique.

VIRGILE.

Vous aviez là un beau secret. L'essentiel étoit d'en faire éternellement usage.

CHAPELAIN.

Je gardai trente ans mon poëme sous la clef. Il est rare qu'un auteur porte plus loin la circonspection. Mes amis & mes protecteurs me pressoient. On m'exhortoit à jouir de toute ma gloire; en un mot, on m'avoit tant de fois dit & écrit que j'étois un grand homme, qu'après l'avoir laissé croire à d'autres, je finis par le croire moi-même.

VIRGILE.

Qu'en arriva-t-il?

CHAPELAIN.

Je mis ma Pucelle au jour.

VIRGILE.

Il n'y a point de mal à cela: une Pucelle n'est point faite pour se cacher toujours.

Digitized by Google

CHAPELAIN.

Vous ne m'entendez pas, grand homme! cette Pucelle est mon héroïne & celle de la France.. Elle délivra ce royaume du joug d'un peuple voisin, & plaça sur le trône le Roi qui devoit l'occuper.

VIRGILE.

Elle finit, sans doute elle-même par être Reine : une femme qui raffermit un trône, mérite au moins de le partager.

CHAPELAIN.

Elle finit par être brûlée.

VIRGILE.

Voilà un mauvais dénouement. Ma Didon finit de même dans l'Enéide ; mais elle n'y forme qu'une épisode. Sans doute que votre héroïne étoit d'une origine illustre ?

CHAPELAIN.

Elle fut servante de cabaret.

VIRGILE.

Où l'héroïsme *va-t il se nicher ?* Entre nous j'apperçois dans la fable de votre poëme une teinte de burlesque peu favo-

Digitized by Google

rable à l'Epopée. Le bon choix du sujet est la base d'un ouvrage.

CHAPELAIN.

L'heureux choix du héros est la base d'un poëme, & nous avons tous deux péché par ce choix.

VIRGILE.

J'eus mes raisons.

CHAPELAIN.

J'eus les miennes.

VIRGILE.

Je sais qu'on ne fait grace à certaines actions de mon héros qu'en faveur de ses discours & des miens; qu'on l'accuse d'être peu intéressant; mais j'ai cru m'apercevoir qu'on lisoit mon poëme avec intérêt. Il faut, quand un personnage est défectueux, l'habiller de si riches couleurs qu'on oublie ses défauts personnels en faveur de sa parure.

CHAPELAIN.

Je le savois comme vous. Cependant, je ne pus jamais dépouiller ma Jeanne de ses accoûtremens rustiques.

Digitized by Google

VIRGILE.

Fut-ce votre faute, ou celle de votre langue ?

CHAPELAIN.

Ce fut la faute de tous les deux. Notre langue étoit un peu dure ; mais elle se seroit souvent pliée à mon génie, si j'avois eu du génie. On a vu depuis moi des poëtes qui ont tout peint & tout exprimé. Cependant, vous aviez sur nous deux grands avantages ; une langue plus harmonieuse & un rythme plus facile.

VIRGILE.

Jamais il ne sera facile de faire de bons vers dans aucune langue.

CHAPELAIN.

Tout le monde n'en peut pas même faire de mauvais dans la nôtre. J'eus encore d'autres difficultés à combattre. Votre mythologie est poëtique & riante ; la nôtre est austère & grave. Vos dieux principaux & secondaires daignent se prêter à tout ; nos anges & nos saints n'ont point la même docilité.

Digitized by Google

VIRGILE.

Il eſt vrai que nos dieux nous ſervoient à volonté ; mais je n'épargnai rien pour y répondre. Je le répète, le poëme le mieux ordonné ne ſera point lû, s'il eſt mal écrit. Comment votre Pucelle fut-elle accueillie par vos lecteurs ?

CHAPELAIN.

A-peu-près comme Jeanne l'avoit été par les Anglois qui la brûlèrent. Il y eut contre elle un déchaînement général. Notre impitoyable ſatyrique la mit en pièces ; les poëtes du tems ne la citèrent que par dériſion, & je perdis, en la produiſant, tout l'honneur que j'avois acquis à la promettre.

VIRGILE.

Et les grands, que dirent-ils ?

CHAPELAIN.

Ceux qui m'avoient comblé de biens ne me les retirèrent pas ; je ne perdis même preſque rien auprès d'eux. Je fus toujours tutelaire de mes rivaux, & même de ceux qui paſſoient pour mes maîtres. On me conſultoit ſur les récompenſes qui leur

Digitized by Google

étoient dues; & vous préſumez bien que je fus toujours le mieux récompenſé.

VIRGILE.

Comment fîtes-vous pour acquérir & conſerver cet aſcendant?

CHAPELAIN.

Je fis ma cour.

VIRGILE.

Un tel ſecret n'eſt pas nouveau.

CHAPELAIN.

Ceux que j'y ajoutai ſont à-peu-près de la même date. Je louai beaucoup plus les grands, je me louai encore plus moi-même. Cette route eſt ſûre. Le vrai moyen d'avoir du mérite à leurs yeux, c'eſt de leur dire ſoi-même qu'on a du mérite.

VIRGILE.

Je ne parlai jamais du mien. Il m'arrivoit même quelquefois d'y croire peu. De-là cette timidité qui me ſuivoit partout, & cet embaras que me cauſoient les honneurs qu'on s'obſtinoit à me rendre.

Digitized by Google

CHAPELAIN.

Virgile modeſte!.. C'eſt un bel exemple pour tant de petits auteurs préſomptueux. Mais ils ne vous imiteront pas plus ſur ce point que ſur le reſte. D'ailleurs, un tel exemple n'eſt plus guère de ſaiſon. Si la modeſtie eſt le ſceau du mérite, c'eſt aujourd'hui un ſceau preſque effacé; & rarement y regarde-t on d'aſſez près pour le reconnoître.

VIRGILE.

Si je retournois ſur la terre, & qu'un Auguſte me fît ſon Mécène, j'aurois un moyen ſûr pour bien diſtinguer les auteurs: je chercherois ceux qui m'attendent, & je négligerois ceux qui me cherchent.

CHAPELAIN.

Il y eut de mon tems deux grands hommes qui ne demandèrent, ni n'obtinrent jamais rien.

VIRGILE.

Voilà qui eſt fâcheux pour celui qui devoit les prévenir.

CHAPELAIN.

Ce fut leur faute; pourquoi dédaignèrent-ils d'être courtiſans?

Digitized by Google

VIRGILE.

Pouquoi exigeoit-on qu'ils le fussent? Tout ce qui est divisé s'affoiblit, & les soins du courtisan s'accordent peu avec les travaux de l'écrivain. Ce fut loin de la cour que je composai l'Enéide. Si Auguste eût voulu m'avoir chaque jour sous ses yeux, il n'y auroit jamais eu mon poëme.

CHAPELAIN.

Je l'avoue, j'assiégeai souvent la porte d'Armand & de Colbert : je ne me fis même poëte que pour voir ces portes s'ouvrir devant moi.

VIRGILE.

Mœvius auroit pu en dire autant; mais voici ce que tout écrivain devroit se dire à lui-même. Deux chemins me sont ouverts. Je puis marcher dans le premier ou ramper dans le second. La fortune m'attend au bout de celui-ci, la gloire au bout de l'autre : mais la gloire peut me conduire à la fortune, & jamais la fortune à la gloire.

Par M. de la Dixmerie.

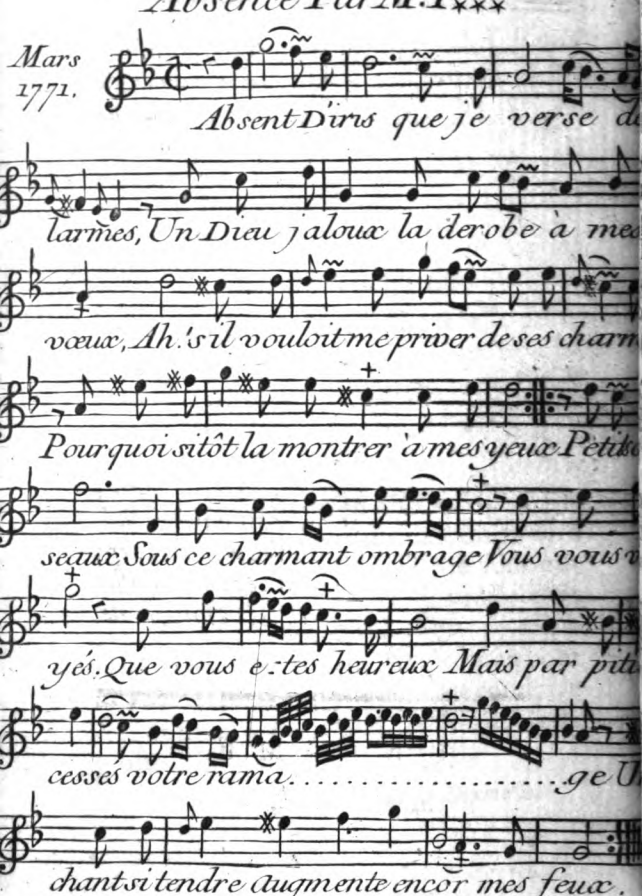
L'EXPLICATION

Digitized by Google

Digitized by Google

Absence Par M. P***

Mars
1771.



Digitized by Google

L'EXPLICATION du mot de la premiere énigme du Mercure de Février 1771, eſt l'*Ecriture bâtarde*; la ſeconde eſt *Jalouſie*; la troiſième, la lettre *A*; la quatrième, le *Bouchon à bouteille*. Le mot du premier logogryphe eſt *Ordonnance*, dans lequel on trouve *or*, *corde*, *cordon*, *Anne*, (Ste) *Anne*, (Reine) *cane*, *âne*, *an*, *rond*, *Nord*, *Don*, *dance*, *ode*, *once*, (poids) *once*, (animal) *code*, *Caron*, *redan*, *roc*, *Condé*, *Neron*, *arc*, *ré* & *noce*. Le mot du ſecond eſt *Tourterelle*, dans lequel on trouve *été*, *réelle*, *role*, *Tor*, ville d'Arabie, *loutre*, *tortue*, *tue*, *rêve*, *vole*, *Eve*, *terre*, *tour*, *or*, *lettre*, *verte*, *verre* & *tout*. Le mot du troiſième eſt *Eſprit*, dans lequel on trouve *pet*, *pie*, *ſep*, *piſte*, *ris*. Le mot du quatrième eſt *Caſſerole*, où ſe trouvent *ſale*, *rale*, *ſole*, *école*, *or*, *caroſſe* & *roſſe*.

ÉNIGME

Traduite de l'Eſpagnol.

MA charrue eſt légère, & cinq bœufs que j'y mets

Digitized by Google

La font aller de reſte, ainſi que l'on peut croire.
Le champ que je laboure eſt blanc comme l'ivoire;
Ce que j'y ſéme eſt noir comme le jais.

AUTRE.

QUOIQU'IL ſoit aiſé de me voir,
Me palper eſt choſe impoſſible;
Le jour je puis être viſible,
Mais je ne règne que le ſoir.
Toujours le ſoleil me fait naître,
Et, dans mon biſarre deſtin,
Géant à ſa naiſſance ainſi qu'à ſon déclin,
Au milieu de ſon cours je commence à décraître
Pour grandir encore à la fin.
Père & fauteur de la mélancolie,
Par fois je charme tes loiſirs;
J'intimide Babet & j'enhardis Sylvie;
J'inſpire la terreur & flatte les deſirs;
Je ſuis l'emblême de la vie
Et l'image de tes plaiſirs.

Par M. L. C. de P., de Liége.

Digitized by Google

AUTRE.

J'étois, lecteur, dans mon enfance
De mince & légère apparence.
Bientôt un volume plus grand
Me fait un sort tout différent;
Abandonnant l'onde & la terre,
Je m'élève jusqu'au tonnerre;
Mais, ainsi qu'à la cour, cet éclat si vanté,
Hélas! n'a duré qu'un été.
Au printems prochain, la poussière
Ternit ma brillante carrière,
Je tombe & vole au gré des vents:
Pourtant, quelque main ménagère
Me ramasse au milieu des champs.
Et j'instruis les mortels sous de simples couleurs;
Mais pour ce second avantage
L'on me brûle, l'on me partage;—
Et voilà le fruit des honneurs.

Par M. Gratien, Curé de Célon près Argenton.

Digitized by Google

LOGOGRYPHE.

Si l'on me coupe en deux, par égales moitiés,
On rencontre chez moi plusieurs propriétés.
Ma première partie expose une épithète
Qui, d'un clocher sur-tout, rend la beauté complette;
L'autre montre un objet nécessaire en tout tems
Dont la substance croît entre deux élémens;
On y voit l'ornement d'une bête sauvage,
Ornement qui souvent n'est qu'un triste avantage;
En me réunissant mon sort est bien plus beau,
Les bergers pour m'entendre accourent du hameau.

Par le même.

AUTRE.

Mes six piés font, sur mer, parler le matelot;
Le sixieme de moins ne change pas mon être;
Enfin réduit à trois, si tu veux me connoître,
Il faut trouver dans moi, lecteur, le même mot.

Par M. Poulchariez, Ecuyer.

Digitized by Google

AUTRE.

J'ai quatre piés, lecteur, & ne suis qu'un esprit;
Mon troisième levé je deviens une bête;
Quelque chose de long qui paroît à ma tête
Me désigne assez bien... Mais chut, j'en ai trop dit.

Par le même.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Almanach des Muses pour l'année 1771.*

» POURQUOI une préface cette année à » l'Almanach des Muses ? Pour remer» cier le Public de son succès ? Ce seroit » tous les ans la même formule. Pour en » exposer les avantages ? Ils sont connus. » Pour répondre à certaines satyres ? L'é» pigramme la plus sanglante est le silen» ce & le motif qui le fait garder. Ces

* *Cet article & le suivant sont de M. de la Harpe.*

Digitized by Google

» trois mots ne ſerviront donc qu'à faire » ſentir l'inutilité d'un bavardage préli- » minaire, & peut-être que cet avis ſi » court eſt lui-même inutile. »

Cet avis ſi court eſt curieux du moins, s'il eſt inutile. Comment peut-on *remercier* le Public du *ſuccès* de l'Almanach des Muſes? Si quelques piéces de ce recueil ont fait plaiſir, l'éditeur qui a pris la peine de les tranſcrire, croit-il avoir eu lui-même un *ſuccès*? Il ſemble qu'il n'y a pas là de quoi *remercier* le Public. Il n'y a pas non plus *d'avantages à expoſer*. L'Almanach des Muſes n'eſt pas plus utile que *le tréſor du Parnaſſe*, *l'élite des piéces fugitives*, *le porte-feuille d'un homme de goût* & tant d'autres collections connues avant lui. On diroit que le rédacteur de cet almanach a conçu un grand projet dont il faut faire ſentir l'importance. On n'entend pas davantage ce qu'il veut dire par *certaines ſatyres*. Des *ſatyres* contre l'Almanach des Muſes! cela eſt incompréhenſible, & *le ſilence* du rédacteur, qui eſt une *épigramme ſanglante*, ſignifie ſimplement qu'il auroit dû le garder à la tête de ſon almanach.

Il auroit dû ſur-tout ſe conformer à l'avis général, & ſupprimer ſes petites notes de louange ou de blâme qui ſont au

Digitized by Google

bas de ſes pages, & ſes prétendues *notices* de tous les ouvrages qui ont paru dans l'année. Il faudroit ſe borner à une ſimple liſte de ces ouvrages & tranſcrire fidèlement les vers qu'on a pu recueillir, ſans avertir le lecteur à chaque ligne de ce qu'il doit approuver ou déſapprouver. On eſt fâché, puiſqu'il faut le dire, de trouver dans des recueils qui peuvent être agréables une foule de remarques, qui peuvent amuſer un moment, parce qu'elles font rire, mais qui finiſſent par ennuyer. Quand l'éditeur nous dit, par exemple, *je ne ſais ſi on trouvera de la juſteſſe dans ce que je vais haſarder, mais, en liſant les piéces fugitives de M. Colardeau, j'ai été mille fois tenté de comparer le coloris de ſes vers à une nuance de roſe tendre & même un peu pâle, couverte d'un vernis doux & brillant.* Ce ſtyle peut divertir d'abord; mais vingt remarques de ce ton font tomber le livre des mains.

Comme tous les journaux ont déjà parlé des piéces contenues dans cet almanach, nous ne citerons qu'une épître de M. le chevalier de Bonnard, qui eſt une des plus jolies du recueil. à M. le chevalier de B.

Digitized by Google

Tes voyages & tes bons mots,
Tes jolis vers & tes chevaux,
Sont cités par toute la France;
On sait par cœur ces riens charmans
Que tu produis avec aisance,
Tes pastels frais & ressemblans
Peuvent se passer d'indulgence.
Les beaux esprits de notre tems,
Quoique s'aimant avec outrance,
Troqueroient volontiers, je pense,
Tous leurs drames & leurs romans,
Pour ton heureuse négligence
Et la moitié de tes talens.
Mais pardonne-moi ma franchise.
Ni tes tableaux ni tes écrits
N'équivalent à mon avis
Le tour que tu fis à l'Eglise.
Nos guerriers, la ville & la cour,
Admirant la métamorphose,
Battirent des mains tour-à-tour;
La gloire en sourit, & l'amour
Crut seul y perdre quelque chose.
On a tant célébré Grammont,
Son esprit, sa gaîté, ses graces;
Il revît en toi, tu remplaces
Le héros de St Evremont.
Les ris le suivirent sans cesse,
Et dans son arriere saison

Digitized by Google

Sémèrent des fleurs à foiſon
Comme aujourd'hui ſur ta jeuneſſe.
En vain le tems de ſon *poiſon*
Voudroit *amortir* ta ſaillie.
Tu donnerois à la raiſon
Tous les grelots de la folie.
Jouis bien d'un deſtin ſi beau.
Brille dans nos camps, à Cythère,
Sûr de plaire & toujours nouveau,
Chante les plaiſirs & Voltaire.
Lis Végéce, Ovide & Follard,
Et vois les lauriers du Parnaſſe,
Unis aux palmes de la Thrace,
Couvrir ton bonnet de houſard.
Garde ton goût pour les voyages;
Tous les pays en ſont jaloux,
Et le plus aimable des fous
Sera par-tout chéri des ſages.
Sois plus amoureux que jamais;
Peins en courant toutes les belles,
Et ſois payé de tes portraits
Entre les bras de tes modèles.

Obſervations critiques ſur la nouvelle traduction en vers françois des Géorgiques de Virgile & ſur les poëmes des ſaiſons, de la peinture & de la déclamation; par M. Clément, &c. A Genéve.

Digitized by Google

On trouve à la tête de ces *Observations* un petit avertissement où l'auteur déclare que c'est *la cause du bon goût qu'il embrasse.* On pourroit lui répondre comme le Misantrope; *nous verrons bien.* Mais on voit d'avance qu'au moins ce n'est pas *le bon goût* qui lui a dicté cet avertissement. « Il seroit à craindre (dit-il) qu'on » se crût dispensé d'étudier dans l'origi- » nal l'ouvrage le plus parfait du plus » fameux poëte de l'antiquité, sous pré- » texte qu'on en auroit en vers françois » une traduction digne de lui. » Que signifie cette phrase? de ceux qui peuvent lire Virgile, les uns savent le latin, les autres ne le savent pas. Ces derniers dans aucun cas ne peuvent *étudier* Virgile dans l'original; & qu'est ce qui croira que ceux qui peuvent l'entendre aillent l'*étudier* dans une traduction? Il s'ensuit que la phrase n'a point de sens. Mais M. Clément qui prétend n'avoir *aucune intention de déplaire au nouveau traducteur*, a voulu nous persuader qu'il n'étoit occupé que de *la gloire de Virgile & de l'intérêt des lettres.* On ne s'éblouit guère de pareilles protestations. On sait que quatre beaux vers inspirés par le génie de Virgile à son élégant traducteur font beau-

Digitized by Google

coup plus pour *la gloire* du prince des poëtes que *les observations* de M. Clément; qu'on lira cette traduction long-tems après que les *observations* auront disparu. On sent d'ailleurs que rien n'est moins réel que ce grand *intérêt* que prend *à la gloire* de Virgile un homme qui discute ses vers avec le ton, le style & le goût des commentateurs du seizième siècle. Ce n'est pas l'enthousiasme, ce n'est pas la sensibilité qui produit un volume de remarques minutieuses, & certainement M. de Lisle a plus senti Virgile dans une heure de travail sur les Géorgiques que M. Clément ne le sentira peut-être dans toute sa vie.

« Au reste (ajoute-t-il) quoique je » n'aie point pour cette nouvelle traduc- » tion l'enthousiasme de ses admirateurs, » je regarde M. de Lille comme un littéra- » teur très estimable. »

La traduction des Géorgiques a été généralement estimée, mais elle n'a point excité d'*enthousiasme*, & ce n'étoit point un ouvrage de nature à produire cet effet. Il est plutôt du nombre de ceux qui peuvent gagner à être relus, parce que plus on réfléchit, plus on est frappé des difficultés qu'il a fallu vaincre & des beautés

Digitized by Google

que produiſent ſouvent ces difficultés vaincues. Apparemment que tout ce qui reſſemble à l'approbation & à l'eſtime paroît au critique un effet d'*enthouſiaſme*; mais ce n'eſt pas notre faute, s'il n'aime pas à approuver & à eſtimer, & s'il croit avoir rendu à M. de Lille tout ce qu'il lui doit en le qualifiant de *littérateur très-eſtimable*. Quand on *n'a aucune intention de déplaire*, on ſait qu'un traducteur de Virgile doit être beaucoup plus qu'*un littérateur très-eſtimable*. Ce n'eſt pas que ce titre ne ſoit plus rarement mérité qu'on ne l'imagine, & beaucoup de mauvais poëtes ne valent pas un bon littérateur. Mais enfin ce titre n'eſt certainement pas un éloge pour un homme qui écrit en vers. Si M. Clément, par exemple, avoit fait, ce qui eſt aſſez rare, une bonne critique d'un bon ouvrage, ſi l'on eût remarqué dans ſes obſervations un eſprit juſte & fin, un goût ſûr & délicat, cette ſenſibilité naturelle qui ſe paſſionne pour les beautés & qui eſt heurtée par les défauts plutôt qu'elle ne va les chercher; ſi l'on voyoit ſe préſenter ſouvent ſous ſa plume ces tournures agréables & légères qui mettent le lecteur du parti de la critique & l'auteur critiqué, dans ſon tort;

Digitized by Google

M. Clément feroit *un littérateur très-estimable*, ce qui n'empêcheroit pas M. de Lille d'être un très bon poëte.

Après cet avertissement qui, comme on le voit, n'est pas heureux, l'auteur entre en matiere, & ses premiers coups tombent, non pas sur les Géorgiques Françoises, mais sur le compte qu'on en rendit dans le Mercure. On avoit dit, en répondant à M. de Lille qui voyoit dans les Géorgiques un ouvrage utile aux cultivateurs, que cet ouvrage ne pouvoit guère être utile qu'aux amateurs de la belle poësie; que les gens de goût pourroient prendre des leçons dans Virgile, mais que les laboureurs n'iroient guère en chercher. C'est ce qui occasionne ce début dogmatique de M. Clément « Il » ne faut pas dire comme quelques gens » qui n'aiment que le genre où ils s'exer» cent : rien de plus inutile qu'un poëme » sur l'agriculture; & certainement les » Géorgiques ne sont pas un poëme inu» tile puisqu'il fait l'admiration de tant » de siécles, » c'est répéter en d'autres termes ce qu'on avoit déjà dit dans le Mercure, & il n'est pas adroit de répéter ce que l'on voudroit blâmer.

Le critique paroît en vouloir beaucoup à cet extrait des Géorgiques, donné par

Digitized by Google

le même écrivain qui prend aujourd'hui la défenſe du traducteur. Un des premiers morceaux attaqués dans *les obſervations* eſt la deſcription de la charrue que nous avions louée avec tous les gens de lettres qui ſe connoiſſent en vers. *On a dit depuis peu* (ajoute M. Clément) *je ne ſais dans quel journal*, (ce journal eſt le Mercure) *que ce morceau auroit étonné Boileau.* M. Clément qui n'eſt point du tout Boileau, quoiqu'il le cite beaucoup, n'eſt étonné que du nombre prodigieux de fautes qui ſont dans les quinze vers que nous allons tranſcrire; enſuite il ſuffira d'expoſer ce que le critique y trouve de repréhenſible & probablement le lecteur nous diſpenſera d'y répondre.

De la charrue enfin deſſinons la ſtructure.
D'abord il faut choiſir pour en former le corps
Un ormeau que l'on courbe avec de longs efforts.
Le joug qui t'aſſervit ton robuſte attelage,
Le manche qui conduit le champêtre équipage,
Pour ſoulager ta main & le front de tes bœufs
Du bois le plus léger ſeront formés tous deux.
Le fer dont le tranchant dans la terre ſe plonge
S'enchaſſe entre deux coins d'où ſa pointe s'allonge.
Aux deux côtés du ſoc de larges oreillons,
En écartant la terre, exhauſſent les ſillons.

Digitized by Google

De huit pieds en avant que le timon s'étende ;
Sur deux orbes roulans que ta main le ſuſpende,
Et qu'enfin tout ce bois, éprouvé par les feux,
Se durciſſe à loiſir ſur ton foyer fumeux.

Quiconque ſait ce que c'eſt que la verſification françoiſe s'étonnera ſûrement qu'elle ait pu rendre avec tant de grace & de richeſſe des détails auſſi ſecs & auſſi ingrats. M. Clément eſt aſſez heureux pour ne trouver dans ces vers rien qui ſoit digne de ſon approbation. Il n'y voit que des fautes, & les voici : d'abord il y a quinze vers françois pour en rendre ſept en latin, ce qui ſans doute ſeroit un défaut conſidérable, ſi tout l'ouvrage étoit dans la même diſproportion ; mais ce qui n'en eſt point un, lorſque le traducteur maniant une langue moins rapide s'arrange de manière que, ſe reſſerrant dans les endroits les plus aiſés à rendre, & s'étendant plus dans les endroits difficiles, il n'eſt guère en général plus long que l'auteur qu'il traduit. C'eſt ce que M. de Lille a fait, & ce tableau de la charrue étoit aſſez pénible pour qu'on pardonne au traducteur de l'avoir un peu enrichi, afin qu'il nous parût plus agréable ; & par cette même raiſon le critique eſt très-mal

Digitized by Google

fondé à reprocher au poëte François *l'abondance* qu'il étale en cet endroit ; il devroit savoir que les mots de *timon*, de *manche*, d'*attélage*, &c. ne pouvoient passer qu'autant qu'ils feroient image & seroient accompagnés de termes nobles qui les relevassent. Tel est l'art de notre poësie françoise, & M. de Lille l'a très-bien connu. Le critique note exactement tous les mots qui ne sont pas dans Virgile. Il compte les syllabes. C'est juger une traduction en vers comme une version de sixième. Et que dira-t-il de M. de Voltaire, qui a employé douze vers pour rendre cette fameuse comparaison tirée des fragmens du poëme de *Marius*, & qui, dans le latin, n'a que huit vers?

Et jovis altisoni subitò pinnata satelles,
Arboris è trunco serpentis saucia morsu,
Ipsa feris subigit transfigens unguibus anguem
Semianimum & variâ graviter cervice micantem ;
Quem se intorquentem lanians rostroque cruentans,
Jam satiata animos, jam duros ulta dolores
Abjicit efflantem & laceratum affligit in undas,
Seque obitu a solis nitidos convertit ad ortus.

Tel on voit cet oiseau qui porte le tonnerre,
Blessé par un serpent élancé de la terre ;
Il s'envole, il emporte au séjour azuré

L'ennemi tortueux dont il eſt entouré.
Le ſang tombe des airs ; il déchire ; il dévore
Le reptile acharné qui le combat encore.
Il le perce, il le tient ſous ſes ongles vainqueurs ;
Par cent coups redoublés il venge ſes douleurs ;
Le monſtre en expirant ſe débat, ſe replie,
Il exhale en poiſons les reſtes de ſa vie,
Et l'aigle tout ſanglant, fier & victorieux,
Le rejette en fureur, & plane au haut des cieux.

Peut-être que M. Clément trouveroit ces vers *paſſables* ; car c'eſt le plus grand éloge qu'on puiſſe lui arracher, & *l'enthouſiaſme* de ſon *admiration* ne va jamais au-delà. Mais d'ailleurs que de défauts il y reprendroit ! *le ſang tombe des airs* : image qui n'eſt point dans le latin : vers qui n'eſt point dans l'original ; & *pinnata ſatelles*, ce beau *pinnata* qui n'eſt point rendu ; & *plane au haut des cieux*, qui n'eſt point la même choſe que *ſe tourne vers le ſoleil levant*, comme le dit le dernier vers ; enfin douze vers françois pour en traduire huit ; voilà tout ce que M. Clément appercevroit dans ce morceau ſublime. Voilà ce qu'il appelle *juger avec génie* ; car aujourd'hui, dit-il, *on ne juge*

Digitized by Google

qu'avec eſprit. M. Clément a ſans doute du génie, & nous nous en appercevrons peut-être quelque jour.

Continuons le détail des fautes que le critique apperçoit dans la deſcription de la charrue; c'eſt que le traducteur a mis *deſſinons* que Virgile ne dit point, & nous convenons que le traducteur a mis *deſſinons* que Virgile ne dit point; c'eſt que Virgile met le timon au commencement & que le traducteur le renvoie à la fin; c'eſt que trois mots françois remplacent le mot latin *jugo;* & nous convenons que trois mots françois remplacent le mot latin *jugo;* c'eſt que le traducteur met *le bois le plus léger* au lieu de ſpécifier, comme Virgile, le hêtre ou le tilleul; & nous convenons que M. de Lille n'a pas ſpécifié le hêtre & le tilleul; c'eſt que, *en écartant la terre exhauſſent les ſillons* n'eſt pas dans le latin, & c'eſt avec douleur que nous ſommes forcés d'en convenir; c'eſt que le mot *enfin* ſe trouve aux deux derniers vers & ſe trouve auſſi dans les premiers, & ſur cela comme ſur tout le reſte il faut ſe rendre & avouer que le cenſeur a *jugé avec génie.*

Citons encore quelques vers de M. de

Digitized by Google

Lille qui ne plaiſent point du tout au cenſeur.

Soudain l'onde en grondant s'enfle dans ſes priſons.
Un bruit impétueux roule du haut des monts.
D'un mugiſſement ſourd la rive au loin réſonne
Et des bois murmurans le feuillage friſſonne.

Le critique ne veut pas qu'un bruit *roule*, ni qu'un mugiſſement ſoit *ſourd*, lorſque la rive en *réſonne au loin*; ce qui ſuppoſe qu'un bruit ſourd ne peut pas s'entendre de loin. M. Clément a des idées auſſi juſtes en phyſique qu'en poëſie.

Un jour le laboureur, dans ces mêmes ſillons
Où dorment les débris de tant de bataillons,
Heurtant avec le ſoc leur antique dépouille,
Trouvera ſous ſes pas des dards rongés de rouille,
Entendra retentir les caſques des héros,
Et d'un œil effrayé contemplera leurs os.

Sur ces vers que M. de Lille a faits avec ſon *eſprit*, M. Clément obſerve avec ſon *génie* que l'épithète riche de *ſcabrâ* n'eſt pas rendue, & voilà le beau *pinnata* dont nous parlions tout-à-l'heure. Il ſoutient qu'on *ne contemple point d'un œil effrayé*, & qu'au lieu de *heurtant avec le ſoc*, il faudroit mettre *avec le ſoc heurtant*. Nous

Digitized by Google

doutons beaucoup que toutes ces *observations* faſſent autant de fortune que les vers de M. de Lille ; mais peut-être n'eſt-il pas hors de propos de démêler & de détruire quelques principes d'erreur ſur leſquels eſt appuyé tout l'ouvrage de M. Clément.

En liſant ſes obſervations on voit clairement qu'il ne veut pas qu'il y ait un ſeul mot de l'original perdu dans la traduction, ni que les conſtructions ſoient jamais interverties, ni que les métaphores latines ſoient rendues par des équivalens, ni qu'une phraſe ſoit plus courte ou plus longue en françois qu'elle ne l'eſt en latin. Avec de pareilles prétentions, M. Clément peut être bien ſûr de ne jamais trouver une traduction qui lui plaiſe même en proſe ; & ſi l'on jugeoit par les mêmes règles le morceau qu'il propoſe pour modèle, il n'en reſteroit pas un vers. Il falloit ſe ſouvenir que tout homme qui traduit en vers doit, autant qu'il le peut, donner à ſon ſtyle toutes les qualités qu'il pourroit avoir, s'il écrivoit d'après lui, le même air de liberté, la même élégance dans les expreſſions, la même grace dans les tournures ; qu'il doit enfin, comme on l'a dit, tirer de ſa langue le même parti qu'en auroit tiré l'auteur qu'il tra-

Digitized by Google

duit. Or, si l'on veut ensuite faire attention à la différence des idiomes, à la marche libre & hardie de la langue latine & aux procédés lents & timides de la nôtre, on sentira qu'un homme qui voudra traduire un poëte avec cette fidélité littérale le traduira de manière à n'être jamais lu. Il doit donc être permis de supprimer une figure qui s'éloigne trop du génie de notre langue, & de la remplacer par une autre qui s'en rapproche davantage, de resserrer dans la traduction ce qui auroit trop d'étendue pour des lecteurs François, & d'étendre ce qui paroîtroit trop serré, de mettre à la fin d'une phrase françoise ce qui se trouve au commencement d'une période latine, si le nombre & l'harmonie peuvent y gagner sans que l'analogie des idées en souffre. En un mot il faut songer à plaire & à être lu. Que doit donc faire celui qui examine une traduction en vers? Rapprocher des morceaux correspondans de l'original & de la version, & voir quelle est à-peu-près la somme des beautés relatives dans les deux textes.

Si le traducteur, sans avoir précisément les mêmes beautés, en a pourtant à-peu-près autant que l'original, (abstraction faite de la supériorité élémentaire d'un idiôme sur un autre;) enfin si, dans cet

Digitized by Google

examen ſouvent répété, communément l'auteur traduit ne fait que des pertes légères ou n'en fait point du tout, à coup ſûr la traduction eſt un bon ouvrage.

Voyons un exemple de cette manière de procéder, dans la fameuſe comparaiſon du roſſignol.

Qualis populeâ mœrens Philomela ſub umbrâ
Amiſſos queritur fœtus, quos durus orator
Obſervans nido implumes detraxit, at illa
Flet noctem, ramoque ſedens miſerabile carmen
Integrat & mœſtis latè loca queſtibus implet.

Telle ſur un rameau, durant la nuit obſcure,
Philomèle plaintive attendrit la nature,
Accuſe en gémiſſant l'oiſeleur inhumain
Qui, gliſſant dans ſon nid une furtive main,
Ravit ces tendres fruits que l'amour fit éclore
Et qu'un léger duvet ne couvroit pas encore.

D'abord qu'on oublie pour un moment Virgile, & que l'on montre ces vers à Racine, à Boileau, s'ils pouvoient revivre, ou à M. de Voltaire qui, dans ce ſiécle, les repréſente tous deux, & nous garantiſſons ſans crainte d'être démentis par aucun homme de lettres, (excepté peut-être par les mauvais écrivains) que M. de Voltaire trouvera ces vers que nous

Digitized by Google

venons de citer pleins de douceur, d'harmonie, de grace & de vérité. C'eſt déjà beaucoup, & le critique qui les cite ne leur donne pas le plus mince éloge. Ce reproché eſt grave, très-grave; car s'il n'a pas ſenti le mérite de ces vers, comment eſt-il organiſé! & comment oſe-t-il juger? & s'il l'a ſenti ſans en rien témoigner, doit-il être bien avec lui-même?

Voyons enſuite ſi cette verſion peut ſoutenir le parallèle de l'original. Il faut convenir avant tout qu'il y a dans l'harmonie latine un avantage ineſtimable auquel il faut renoncer. Ces conſonances redoublées, *populeâ Philomela ſub umbrâ*, qui ſemblent les échos de la douleur; ces ſons prolongés & lamentables *miſerabile carmen*, tous ces mots analogues lugubrement accumulés, *mœſtis latè loca queſtibus implet;* cette heureuſe ſuſpenſion de la période qui eſt coupée par le milieu, *detraxit*, & qui ſe relève par un enjambement ſi gracieux au vers ſuivant, *at illa flet noctem;* voilà ce que Virgile a perdu & ce qu'il devoit perdre en paſſant dans une langue inférieure qui n'a ni quantité ni inverſions. Qu'a fait M. de Lille? Ne pouvant pas faire entendre, comme Virgile, le chant plaintif du roſſignol, il a tâché de regagner par le

Digitized by Google

ſentiment ce qu'il perdoit du côté de l'harmonie. *L'oiſeleur inhumain* vaut au moins le *durus arator*. *Gliſſant dans ſon nid une furtive main* eſt un tableau charmant qui n'eſt qu'indiqué par Virgile & achevé par le traducteur. Enfin il nous intéreſſe pour *ces tendres fruits:*

Que l'amour fit éclore
Et qu'un léger duvet ne couvroit pas encore;

En développant l'idée du mot *implumes;* enſorte qu'à tout prendre le morceau de Virgile eſt auſſi beau en françois qu'il pouvoit l'être. Qui croiroit que M. Clément n'a rien vû dans ces vers, ſi ce n'eſt que la comparaiſon eſt renverſée & que ce qui eſt au commencement dans Virgile eſt mis à la fin, qu'*obſervans nido* fournit un vers entier & qu'*amiſſos fœtus implumes* en fournit deux; c'eſt-à-dire qu'il lui reproche préciſément ce qu'il falloit louer, le talent d'avoir trouvé des équivalens aux beautés qu'il ne pouvoit conſerver en françois. Les enthouſiaſtes de poëſie s'indigneront de cet excès d'injuſtice; mais, s'ils réfléchiſſent ſur le plaiſir qu'ils ont en liſant d'auſſi beaux vers & qui eſt apparemment perdu pour M. Clément qui les blâme, ils le plaindront

Digitized by Google

dront peut-être & le compareront à cet homme dégoûté de tout & qui avoit résolu de n'être jamais content de rien ; on lui faisoit remarquer dans une belle soirée d'été tous les charmes de la nature ; on les détailloit, & il ne pouvoit pas trop les contester ; on se croyoit au moment de lui prouver que quelque chose étoit bien, lorsqu'il répondit avec un grand soupir ; *hélas ! dans une heure il fera nuit.*

Pour prouver à M. Clément que nos idées sur la traduction sont celles de tous les bons littérateurs, nous lui citerons un passage d'un excellent livre *sur la manière d'apprendre les langues*, rempli de vues neuves & fines & aussi bien écrit que bien pensé. « Les originaux, dans quelque langue que ce soit, ont des beautés qu'il n'est » pas possible de faire passer dans une tra» duction. L'auteur a mis au jour sa pen» sée avec tous les embellissemens qui » lui convenoient. S'il n'eût pas trouvé » dans sa langue le terme propre ou le » terme figuré dont il avoit besoin, il » eût abandonné cette pensée & il auroit » bien su la remplacer. Le traducteur n'a » pas le choix des pensées. Son auteur les » lui fournit, & il est forcé de les rendre » telles qu'il les a reçues ; souvent sa lan-

Digitized by Google

» gue lui refuſe le terme propre, alors il » ſupprimera des idées acceſſoires, ou s'il » veut les conſerver ſon ſtyle s'alonge » & devient traînant, &c. »

Un autre principe d'erreur avancé par M. Clément, c'eſt que les termes d'agriculture ne peuvent, ſelon lui, entrer en aucune manière dans un vers françois. Il eſt bien vrai que c'eſt un des grands obſtacles qu'avoit à ſurmonter le traducteur des Géorgiques; mais il ſavoit auſſi, & l'exemple de Racine, de Boileau, de M. de Voltaire lui avoit appris qu'il eſt un art de placer noblement dans un vers un mot qui, par lui-même, ne paroît pas noble. Qui auroit cru que le mot de *ſel* pût entrer dans un vers de tragédie? Racine en eſt venu à bout.

Quelquefois à l'autel
Je préſente au grand Prêtre & l'encens & le ſel.

S'il eût mis ſimplement *je préſente le ſel*, le vers étoit plat. Le mot d'*encens* le relève & fait paſſer le *ſel* avec lui. Prenons dans les Géorgiques Françoiſes un exemple de ces termes de labourage heureuſement encadrés. *Soc*, *traîneaux*, *rateaux*, *claie*, *van*, *madrier*; en voilà ſix. Ils ſont placés dans cinq vers ſans que

Digitized by Google

l'oreille la plus délicate en puiſſe être choquée.

D'abord on forge un ſoc, on taille des traîneaux,
De leurs ongles de fer on arme des rateaux.
On entrelace en claie un arbuſte docile.
Le van chaſſe des grains une paille inutile.
Le madrier peſant te ſert à les fouler
Et des chars au beſoin ſeront prêts à rouler.

Pourquoi n'eſt-on bleſſé d'aucun de ces mots? C'eſt qu'il n'y en a pas un qui ne faſſe image & qui ne ſoit accompagné de détails riches & pittoreſques. Il falloit donc ſe borner à dire que les expreſſions techniques du labourage étoient plus harmonieuſes & plus poëtiques dans le latin que dans le françois, & féliciter M. de Lille d'en avoir fait l'uſage le plus heureux qu'il lui étoit poſſible.

Ce n'eſt pas que M. Clément n'ait raiſon quelquefois. Il eſt inſtruit & il entend le méchaniſme du vers françois qu'il a fort bien étudié dans Boileau. Mais ſes vues en poëſie ſont étroites, & ſes critiques vétilleuſes & ſouvent injuſtes. Il fait un crime à M. de Lille de quelques reſſemblances qui ſe trouvent entre ſes vers & ceux de Segrais & de Martin qui tous deux ont fait une mauvaiſe traduction des

Digitized by Google

Géorgiques. Quand des vers qui se ressemblent dans deux auteurs sont au nombre de ceux que tout le monde a pu faire, ils ne valent pas la peine d'être remarqués. Par exemple, Segrais dit :

Le pâle peuplier & le saule verdâtre.

Et M. de Lille,

Le pâle peuplier, les saules verdoyans.

En vérité pour faire un pareil vers on n'a besoin de personne. Souvent d'ailleurs le critique traite de plagiats & d'imitations des beautés qui appartiennent au nouveau traducteur & qui laissent à une grande distance ceux qui l'ont précédé.

Les légumes couverts d'une gousse flottante,
Après qu'on en a fait la récolte *bruyante*.

MARTIN.

Ou la vesce légère, ou ces moissons *bruyantes*,
De pois retentissans dans leurs cosses tremblantes.

Il n'y a rien de commun entre ces vers dont les premiers sont détestables & les autres sont excellens, que le mot *bruyantes*, donné par le latin, *silvamque sonantem*; c'étoit cette prodigieuse différence qu'il falloit remarquer, & voir un pla-

Digitized by Google

giat dans ces vers pour un seul mot qui est à Virgile, c'est respecter peu la raison & la vérité.

Finissons ce qui regarde M. de Lille par mettre sous les yeux du lecteur l'épisode d'Orphée, de M. L. B. dont M. Clément fait le plus pompeux éloge & où il ne voit pas un défaut. Quoiqu'il y ait des endroits vraiment louables dans ce morceau, il nous sera facile de démontrer que l'on peut en faire une critique aussi juste & aussi bien motivée que celle de M. Clément est en général injuste & mal établie.

Déjà loin de Tempé, *délicieux rivage*,
Pleurant ses doux essaims que la parque ravage,
Aristée *égaroit ses pas & ses douleurs*.
Aux sources du Pénée il accourt tout en pleurs.
Et là, tendant les mains vers ces grottes profondes,
O Cirène, dit-il, ô nymphe de ces ondes,
Du plus *brillant* des dieux si j'ai reçu le jour,
Si vous êtes ma mère, où donc est votre amour?
Et que m'importe hélas! cette illustre origine,
Si les destins jaloux ont juré ma ruine?
Est-ce là ce bonheur que vous m'aviez promis,
Cet Olympe où les dieux attendoient votre fils?
Un seul bien ici bas, mes abeilles si chères!
Eût de mes jours mortels adouci les misères;

Digitized by Google

C'étoient les plus doux fruits de mes ſoins aſſidus ;
Et vous êtes ma mère ! & je les ai perdus !
Cruelle, de mes pleurs ne ſoyez point avare,
Au ſein de mes agneaux plongez un fer barbare,
Et que mes jeunes ſeps expirent ſous vos coups,
Si le bonheur d'un fils arme votre courroux.
Mais Cirène, du fond de ſa grote azurée,
Entend le bruit confus d'une plainte *égarée.*
Ses nymphes l'entouroient : ſur leurs fuſeaux légers
Brille un lin de milet teint de l'azur des mers.
Là ſont en foule Opis, Glaucé, Pirrha, Néere,
Cidippe, vierge encor, Licoris déjà mère,
Néſé, Spio, Thalie, & Driope & Naïs ;
Leurs blonds cheveux flottoient autour d'un ſein de lis.
Xanthe, Ephir, jeunes ſœurs, filles du vieux Nérée,
Ceinte d'or l'une & l'autre & d'hermines parée,
Et l'agile Aréthuſe *abjurant* ſon carquois.

. . . . . .

Pour charmer leurs loiſirs, Climène, au milieu d'elles,
Leur chantoit de Vénus les amours infidelles,
Les doux larcins de Mars, les fureurs de Vulcain,
Et ſes réſeaux tiſſus d'un inviſible airain.
Les nymphes en filant écoutoient ces merveilles,
Quand un lugubre cri frappe encor leurs oreilles.
Cirène, *en pâliſſant, tremble à ce cri fatal ;*

Digitized by Google

Chaque nymphe se trouble en son lit de cristal.
Toutes avec effroi gardent *un long* silence.
Plus prompte que ses sœurs Aréthuse s'élance,
Et jetant ses regard sur *la face* des eaux,
Lève sa tête humide & ceinte de roseaux.
Et de loin, ô Cirène! ô mère infortunée!
Ton fils? Il est en pleurs aux sources du Pénée.
Il te nomme barbare. *A ces tristes récits*,
Va, cours, vole, Aréthuse, amene-moi mon fils.
Qu'il vienne, qu'il descende en nos grottes sacrées.
Elle dit: A sa voix les ondes séparées
Se courbant tout-à-coup *en mobiles vallons*,
Reçoivent Aristée en leurs gouffres profonds.
Il s'avance, étonné sous ces voûtes *liquides*,
Admire avec effroi ces royaumes humides;
Tous ces fleuves grondans sous leurs vastes rochers,
Et la source du Nil inconnue aux nochers,
Et le Tibre & le Phase, & l'Ebre & le Caïque,
Et l'Eridan qui roule au *Golfe Adriatique*.
Quand il eut pénétré ces *liquides* palais,
Cirène, en l'embrassant, calme ses *vains* regrets.
Chaque nymphe à l'envi sert le jeune Aristée.
Les unes, sur ses mains, versent l'onde argentée;
Un lin blanc les essuie, & d'autres à ses yeux
Offroient les coupes d'or, les mêts délicieux.
Mais Cirène: ô mon fils! que cette liqueur pure

Digitized by Google

Coule pour l'Océan, père de la nature,
Pour les nymphes des bois, des fleuves & des mers.
Elle dit, l'encens fume & les vœux ſont offerts.
Trois fois le vin ſe mêle aux flammes odorantes,
Trois fois la flamme vole aux voûtes tranſparentes.
O mon fils, dit Cirène à ce préſage heureux,
Non loin des flots d'Egée eſt un devin fameux.
C'eſt l'antique Protée, aux regards infaillibles,
Sur des courſiers marins il fend les mers paiſibles.
Il tend vers l'Emathie, & cotoyant nos ports,
De Palléne déjà ſon char touche les bords.
C'eſt l'oracle des mers: les dieux lui font connoître
Et tout ce qui n'eſt plus & tout ce qui doit être.
Ainſi le veut Neptune, & lui ſeul ſous les eaux,
Fait paître de ce dieu les énormes troupeaux.
Il ſait de vos malheurs la ſource & le remède.
Mais par de longs ſoupirs c'eſt en vain qu'on l'obsède.
Son oracle eſt le prix de qui l'oſe dompter.
C'eſt lui que votre audace enfin doit conſulter.
Moi même, dès que l'*aſtre* embraſant l'hémiſphère,
Aux troupeaux altérés rendra l'ombre plus chère;
Je veux guider vos pas vers l'antre où le vieillard,
Loin du jour & des mers, ſe repoſe à l'écart.

Digitized by Google

C'eſt là que le ſommeil invite à le ſurprendre.
Chargez-le de liens ; mais prompt à ſe défendre,
A vos yeux, ſous vos mains, il ſe roule en torrent,
Gronde en tigre irrité, gliſſe & ſiffle en ſerpent,
Dreſſe en lion fougueux ſa crinière ſanglante,
Et tout-à-coup échappe en flamme pétillante.
Mais plus le dieu *mobile* eſt prompt à s'échapper,
Plus de vos nœuds preſſans il faut l'envelopper.
Vaincu, chargé de fers, qu'il vous rende Protée.
D'ambroiſie à ces mots parfumant Ariſtée,
Cirène *lui ſouffla l'eſpoir d'être vainqueur*,
Ses membres reſpiroient l'audace & la vigueur.
Dans les flancs caverneux d'un roc battu de l'onde
S'ouvre un antre ; à ſes pieds le flot bouillonne & gronde ;
Mais il creuſe à l'entour deux golfes, dont les eaux,
Loin des vents orageux, accueillent les vaiſſeaux.
Le vieillard, *de ce roc*, aime le frais & l'ombre.
La nymphe y met ſon fils *vers le flanc* le plus ſombre,
Et ſe dérobe au fond de ſon nuage épais.
Déjà l'aſtre du jour *enflammant* tous ſes traits,
Des fleuves *bouillonnans* tarit l'urne profonde,
Et du haut de ſa courſe il embraſe le monde.
Des feux du Sirien *tout l'air* eſt allumé.
Protée alors nageant vers l'antre accoutumé,
Voit ſes monſtres, autour de *ſa grotte* ſauvage,

Digitized by Google

D'une rosée amère inonder le rivage,
Et dans *sa grotte* assis loin des feux du soleil,
Compte ses *veaux marins* que presse un lourd sommeil.
A peine il s'endormoit que le fils de Cirène
S'élance, jette un cri, le saisit & l'enchaîne.
Protée en s'éveillant s'agite dans ses fers,
Et surpris des liens dont ses bras sont couverts,
Rappelant de son art les merveilles *en foule*,
Tigre, flamme, torrent, *gronde, embrase, s'écoule.*
Vains efforts, & cédant au bras victorieux,
A lui-même rendu, *sa voix l'annonce aux yeux.*

. . . . . .
. . . . . .

Nymphe! que *ta belle ombre* emporta de regrets!
Les Driades en pleurs *font gémir* leurs forêts.
Du Rhodope attendri les rochers *soupirèrent*,
Dans leurs antres sanglans les tigres la pleurèrent.
Mais lui, belle Euridice, *en des bords* reculés,
Seul, & sa lyre en main, plaint *ses feux désolés.*
C'est toi, quand le jour naît, toi, quand le jour expire,
Toi, que nomment ses pleurs, toi, que chante sa lyre.
Mais que ne peut l'amour? Orphée, aux sombres bords,
Osa tenter vivant la retraite des morts,

Digitized by Google

Ces bois *noirs d'épouvante*, & ces dieux effroyables
Aux larmes des humains toujours impitoyables.
Il chante, tout s'émeut, & du fond des enfers
Les mânes accouroient au bruit de ſes concerts.
Tels quand un ſoir obſcur *fait gronder* les orages,
D'innombrables oiſeaux volent ſous les ombrages;
Telles, autour d'Orphée, erroient de toutes parts,
Les ombres des héros, des enfans, des vieillards,
Et ces fils qu'au bucher redemandent leurs mères,
Et ces jeunes beautés à leurs amans ſi chères,
Peuple ſombre & léger, que de ſes bras hideux
Preſſe neuf fois le Styx qui mugit autour d'eux.
Du tartare à ſa voix les gouffres *treſſaillirent*.
Sur leurs trônes de fer les Parques s'attendrirent.
L'Euménide ceſſa d'irriter ſes ſerpens,
Et Cerbère retint ſes *abois* menaçans.
Déjà l'heureux Orphée eſt vainqueur du *Ténare*,
Il ramene Euridice échappée au *Tartare*.
Euridice le ſuit; car un ordre jaloux
Défend encor ſa vue aux yeux de ſon époux.
Mais ô! d'un jeune amant trop aveugle imprudence;
Si l'enfer pardonnoit, ô pardonnable offenſe!
Orphée impatient, troublé, *vaincu d'amour*,
S'arrête, la regarde & la perd ſans retour.

Digitized by Google

Plus de trève ; Pluton redemande sa proie.
Trois fois le Styx avare en murmure de joie.
Mais elle : ah ! cher amant, quel aveugle transport
Et nous trahit tous deux & me rend à la mort ?
Déjà le noir sommeil flotte sur ma paupière.
Déjà je ne vois plus tes yeux ni la lumière.
Orphée ! un dieux jaloux m'entraîne malgré moi,
Et *je te tends* ces mains qui ne sont plus à toi.
Adieu. L'ombre à ces mots fuit comme un vain nuage.
Son amant veut encor la suivre au noir rivage.
Mais comment repasser le brûlant Phlegeton ?
Comment fléchir deux fois l'inflexible Pluton ?
Quels pleurs ou quels accens lui rendroient son amante ?
L'ombre pâle est déjà dans la barque *sanglante*.
Sur les bords du Strimon déplorant ses revers,
Orphée erra sept mois sous des rochers déserts,
Aux tigres, aux forêts *racontant* ses disgraces ;
Les tigres, les forêts gémirent sur ses traces.
Ainsi le rossignol pleurant ses tendres fils,
Hélas ! *sans plume encor*, dans leur berceau *ravis*,
Et *racontant* sa perte aux forêts attentives,
Traîne ses longs regrets en cadences plaintives.
Ah ! depuis qu'Euridice est ravie à ses feux,
Nul amour, nul hymen ne flatte plus ses vœux.
A travers les frimats des monts hiperborées,

Digitized by Google

Il promène au haſard ſes flammes éplorées.
Solitaire, il couroit les bords du Tanaïs,
Quand tout-à-coup, ô rage! ô forfaits inouïs?
Les bacchantes en foule aſſiégeant le Riphée,
De leurs jalouſes mains déchirerent Orphée,
Lui percerent le cœur de leurs thirſes ſanglans
Et ſémèrent au loin ſes membres palpitans.
Dans l'Ebre impétueux ſa tête fut jetée.
Mais, tandis qu'elle erroit ſur la vague agitée
Ses lévres qu'Euridice animoit autrefois
Et ſa langue glacée & ſa mourante voix.
Sa voix diſoit encore: ô ma chere Euridice!
Et tout *le fleuve en pleurs* répondoit, Euridice.

Revenons ſur les vers que nous avons marqués comme repréhenſibles.

Déjà loin de Tempé, *délicieux rivage.*

Cette appoſition n'eſt pas dans Virgile, & c'en ſeroit aſſez, dans les principes de M. Clément, pour la rejeter. Mais elle eſt blâmable par d'autres raiſons. C'eſt une circonſtance indifférente qui ralentit la narration: ſi Ariſtée ſe voyoit exilé pour toujours des vallons de Tempé, on pourroit inſiſter ſur leurs délices; mais il s'en éloigne pour un moment.

Egaroit ſes pas & ſes douleurs.

Digitized by Google

Seroit pardonnable dans une ode ; mais dans le commencement d'un recit qui doit être ſimple & intéreſſant, un ſtyle auſſi figuré n'eſt pas tolérable. *Du plus brillant des dieux*, en parlant du ſoleil, eſt une expreſſion impropre & vague. Comme on ne dit point *des dieux brillans*, on ne peut pas dire *le plus brillant des dieux. Mais Cirène*, &c. *mais* eſt une mauvaiſe liaiſon ; cette disjonctive n'a là aucun ſens. *Une plainte égarée* n'eſt pas meilleure que *égaroit ſes pas*, & il y a de l'affectation à répéter ce mot. *Néſé*, *Spio*, *Thalie*, *& Driope & Naïs*, &c. tous ces noms ainſi entaſſés ſont d'un effet déſagréable, & M. de Lille a bien fait de les ſéparer par des épithètes qui les caractériſent. *Ceinte d'or l'une & l'autre* eſt d'une dureté ſi grande qu'il faut lire le vers pour deviner le ſens des trois premières ſyllabes. *Abjurant ſon carquois* eſt encore une figure trop recherchée. *Cirène en pâliſſant tremble à ce cri fatal. Fatal* eſt trop évidemment une cheville ; car ce cri n'eſt *fatal* à perſonne. *Tremble en pâliſſant* eſt un rempliſſage, l'un des deux ſuffiſoit. *Chaque nymphe ſe trouble* eſt de la proſe languiſſante. *Toutes avec effroi gardent un long ſilence* eſt une faute plus grave. Ce vers, qui n'eſt point dans Virgile, forme-

Digitized by Google

roit une espéce de contresens. Virgile dit simplement qu'Aréthuse fut plus prompte que les autres à s'élancer à la surface des eaux, ce qui donne à entendre que les autres s'y disposoient, & ce qui forme un sens plus naturel. *La face des eaux* est une expression inusitée. *A ces tristes récits*, quatre mots d'Aréthuse ne sont point de *tristes récits*, &, *à ces tristes récits va, cours, vole*, forme une phrase obscure & embarrassée. Ce n'étoit point là le cas de supprimer les liaisons. *Se courbant tout-à-coup en mobiles vallons* ne rend point la pensée de Virgile qui peint les flots retirés des deux côtés & formant deux montagnes au milieu desquelles Aristée est porté au palais de sa mère. *Voûtes liquides* & *liquides palais*, six vers après font un répétition blâmable. *Le golfe Adriatique* ne doit entrer que dans un livre de géographie; & l'auteur, qui emploie les figures où il n'en faut pas, devroit s'en servir, lorsqu'elles sont nécessaires. *Calme ses vains regrets* n'est pas juste. Les regrets d'Aristée ne sont point *vains*, & l'*inanes* du latin a un sens que le mot *vains* ne rend point pour nous. *Inanes* signifie simplement que Cirène voit du remède aux maux de son fils. C'est une de ces occasions où le goût doit apprendre à n'être pas littéral. *Il tend vers*

Digitized by Google

l'Emathie eſt dur, & l'*aſtre* pris génériquement pour le ſoleil eſt une faute de langage. Mais tout ce morceau qui finit par le tableau des métamorphoſes de Prothée eſt plein de beautés poëtiques. *Le dieu mobile* eſt encore une expreſſion peu naturelle, & *lui ſouffla l'eſpoir d'être vainqueur* eſt ce qu'on appele du jargon. *Vers le flanc le plus ſombre*, ce mot *flanc* ainſi iſolé dans un ſens métaphorique eſt de mauvais goût; de pareils mots ne doivent point être ſéparés du mot auquel ils appartiennent. *Enflammant* & *bouillonnant* en deux vers, & deux fois *grotte* en trois vers ſont des négligences moins pardonnables dans un morceau d'élite que partout ailleurs. *Veaux marins* n'eſt pas noble en poëſie. *Les merveilles en foule* finit bien mal un vers; & *gronde*, *embraſe*, *s'écoule* eſt encore bien plus mauvais parce que ce vers en voulant trop peindre ne peint rien, & que *s'écoule* après *gronde* & *embraſe* eſt un peu ridicule. *Sa voix l'annonce aux yeux* ne s'entend point. *Sa belle ombre* eſt d'un ſtyle précieux: on dit *une grande ombre*, *une ombre auguſte*, parce que les idées de grandeur & de reſpect s'accordent très bien avec un autre ordre de choſes. Mais on ne ſait trop ce que c'eſt qu'une *belle ombre*. *Les Driades en*

Digitized by Google

pleurs font gémir leurs forêts eſt une tournure proſaïque qui ne vaut pas mieux que *le ſoir fait gronder les orages. Les rochers ſoupirèrent*, cette expreſſion marque un défaut de goût. On diroit bien *les rochers s'ébranlerent*, *les rochers gémirent*, parce que ces métaphores ſe rapprochent à un certain point de la vérité phyſique. Nous concevons comment des *rochers* peuvent *s'ébranler*, comment on peut entendre dans les *rochers* un bruit qui reſſemble à un *gémiſſement*. Mais *des rochers qui ſoupirent* forment une diſparate qui bleſſe l'imagination. C'eſt ainſi qu'on prend l'enflure pour de l'énergie. On ne veut pas voir qu'il y a un degré de vérité dont la poëſie ne doit jamais s'écarter dans les plus grandes licences, & qui fait le mérite de ces licences mêmes. *Eſt modus in rebus*, a dit Horace, & pour M. Clément un paſſage d'Horace ou de Boileau vaut mieux que toutes les raiſons poſſibles. *En des bords* n'eſt pas françois, il faut néceſſairement *ſur des bords. Plaint ſes feux déſolés* eſt dans le même genre que *il promène au haſard ſes flammes éplorées*, c'eſt-à dire dans le genre bourſoufflé qui offenſe la raiſon, l'analogie & l'élégance: ce n'eſt pas avoir un ſtyle figuré, c'eſt défigurer ſon ſtyle.

Digitized by Google

C'eſt toi quand le jour naît, toi quand le jour expire,
Toi que nomment ſes pleurs, toi que chante ſa lyre.

Autant les deux vers de Virgile ſont doux, harmonieux & attendriſſans, autant ceux-ci ſont durs, pénibles & froids. Cette ſuſpenſion forcée, *c'eſt toi quand le jour naît*, ces *pleurs* qui *nomment* cette *lyre* qui *chante*, comme s'il n'étoit queſtion que de *chanter*, tout cela eſt l'oppoſé du ſentiment & du naturel. Quelle différence des vers de M. de Lille!

Là ſeul, touchant ſa lyre & charmant ſon veuvage
Tendre épouſe c'eſt toi qu'appeloit ſon amour,
Toi qu'il pleuroit la nuit, toit qu'il pleuroit le jour.

Il n'y a rien d'affecté, rien d'entortillé, point d'inverſion, point de ſimmétrie. Cela n'eſt pas auſſi beau que Virgile? & qu'eſt ce qui le ſeroit? Mais quelle ſupériorité ſur M. le B.! en général, excepté le morceau de Protée, M. le B. ne peut ſoutenir la comparaiſon avec M. de Lille.

Des bois noirs d'épouvante & *Orphée vaincu d'amour* ſont aux yeux de M. Clé-

Digitized by Google

ment des hardieſſes heureuſes. Ce ſont des fautes graves aux yeux de tous les gens de lettres. *Du tartare à ſa voix les gouffres treſſaillirent* ne peignent point les enfers étonnés & de la hardieſſe & des chants d'Orphée, & c'eſt ce que Virgile a voulu peindre. *Quin ipſæ ſtupuere domûs. Abois* eſt un terme de chaſſe qui n'eſt fait ni pour la poëſie ni même pour le ſtyle noble. *Tenare* & *Tartare* ſont deux rimes ſtériles; & *je te tends ces mains qui ne ſont plus à toi.* C'eſt dommage que *je te tends* ſoit ſi dur; car d'ailleurs le vers ſeroit bien. *Déplorant, pleurant, racontant, ravis & ravie*, tous ces mots les uns ſur les autres jettent trop de négligence dans un morceau de deux cens vers qui doit être ſévèrement travaillé. *La barque* de Caron n'a jamais été *ſanglante*, & il importe peu que *les forêts* ſoient *attentives* au chant du roſſignol. Ce n'étoit pas là ce qu'il falloit peindre. Il ne falloit pas dire non plus que les Bacchantes *percerent le cœur* à Orphée, après l'avoir *déchiré*; car cet ordre de circonſtances n'eſt pas naturel. Voilà bien des critiques qui, pourtant, ne ſont pas des chicanes. Ces fautes ſont réelles, indépendamment de Virgile, &, lorſqu'on fait réflexion que l'obſerva-

Digitized by Google

teur, en recherchant tant de fautes qui ne ſont point dans M. de Lille, n'a pas trouvé une ſeule de celles qui ſont dans M. le B.; on ne peut pas avoir une grande idée de ſon impartialité.

Nous ne pouvons pas entrer dans un auſſi grand détail ſur ce qui regarde M. de St Lambert. Nous n'avons point ici de traduction à comparer à l'original. L'auteur des Saiſons, au lieu de traduire Virgile, a ſongé à ſe mettre à côté de lui. Son ouvrage eſt un des beaux monumens de la poëſie françoiſe. On ſe rappellera ſouvent ces vers de M. de Voltaire qui reſſemblent au chant du Cigne.

Oui déjà St Lambert, en bravant vos clameurs,
Sur ma tombe qui s'ouvre a répandu des fleurs.
Aux ſons harmonieux de ſon luth noble & tendre,
Mes mânes conſolés chez les morts vont deſcendre.

M. Clément n'eſt point frappé de *ces ſons harmonieux*. Il n'y voit que de la *monotonie*. Il eſt tout étonné que beaucoup de vers tombent deux à deux, comme ſi dans un poëme d'une certaine longueur le goût exigeoit toujours des rimes briſées & des ſens ſuſpendus. Il appelle le

Digitized by Google

genre de poëme qu'à choisi M. de St Lambert un *genre bâtard*, comme si ce genre étoit fort différent de celui des Géorgiques. Il lui reproche de mettre de sa philosophie dans ses vers, & l'on ne reprochera pas à M. Clément d'en mettre dans sa prose. Enfin, tout en convenant que l'auteur des Saisons fait assez bien des vers, il examine fort ennuyeusement comment il se pourroit que le poëme fût ennuyeux, & voici ce qu'il découvre ; c'est que dans les plus beaux morceaux de M. de Saint-Lambert *tout paroît bien fait à la vérité, mais qu'on ne peut pas dire qu'un vers soit meilleur qu'un autre.* Pour toute réponse, nous conseillerons à M. Clément de lire Racine, de faire souvent le même examen, & il trouvera le même résultat.

Que répondre d'ailleurs à un homme qui blâme ces vers ci ?

Il va semer ces grains si chers aux animaux,
Compagnons éternels de ses nobles travaux.

. . . . . .

Je sens renaître en moi la joie & l'espérance,
Et le doux sentiment d'une heureuse existence.

. . . . . .

A l'amour maternel la nature confie
Ces êtres imparfaits qui commencent la vie.

. . . . . .

Digitized by Google

Mais ici mon bonheur me laiſſoit réfléchir,
Et même la raiſon m'invitoit à jouir.

. . . . . .

Je ne ſais quoi de grand s'imprime à mes penſées.

. . . . . .

Le père des humains
Nous admet les premiers à ces feſtins champêtres,
Où ſa voix paternelle invite tous les êtres.
Jouir c'eſt l'honorer ; jouiſſons, il l'ordonne.

. . . . . .

La campagne épuiſée a livré ſes préſens
Et n'a rien à promettre à mes goûts, à mes ſens.
Dans ces jardins flétris, dans ces bois ſans verdure
Je ſens à mes beſoins échapper la nature, &c.

. . . . . .

Que dire à un homme dont l'oreille eſt bleſſée de ce vers ſublime dans le genre deſcriptif, où l'auteur dit, en parlant du ſoleil :

Il revêt de ſplendeur la nature enflammée.

A un homme qui trouve toutes les lois de l'harmonie violées dans ces deux vers pleins d'énergie & de vérité.

La chaleur a vaincu les eſprits & les corps ;
L'ame eſt ſans volonté, les muſcles ſans reſſorts.

. . . . . .

Digitized by Google

Il faut observer que tous ces vers que nous venons de citer, pris ainsi séparément, doivent perdre beaucoup de l'effet qu'ils pourroient avoir à leur place & dans l'ensemble de l'ouvrage, & que cependant, tout isolés qu'ils sont, ils n'ont rien qui puisse justifier la critique aux yeux des gens de goût.

Mais c'est trop défendre M. de St Lambert qui n'avoit pas besoin d'être défendu, & qui d'ailleurs l'est assez par ce Public choisi qui aime encore les bons vers. Nous ne pouvons pas non plus nous étendre sur l'estimable ouvrage de M. Vatelet & sur celui de M. Dorat, que M. Clément censure avec une aigreur révoltante. Il y a sans doute des défauts de style & de goût, des endroits foibles dans le poëme de *la déclamation;* mais ils sont rachetés par plusieurs morceaux qui méritent des éloges, & le critique n'en donne pas volontiers. *Le poëme de la Peinture* de M. le M. est le seul qui arrache quelques louanges à M. Clément. Il en cite les meilleurs vers, & c'est avoir de la bonne foi & de la bienveillance. Mais c'est blesser le goût & l'équité que d'associer & de ranger dans la même classe des ouvrages

Digitized by Google

dont les uns ſont d'un ordre très-ſupérieur & les autres ſont d'un rang ſubalterne.

Nous pourrions reprocher encore d'autres défauts à l'auteur des obſervations. Il a ſoin de dire qu'il n'écrira pas *joliment ;* c'eſt fort bien fait ſans doute, mais il faut écrire du moins avec goût. On eſt étonné qu'un homme qui compoſe un gros volume de critique, qui décide avec une dureté tranchante ſur le mérite de nos meilleurs écrivains, qui met M. de Voltaire à côté de Perraut, qui appele M. d'Alembert un écrivain *précieux ;* enfin qui, du haut de ſa chaire magiſtrale, ſemble dicter à des écoliers ce qu'ils doivent penſer ſur les vivans & ſur les morts, paroiſſe quelquefois avoir lui-même de la peine à s'exprimer, employe des conſtructions vicieuſes ou peu naturelles, & ſe permette des plaiſanteries froides & d'un mauvais ton. Ecoutez-le parler : *Je m'imagine qu'un bon ouvrage reſſemble à des vins délicieux qui laiſſent dans la bouche des traces de leur ſaveur long-tems après qu'on les a bus, &c. La poëſie doit nous mener à la ſageſſe, mais c'eſt par des chemins de fleurs, & je ne finirois pas ſi je voulois détaillet par le menu*

Digitized by Google

menu &c. sous quel signe à la fin d'un vers est extrêmement baroque, &c.

M. Clément n'a pas encore assez étudié Boileau, s'il n'y a pas appris que c'est là du très mauvais style.

Mais ce qu'il doit encore apprendre, ce qu'il doit se persuader, c'est qu'une critique peu mesurée déplaît nécessairement à tous les lecteurs honnêtes. Il semble, en écrivant contre des hommes qu'il ne connoît pas, être plus l'ennemi de leur mérite qu'il ne l'est de leurs défauts, & plus blessé de leur gloire que de leurs fautes. Il a l'air de vouloir rabaisser les talens plutôt qu'éclairer ses lecteurs. Son ame fermée, pour l'ordinaire, au sentiment de l'admiration s'ouvre & se répand toute entière dans l'expression du blâme & du mépris. On seroit tenté de croire que les beautés l'affligent & qu'il jouit des défauts; s'il est effectivement dans cette disposition, il est clair que l'ouvrage de M. de Lille & celui de M. de St Lambert n'ont pas dû le rendre heureux.

De la Santé; ouvrage utile à tout le monde; par M. l'Abbé Jacquin, Chapelain de Mesdames Victoire & Sophie; membre des académies royales de

Digitized by Google

Rouen & de Metz, honoraire de la société littéraire d'Arras. Quatrième édition considérablement augmentée; vol. *in*-12. de 557 pag. A Paris, chez G. Desprez, imprimeur du Roi & du Clergé de France, rue St Jacques.

Cet ouvrage, publié pour la premiere fois en 1762, fut très-accueilli, parce que l'auteur, bon physicien & observateur éclairé, l'a rempli d'observations bien faites, de préceptes sages & d'instructions utiles à tous ceux qui comptent la santé pour quelque chose. Depuis cette premiere édition du traité de la Santé, plusieurs médecins ont donné au Public quelques écrits sur cet objet intéressant. M. L. J. en a profité pour rendre son ouvrage d'une utilité plus générale, & il y a ajouté d'autres observations qui lui sont propres. L'auteur expose ce qui constitue une bonne santé. « Il faut d'abord avoir » les parties essentielles à la vie bien con- » formées : telles sont la tête, la poitrine » & le bas-ventre : il faut avoir une bon- » ne constitution, c'est-à-dire avoir les » os gros & forts, les dents bonnes, plus » de chair que de graisse, la tête grosse, » la poitrine large, le ventre un peu élé- » vé, les muscles épais, les vaisseaux

Digitized by Google

» amples ; les nerfs solides & tendus, les » tendons fermes, les fibres élastiques : » l'appétit ne doit être ni trop grand, ni » trop petit : on doit aller à la selle tous » les jours, uriner médiocrement, & » transpirer beaucoup. Quand on a mangé » on doit avoir les membres souples, » être léger & n'avoir aucune envie de » dormir : on ne doit ressentir aucune » douleur : enfin on doit jouir d'un som- » meil doux, tranquille, d'environ sept » heures, & supporter aisément la fati- » gue. » L'auteur, en rassemblant ces signes de santé, n'a pas prétendu alar- mer ceux dont la constitution n'y répond pas en total. Il y a des nuances infinies depuis cet état parfait de santé jusqu'à celui de maladie, dans lesquelles on ne laisse pas d'éprouver un bien-être relatif à son tempérament. Ce portrait d'une parfaite santé peut néanmoins servir à saisir les moindres dérangemens qui arrivent dans l'économie animale, afin d'y remédier avant qu'ils produisent des suites souvent incurables. Il est bien plus facile de pré- venir les maladies que de les guérir. Trop de scrupules cependant pour la santé pour- roient dégénérer en foiblesse. Le malade imaginaire de Molière vouloit savoir

Digitized by Google

combien il falloit mettre de grains de sel dans un œuf, & si c'étoit en long ou en large qu'il devoit faire, dans sa chambre, les tours de promenades ordonnés par M. Diaphorus. Un médecin de la connoissance de M. L. J. avoit recommandé à un malade de cette espèce de ne pas s'ensevelir dans son lit, & d'en ouvrir les rideaux d'un côté: une heure après, cet hypocondriaque l'envoya chercher pour lui demander quel côté du lit il falloit ouvrir. Ce trait vaut bien ceux employés par Moliere & pourroit justifier cet auteur comique contre ceux qui l'accusent d'avoir trop chargé ses caractères.

Il y a un autre exemple d'une Dame malade imaginaire qui avoit appelé auprès d'elle M. Falconet. Ce médecin l'interrogea; elle lui avoua qu'elle mangeoit, buvoit & dormoit bien, & qu'elle avoit tous les signes d'une santé parfaite. Eh bien, lui dit le médecin en homme d'esprit, laissez moi faire, je vous donnerai un remède qui vous ôtera tout cela.

M. Jacquin termine son traité par ce précepte que l'on ne peut se rappeler trop souvent, c'est que la modération en tout, & particulierement dans le boire, dans le manger & dans les passions, est le germe

Digitized by Google

de la ſanté comme de la vertu : elle ſeule eſt la bouſſole d'une vie tranquille & heureuſe.

Immodicis brevis eſt ætas, & rara ſenectus.
Quidquid ames, cupias, non placuiſſe nimis.

Mart. liv. VI, épig. XXIX.

Aldrovandus Lotharingiæ, ou catalogue des animaux quadrupèdes, reptiles, oiſeaux, poiſſons, inſectes, vermiſſeaux & coquillages qui habitent la Lorraine & les trois Evêchés; par M. Pierre-Joſeph Buc'hoz, ancien médecin botaniſte Lorrain, & de Feu S. M. le Roi de Pologne; membre de pluſieurs académies; vol. *in*-12. A Paris, chez Fatil, libraire, rue des Cordeliers près celle de la Comédie Françoiſe.

La nature des différens animaux a donné lieu à la diviſion de cet ouvrage. L'auteur a ſuivi pour l'arrangement des quadrupèdes celui adopté par Mrs de Buffon & d'Aubenton; les oiſeaux ſont diſtribués ſuivant les ordres de M. de Briſſon; les inſectes, ſuivant le ſyſtême de M. Geoffroy. Les poiſſons étant en petit nombre

Digitized by Google

dans la Lorraine, l'auteur n'embraſſe aucun ſyſtême à leur égard, de même que pour les amphibies & les ſerpens. Quant aux vermiſſeaux, limaçons & coquillages, l'auteur a eu recours à la méthode de M. d'Argenville, comme un des plus modernes. M. Buc'hoz, pour rendre la nomenclature de ces animaux plus intéreſſante, y a ajouté les avantages que la médecine peut retirer pour les maladies des hommes. Cette nomenclature commence par l'homme, le premier & le roi de tous les animaux. L'auteur l'examine ici en naturaliſte, abſtraction faite du métaphyſique, du phyſique & du moral. La médecine, qui ſait tirer avantage de tout ce qui exiſte dans la nature pour la conſervation de notre eſpèce, exerce plus particulierement ſes droits ſur l'homme: elle le conſidère ſous deux états différens, ou vivant ou mort; & ſuivant ces deux points de vue, elle trouve en lui des médicamens. L'auteur entre dans le détail de ces médicamens & termine cette eſpèce d'introduction par nous donner, d'après une lettre de M. le Comte de Treſſan à M. Morand, ſecrétaire de l'académie de chirurgie, une deſcription très-intéreſſante du petit Bébé, né en Lorraine

Digitized by Google.

ſous le règne de Staniſlas le Bienfaiſant, & mort de vieilleſſe avant trente ans. Bébé étoit né dans les Voſges, de deux gens de village, ſains, bien faits & travaillans à la terre. Sa mère l'éleva avec beaucoup de peine; ſa petite bouche ne pouvant s'appliquer qu'en partie ſur le mamelon. Un ſabot lui ſervit long-tems de berceau: ſon accroiſſement fut proportionné à ſa petiteſſe première juſqu'à l'âge de douze ans. A cet âge la nature parut faire un effort, mais cet effort n'étant pas uniformement ſoutenu, l'accroiſſement fut inégal dans quelques parties; l'apophyſe naſale ſur-tout grandit en diſproportion des autres os de la face, l'épine du dos s'arma en cinq endroits; & comme il a été reconnu à la diſſection, les côtes grandirent plus d'un côté que de l'autre. Bébé n'a jamais donné que des marques très-imparfaites d'intelligence. Il paroiſſoit aimer la muſique & battoit quelquefois la meſure aſſez juſte. On étoit même parvenu à le faire danſer; mais en danſant il avoit ſans ceſſe les yeux attachés ſur ſon maître, qui, par ſes ſignes, dirigeoit tous les mouvemens, ainſi qu'on le remarque dans tous les animaux dreſ-

ſés. Il étoit ſuſceptible de quelques paſſions de l'eſpèce de celles qui ſont communes aux autres animaux, telles que la colère & la jalouſie. Cependant il avoit tous les organes libres, & tout ce qui tient à la phyſiologie paroiſſoit exact & ſelon l'ordre ordinaire de la nature. A l'âge de dix-ſept à dix-huit ans les ſignes de puberté furent très-évidens, & même très-forts pour ſa petite ſtructure, & l'on attribue aux excès de Bébé l'avancement de ſa vieilleſſe. Par toutes les obſervations faites ſur ce petit être, on pouvoit prévoir que Bébé mourroit de vieilleſſe avant trente ans. En effet, dès vingt-deux ans il a commencé à tomber dans une eſpèce de caducité, & ceux qui en prenoient ſoin ont cru pouvoir diſtinguer une enfance marquée, c'eſt-à-dire une augmentation de radotage. La derniere année de ſa vie, il avoit peine à ſe ſoutenir, il paroiſſoit accablé par le poids des années, il ne pouvoit ſupporter l'air extérieur que par un tems chaud. On le promenoit au ſoleil, où il avoit peine à ſe ſoutenir après avoir fait cent pas. Une petite indigeſtion ſuivie d'un rhume, avec un peu de fièvre, l'a fait tomber dans une eſpèce de léthargie,

Digitized by Google

d'où il revenoit quelques momens, mais sans pouvoir parler. Tout le larinx paroissoit affecté de paralysie. Il a cependant lutté contre la mort pendant trois jours, & ne s'est éteint que lorsque la nature, absolument épuisée, s'est arrêtée d'elle-même. M. le Comte de Tressan avoit obtenu du Roi de Pologne que le corps ne seroit point enterré sans avoir été disséqué, & ensuite qu'on enterreroit seulement les chairs & tous les viscères. On a gardé le squelette que M. Peret, premier chirurgien du Roi de Pologne, a préparé avec soin. Ce squelette est d'autant plus intéressant qu'au premier coup-d'œil il paroît être celui d'un enfant de trois ou quatre ans au plus, & qu'à l'examen on voit que c'est celui d'un adulte. Dans la dissection qui en a été faite, on a trouvé un des os pariétaux un peu enfoncé, le lobe gauche du cervelet pressé dans un endroit & un peu relevé dans d'autres, & hors de la position naturelle, la moëlle allongée comprimée de même; ce qui doit vraisemblablement avoir empêché la force végétative de s'étendre avec régularité, le cours des fluides n'ayant jamais été libre, la vie & l'action n'ayant point été portées d'une manière uniforme dans

Digitized by Google

toutes les parties ; c'eſt ce qui peut auſſi avoir occaſionné le dérangement des vertèbres. On a trouvé de l'eau dans la poitrine & les poumons adhérens ; les parties de la génération étoient d'une conformation parfaite ; le cœur, les entrailles, le diaphragme & le foie en très bon état.

Ce dernier ouvrage de M. Buc'hoz comprenant le régne animal de la Lorraine, complette l'hiſtoire naturelle que ce ſavant médecin a donnée de la province.

Eſſai ſur la petite Guerre, ou méthode pour diriger les différentes opérations d'un corps de deux mille cinq cens hommes de troupes légères, dont ſeize cens d'infanterie & neuf cens de cavalerie ; par M. le Comte de la Roche, ancien colonel de Dragons ; 2 vol. *in*-12. A Paris, chez Saillant & Nyon, libraires, rue St Jean-de-Beauvais.

Ce bon ouvrage, fruit d'une expérience conſommée, eſt dedié à Mgr le Dauphin. L'auteur qui penſe qu'un zélé ſerviteur du Prince & de l'Etat doit leur tenir compte de ſes momens de loiſir, s'eſt appliqué à mettre par écrit des inſtructions ſur l'art de la Guerre, art funeſte & que les paſ-

Digitized by Google

sions des hommes tendront toujours nécessaire. Les principes de la petite Guerre que M. le Comte de la Roche développe sont bien distincts de ceux de la guerre ordinaire qui a ses principes généraux. Il y en a de particuliers pour la petite guerre. Ils dépendent le plus souvent des circonstances, des positions, & doivent néanmoins toujours concourir aux vues & aux desseins du général de l'armée. Il nous importe aujourd'hui plus que jamais, dit M. le Comte de la Roche dans son introduction, de nous occuper sérieusement de la petite guerre : elle est devenue bien plus difficile à faire, depuis que les armées se trouvent couvertes par une multitude considérable de troupes légères, tant à pied qu'à cheval. Autrefois nos partisans pénétroient dans les quartiers des ennemis & jusques dans leurs camps. Quoiqu'aujourd'hui nous ayons des légions, nous ne faisons cependant la guerre qu'avec un nombre de troupes légères inférieur à celui des ennemis, qui en ont en si grand nombre que leurs armées en sont plus protégées, & qu'ils ont bien plus d'avantage pour nous harceler. Les Hongrois semblent être naturellement destinés à la petite guerre ; les hom-

Digitized by Google

mes ſont leſtes, ſobres, adroits & vigoureux. Dès la plus tendre enfance ils s'exercent à manier les chevaux & l'arme blanche, & leurs chevaux ſemblent être préparés par la nature pour ce métier. Les Croates, les Talpaches, les Moldaves & les Licaniens, que l'on déſigne communément ſous le nom de Pandoures, ſont tous gens particulierement propres à la petite guerre. Autrefois ils étoient ſans diſcipline; on en voyoit pluſieurs, après la campagne finie, s'en retourner dans leur pays; à préſent ils ſont entrégimentés, & s'ils ne forment pas la meilleure infanterie, on peut du moins la regarder comme la plus belle & comme très bonne. Les Tranſylvans ne cédent en rien à ces peuples. Sa Majeſté Impériale en a formé quelques régimens de la plus grande beauté. Les plus petits hommes ſont de cinq pieds ſix à ſept pouces, leſtes, bien diſciplinés, parfaitement équipés & entretenus, maniant les armes & faiſant l'exercice avec la plus grande dextérité. M. le C. de la R. en parle d'après ſes propres connoiſſances; il n'a pu les voir ſans les admirer. Il eſt certain que les troupes Autrichiennes ont toujours marqué leur ſupériorité dans la petite guerre.

Digitized by Google

La principale destination des troupes légères est de reconnoître le pays, d'être continuellement en avant, d'observer tous les mouvemens & les marches des ennemis, comme leur position & les détachemens qu'ils peuvent faire, enfin de couvrir l'armée, de construire des ponts au besoin, de ne passer ces ponts & de ne s'engager dans les défilés qu'avec prudence, d'escorter des convois & d'enlever des ennemis; de former contre eux des embuscades, de les attirer; de les y arrêter au passage des ponts & des défilés, de seconder les efforts de l'armée dans l'investissement des places & dans les jours de bataille. L'auteur traite ces objets séparément & dans tous les cas où ils sont naturellement amenés. Il s'occupe auparavant de la formation du corps de deux mille cinq cens hommes annoncé dans le titre de l'ouvrage. Des plans gravés servent d'éclaircissemens & de démonstrations à quelques endroits de cet essai qui peuvent en avoir besoin.

Eloges de Charles V, de Molière, de Corneille, de l'Abbé de la Caille & de Leibnitz, avec des notes; par M. Bailly, garde des tableaux du Roi, de l'académie royale des sciences & de l'institut

Digitized by Google

de Bologne ; vol. *in*-8°. A Berlin ; & se trouve à Paris, chez Delalain, libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise.

Les Eloges de Charles V, de Molière, de Corneille, de Léibnitz, ont concouru pour les couronnes académiques. Le dernier a remporté le prix à l'académie royale des sciences & belles-lettres de Prusse en 1768. Le philosophe Allemand reçoit ici un tribut d'éloges d'autant plus flatteur qu'il lui est donné par un académicien éclairé & bon juge en cette partie. Ce discours peut même être regardé comme un bon mémoire pour l'histoire de la philosophie moderne. L'éloge de M. l'Abbé de la Caille a été dicté par la reconnoissance. C'est un disciple qui, plein de zèle pour la gloire de son maître, cherche à inspirer à ses lecteurs les sentimens d'estime & d'admiration dont il est pénétré. On admirera avec l'orateur les rares talens de l'astronome François, & on regrettera également avec lui la perte du citoyen enlevé au milieu de sa carriere. Le caractère de l'Abbé de la Caille étoit l'amour de la vérité. Il la disoit hautement ; malheur à ceux qu'elle pouvoit blesser. Peut-être dans le monde lui eût-

Digitized by Google

on reproché cette liberté courageuſe; mais il ne vivoit point dans ce monde où tant de ménagemens mettent le vice à ſon aiſe. « Mon ami, diſoit-il à l'auteur de ce diſ-» cours, ſi les hommes de bien déployoient » ainſi leur indignation, les méchans » mieux connus, le vice démaſqué ne » pourroient plus nuire, & la vertu ſeroit » plus reſpectée. »

Traité de l'Electricité, dans lequel on expoſe & on démontre, par expérience, toutes les découvertes électriques, faites juſqu'à ce jour, pour ſervir de ſuite aux leçons de phyſique du même auteur; par M. Sigaud de la Fond, profeſſeur de mathématiques, démonſtrateur de phyſique expérimentale, de la ſociété royale des ſciences de Montpellier, des académies des ſciences & belles-lettres d'Angers, électorale de Baviere, &c.; vol. *in* 12. A Paris, chez Des Ventes de la Doué, libraire, rue St Jacques.

Ce traité eſt très-clair, très méthodique & d'autant plus ſatisfaiſant que l'auteur a écarté tout eſprit de ſyſtême, & s'eſt appliqué à raſſembler les principaux faits découverts juſqu'à ce jour ſur l'électricité,

Digitized by Google

matière si digne des recherches du physicien instruit & éclairé. Il a concilié ces faits les uns avec les autres; il a vérifié ceux qui étoient contestés, & a suivi autant qu'il est possible les analogies que la matière électrique paroît avoir avec plusieurs autres fluides qui jouent les plus grands rôles dans la nature, tels que la matière du feu, celle du tonnerre & la matière magnétique. Il a constaté les avantages qu'on peut espérer de la matière électrique; & il exhorte les physiciens à profiter des découvertes que l'on a déjà faites pour pousser plus loin leurs recherches. L'auteur, afin de ne laisser rien à desirer à ceux qui voudront s'occuper des phénomènes de l'électricité, leur fait connoître dans un chapitre particulier de son traité les méchanismes propres à répéter les expériences électriques. Il donne dans ce chapitre la description d'une petite machine perfectionnée en Angleterre, qui produit autant d'effet que les plus grandes machines dont les physiciens François faisoient usage auparavant.

Lettre d'un Persan en Angleterre à son ami à Ispahan, ou nouvelles lettres persannes, où l'on trouve la continuation de l'histoire des Troglodites, commencée

Digitized by Google

par M. de Monteſquieu; nouvelle traduction libre de l'anglois; vol. *in*-12. A Londres; & ſe trouve à Paris, chez J. P. Coſtard, libraire, rue St Jean-de-Beauvais.

Lorſque le préſident de Monteſquieu publia ſes lettres perſannes, livre critique & profond ſous un air de légéreté, il eut bien des imitateurs qui trouverent l'habillement perſan aſſez commode pour débiter leurs paradoxes ou leurs ſatyres. Le lord Littleton ſe mit ſur les rangs, & c'eſt peut-être le copiſte qui a le plus approché de ſon modèle, nous diſons approché, car il n'a ni les graces, ni le badinage ingénieux & varié du philoſophe François. Littleton a voulu peindre ſa nation, & il l'a peinte avec cette hardieſſe, cette vérité, cette liberté qui caractériſe le génie anglois. En général, la partie politique de cet ouvrage pique plus que tout le reſte. Voici cependant un trait contre les nouvelliſtes qui eſt aſſez plaiſant. « Je fus l'autre jour, dit le Perſan, » dans une de ces maiſons où l'on diſtribue le café; j'y trouvai un homme qui » déclamoit ſur l'état préſent de la Perſe, » & prenoit avec tant de feu les intérêts » de Koulikan, que, ſans ſon langage &

Digitized by Google

» ſon habit je l'aurois pris pour un Per-
» ſan. Monſieur, lui dis-je, connoiſſez-
» vous Koulikan, que vous défendez avec
» tant de zèle? Non, dit-il, je ne ſuis
» jamais ſorti d'Angleterre; mais j'aime
» les Perſans parce qu'ils ſont ennemis
» des Turcs. Quel tort vous ont donc fait
» les Turcs, répondis-je, pour être ſi fort
» leur ennemi? Monſieur, je crains qu'ils
» n'attaquent l'Empereur, dont je me ſuis
» toujours déclaré l'ami. Je demandai à
» un gentilhomme aſſis à mes côtés, qui
» étoit cet ami de l'Empereur? Il me dit
» que c'étoit un maître de danſe de la rue
» St James. »

Le traducteur s'eſt mis à ſon aiſe & annonce que ſa traduction eſt libre; cette liberté va quelquefois juſqu'à altérer le ſens de l'original, & à ſupprimer des phraſes & même des lettres entieres.

La cauſe de l'humanité référée au tribunal du bon ſens & de la raiſon : ou traité ſur les accouchemens par les femmes; ouvrage très utile aux ſages-femmes, & très-intéreſſant pour les familles; par Eliſabeth Nichell, maîtreſſe ſage-femme; traduit de l'anglois; vol. *in*-8°. A Londres; & ſe trouve à Paris,

Digitized by Google

chez Antoine Boudet, imprimeur du Roi, rue St Jacques.

Cet ouvrage eſt adreſſé aux pères & aux mères qui, pour la plûpart, ne le liront point. Cependant il s'agit d'un objet qui les regarde eſſentiellement. L'auteur de ce traité ſe propoſe de développer les abus qui ſe ſont depuis peu introduits dans la pratique des accouchemens, & d'indiquer en même-tems tous les moyens les plus efficaces de les prévenir & d'y remédier. Comme cet auteur eſt femme & dans la pratique des accouchemens, on doit lui pardonner bien des redites & quelques ſorties un peu vives contre les chirurgiens-accoucheurs.

Lettres à une illuſtre Morte, décédée en Pologne depuis peu de tems, ouvrage du ſentiment, où l'on trouve des anecdotes auſſi curieuſes qu'intéreſſantes; par l'auteur des *Caractères de l'Amitié; in*-12. A Paris, chez Bailly, libraire, quai des Auguſtins, à l'Occaſion.

Le célèbre Wolff montoit tous les ſoirs dans une eſpèce d'obſervatoire, à deſſein de voir une parente qu'il aimoit beaucoup plus que lui-même, & qui lui avoit pro-

Digitized by Google

mis quelques jours avant que de mourir, de lui apparoître, au cas que la choſe fût poſſible. Il ſe trouva toujours ſeul à ce rendez-vous, comme on le penſe bien. Mais, au lieu de lui reprocher de la foibleſſe, les ames ſenſibles admireront la force & la conſtance de ſon amitié. L'auteur des lettres que nous annonçons nous offre dans ſa perſonne un pareil exemple du plus fidele & du plus tendre des amis. C'eſt ſon cœur, c'eſt ſon ame qui ſe montre toute entiere dans ces lettres écrites de ce ſtyle préférable au ſtyle épigrammatique & découſu que quelques écrivains de romans épiſtolaires ont eſſayé de mettre à la mode.

L'auteur, dans une de ſes lettres, fait mention de la converſation qu'il eut avec un homme de génie & d'une érudition profonde; mais dont il ne put jamais ſavoir ni le nom, ni la demeure, ni l'état. Il rappelle à ce ſujet ce perſonnage que S. A. Mgr le Duc d'Orléans Régent de France apperçut au milieu de la nuit dans le jardin du palais royal, & qu'il interrogea ſur toutes ſortes de matières, en recevant toujours les réponſes les plus ſatisfaiſantes. Le Régent, qui ne ſe fit point connoître, mit en œuvre tout ce qu'il y a de plus engageant pour ſavoir quel étoit

Digitized by Google

un homme si rare & si curieux ; & c'est alors que l'inconnu dit au Prince qu'il étoit *Moyse*, à quoi Son Alteſſe répliqua, qu'*elle aimoit autant que ce fût lui qu'un autre*, & auſſi-tôt l'inconnu s'enfuit avec tant de viteſſe qu'on ne put le retrouver. Le Régent avoua depuis qu'il regrettoit de n'avoir pu découvrir quel étoit un original si intéreſſant.

L'Art d'apprendre parfaitement la langue italienne ; par M. l'Abbé Bencirechi, Toſcan, de l'académie des Apatiſtes de Florence, & de celle des Arcades de Rome ; vol. *in*-8°. de 385 pages. A Vienne en Autriche ; & ſe trouve à Paris, chez la V. Ravenel, libraire, cloître St Germain-l'Auxerrois. Prix, 3 liv. broché.

Cette grammaire, publiée en Allemagne, y eſt très-recherchée, & elle eſt même fort eſtimée des Italiens à cauſe de la clarté & de la préciſion avec laquelle M. Bencirechi y expoſe les principes de ſa langue. Ce grammairien a fait ſur l'orthographe italienne pluſieurs obſervations utiles. Les additions d'ailleurs qu'il a faites à ſa grammaire, la feront aiſément diſtinguer de toutes celles qui l'ont

Digitized by Google

précédée. Ces additions consistent 1°. dans un recueil de synonymes françois de l'Abbé Girard, qu'il a sçu appliquer à la langue italienne. 2°. Dans un traité sur le genre épistolaire; l'auteur n'a pas oublié de faire remarquer plusieurs étiquettes, que ceux qui écrivent des lettres italiennes ne doivent point ignorer. 3°. Dans un catalogue d'auteurs Italiens, tant anciens que modernes, qui ont le mieux écrit en vers & en prose, avec une notice des meilleures éditions de leurs différens ouvrages.

L'Auteur demeure *au Café du Duc de Bourgogne, rue St Honoré, vis-à-vis les Quinze-Vingts.*

Seconde Nuit d'Young, traduite en vers françois par M. Collardeau. A Paris, chez Delalain, rue & à côté de la Comédie Françoise, 1771.

M. Collardeau dit dans un avertissement, « Mon goût m'a porté à imiter » plutôt qu'à traduire un auteur plein de » génie; mais souvent outré, souvent » trop foible, altérant le sublime & le » trivial, qu'il faut quelquefois resserrer, » quelquefois étendre & toujours ennoblir. J'ai tâché de ramener l'affectation

Digitized by Google

» au naturel, l'abondance à la préciſion, » la ſéchereſſe à l'intérêt & l'enflure à » cette proportion juſte qui caractériſe la » vérité. »

M. Collardeau s'eſt propoſé de donner en vers ſix Nuits d'Young, & de varier dans chacune ſa poëſie ou plutôt ſa maniere de traduire & d'imiter. Le poëte traducteur commence, ainſi que ſon modèle, par le tableau des misères humaines, en inſpirant le courage néceſſaire pour les ſoutenir.

L'oiſeau qui du ſommeil interrompant les heures,
Jette des cris aigus autour de nos demeures;
Qui portant juſqu'à nous ſes rapides accens,
Réveille nos eſprits & ranime nos ſens;
Le coq chante: ſa voix, dans les airs élancée,
Me rappelle à moi-même & me rend la penſée.
De l'Eternel ſur moi les regards ſont ouverts;
Il voit tout, d'un coup d'œil, l'atôme & l'Univers:
Qu'il me voit abattu!... Mes yeux s'appéſantiſſent!
Laiſſerai-je couler les pleurs qui les rempliſſent?
Sans le courage, hélas! que ſeroient les mortels?
En cédant à ſes maux on les rend plus cruels.
Ignoré-je à quel prix le Ciel m'a donné l'être?
Je pleurois au berceau le jour qui m'a vu naître.
Le premier cri de l'homme eſt un cri de douleur.
De mes obſcurs deſtins ſubiſſons la rigueur.

Digitized by Google

L'eſclave vainement lutte contre ſa chaîne :
L'intrépide la porte & le lâche la traîne.

Pour ſe conſoler il replie ſa penſée ſur des objets moins accablans vers des tems plus heureux ; il ſe rappele ſon cher Philandre ; l'uſage précieux qu'ils faiſoient de leurs momens & les ſecours que leur prêtoit l'amitié contre les ennuis de la vie : il n'eſt plus cet ami vertueux, & pour adoucir de ſi juſtes regrets le poëte veut chanter l'amitié qui les uniſſoit. Il veut encore rendre ſes chants utiles ; en peignant l'union ſi belle & ſi pure qui l'attachoit à l'ami qu'il a perdu, il eſpère en faire goûter les charmes à celui qui lui reſte ; il offre à Lorenzo les avantages d'une liaiſon fondée ſur la ſageſſe & ſur la vertu, il peint les avantages que l'on retire d'une converſation intéreſſante, animée.

Le Dieu qui de ſon ſouffle a créé la parole,
S'il ſuffit de penſer, nous fit un don frivole.
Mais, non : ce ſon de voix, cet organe enchanteur,
Interprête éloquent de l'eſprit & du cœur,
Lorſqu'au fond du cerveau la raiſon l'a tracée,
Sur les lèvres de l'homme acheve la penſée.
Là comme un or brillant, au creuſet épuré,

De

Digitized by Google

De la perfection elle atteint le degré.
Cet art ingénieux, l'art charmant du langage
L'accommode à nos goûts, la plie à notre usage
Et, si la vérité l'embellit de ses traits,
Notre ame s'en saisit & l'adopte à jamais.

Ces vers peuvent bien mis être à côté des vers si connus :

C'est de-là que nous vient cet art ingénieux, &c. Ceux qui les suivent & qui peignent l'amitié doivent l'inspirer à l'ame la plus apathique.

La nature elle-même éleva les autels,
Où l'amitié reçoit l'hommage des Mortels.
A ce culte sacré son instinct nous appelle.
La pente la plus douce & la plus naturelle
Vers un cœur, qui l'attire, entraîne notre cœur.
Qui ne cède au besoin d'y verser son bonheur ?
Le bonheur n'est goûté qu'autant qu'on le partage.
On le prête, on le donne, on jouit davantage.
Qu'un ingrat en lui-même ose l'envelopper
Du vuide de son ame il le sent échapper :
Appauvri dans ses mains, il l'en voit disparoître.
On n'est point heureux seul autant qu'on le peut être.
Je veux que mon ami soit riche de mes biens,

Digitized by Google

Que ma félicité, mes plaisirs soient les siens.
Eh! qui, sans un ami, peut se plaire à lui-même?
C'est par lui qu'on se plaît, & c'est dans lui qu'on
s'aime.
Nous vivons de son ame, il respire par nous.
Quand le plaisir s'arrête au fond d'un cœur jaloux,
C'est un feu sans chaleur étouffé sous la cendre;
Mais, s'il se communique & sort pour se répandre;
S', du cœur d'un ami vers le mien réflété,
A son plus doux prestige il joint la volupté;
C'est alors qu'il me brûle & redouble ses flammes.
Ah! nous l'éprouvons tous, le bonheur veut deux
ames.

Si la possession d'un ami fait les charmes de la vie, le choix en est dangereux & la rencontre difficile.

Toi, qui de l'Amitié recherches la faveur,
A ses devoirs sacrés accoutume ton cœur.
Sçais-tu pourquoi les grands l'éprouvent infidelle?
C'est que par un orgueil humiliant pour elle
Ils pensent qu'attentive à prévenir leurs vœux
Elle cède à l'appât d'un souris dédaigneux;
Que, du faste éblouie & par l'or abusée,
Elle offre à leurs desirs une victoire aisée.
C'est que leur vanité, leur flegme indifférent

Digitized by Google

Reçoit comme un tribut l'hommage qu'on leur rend.
Pareils à ces beautés, à ces froides Sirènes
Qui, sous des nœuds de fleurs, nous présentent des chaînes,
De cent piéges cachés ils entourent nos pas,
Souples dans la conquête & conquérans ingrats.
Mais leur amorce est vaine & leurs dons sont frivoles.
Oui, riches indigens, insensibles idoles,
Au nombre de vos biens si notre amour est mis
Votre calcul est faux... vous n'avez point d'amis!
Est-ce au poids des trésors que l'amitié s'achette!
Dans quelle illusion ce préjugé vous jette?
Sçachez que de l'amour l'amour seul est le prix.
On prodigue avec l'or l'insulte & le mépris.
Fier mortel, aime-moi si tu veux que je t'aime!
Tu me veux pour ami... sois mon ami toi-même!
Voilà notre traité, c'est celui de l'honneur.
Tu n'es que mon égal & mon cœur vaut ton cœur.

Ces quatre derniers vers ne sont point dans l'original; quand un traducteur en ajoute de pareils, il est bien capable de créer ceux qu'il a imités.

Digitized by Google

Hiſtoire naturelle des Oiſeaux, par M. de Buffon. Cet ouvrage a été imprimé ſur quatre formats; *in-fol.* grand & petit papier, pour ſervir de diſcours aux planches enluminées; *in* 4°. pour ſervir de ſuite à l'hiſtoire naturelle, *in*-4°. en 15 vol.; & *in*-12. pour ſervir de ſuite à l'édition en 31 vol. & à celle en 13 vol. *in*-12. A Paris, hôtel de Thou, rue des Poitevins.

L'ouvrage que nous annonçons eſt le premier volume de l'hiſtoire des Oiſeaux, attendu depuis long-tems. Des circonſtances dont le détail importe peu au Public, en ont retardé la publication; mais on peut aujourd'hui l'aſſurer que l'ouvrage eſt actuellement fini, & que l'impreſſion en ſera achevée avant deux années. M. de Buffon dédaignant de s'aſſujettir à la marche d'autrui, & ne voulant pas imiter la pédanterie puérile de ces nomenclateurs à méthodes, qui donnent les échaffaudages de leur eſprit, & les tables de leurs petites idées pour les plans de la nature, & qui font des aſſociations ridicules des êtres les moins faits pour aller enſemble, s'eſt tracé, comme il fait en tout, une route nouvelle, un plan beaucoup plus

Digitized by Google

ſimple & plus conforme à la marche de la nature ; au lieu de s'appéſantir auſſi minutieuſement ſur les détails des deſcriptions, il a recherché la nature des êtres qu'il décrit, leurs mœurs, leur inſtinct, leurs habitudes, leurs voyages, il les a ſans ceſſe comparés entr'eux, & aux animaux avec leſquels ils ont le plus de rapport ; & c'eſt en traitant ainſi toutes les parties de l'hiſtoire naturelle, qu'il a ſçu en tirer des vérités grandes & utiles aux ſciences phyſiques & à la philoſophie naturelle. Il ne décrit les parties intérieures que quand ces parties ont une forme & une figure différentes de la forme ordinaire. Les détails ſont néceſſaires, ſans doute, dans la deſcription des animaux quadrupédes, parce que les grands quadrupédes tiennent de très-près à notre nature ; mais ces détails doivent être très-reſſerrés dans les oiſeaux qui en ſont beaucoup plus éloignés.

C'eſt pour éviter de faſtidieuſes deſcriptions, & ne pas revenir ſans ceſſe ſur des formes extérieures, ſur des couleurs propres & accidentelles, qui ſont la plus grande parure des oiſeaux, que M. de Buffon & M. Daubenton le jeune ont publié une très-belle ſuite d'oiſeaux en-

Digitized by Google

luminés qui paroiſſent par cahiers ſéparés de 24 feuilles. Ces planches enluminées donnent, non-ſeulement la repréſentation exacte d'un très-grand nombre d'oiſeaux, mais encore les indications de leur grandeur, de leur groſſeur réelle & relative, de leur couleur vraie; ainſi le diſcours que nous publions eſt l'explication de ces planches enluminées, il doit les accompagner & faire corps avec elles. Mais comme il n'eſt pas poſſible d'en multiplier aſſez les copies, que leur nombre & leur format ne ſuffiſent pas à ceux qui ont pris l'hiſtoire naturelle, *in* 4°. & *in*-12.; que le prix n'en eſt pas d'ailleurs à la portée de bien des lecteurs; on a cru que le plus grand nombre qui fait proprement le Public, ſçauroit gré de faire graver d'autres planches en noir pour accompagner les éditions *in*-4°. & *in*-12. & pour cela on a choiſi un ou deux oiſeaux, les plus caractériſtiques dans chaque genre, & il n'eût pas été poſſible de faire graver pour ces éditions *in*-4°. & *in*-12. autant de planches en noir qu'il y en a d'enluminées, parce que les variétés dans les oiſeaux ne ſont ſouvent marquées que par la différence des couleurs que les planches en manière noire ne

Digitized by Google

sauroient rendre. On a aussi conservé dans les éditions *in*-4°. & *in*-12. l'indication & le numéro des planches enluminées, afin que le lecteur pût y recourir en cas de besoin. Les desseins de ces oiseaux, *in* 4°. & *in*-12. ont été faits sur le vivant, par M. de Séve, dont l'amour & la constance pour cet ouvrage ne se sont jamais démentis, & qui, par un dessein facile & correct, a sçu rendre avec vérité l'air & la physionomie de la plûpart des animaux.

Ce premier volume que nous publions comprend le plan de l'ouvrage; il est suivi d'un discours très-étendu sur la nature des oiseaux; d'un second discours sur les oiseaux de proie, & chaque article est précédé d'un discours général.

Pour faciliter l'acquisition des planches enluminées, & ne pas mettre le Public dans le cas d'acheter à la fois tous les cahiers qui ont été publiés jusqu'à ce jour, on sera libre, en acquérant le discours *in-fol.* de n'acheter que les planches enluminées qui sont relatives à ce volume, & ainsi successivement pour les autres volumes.

Ceux qui ont précédemment acquis les planches enluminées doivent acquérir les nouveaux cahiers que l'on publie, afin de

Digitized by Google

reprendre dans tous ces cahiers les planches qui doivent entrer dans chaque volume de discours ; & l'ordre de ces planches pour chacun de ces volumes est indiqué par une table imprimée qui se trouve à la fin des volumes.

Prix de l'Ouvrage.

Histoire naturelle des oiseaux, sans les planches, *in fol.* gr pap. 30 liv.
La même, petit pap. 30 liv.
La brochure, 1 liv. 10 sols.
Les planches enluminées, *in-fol.* gr. pap. chacune, 1 liv.
Les mêmes, petit pap. comme on les a vendues aux souscripteurs, chacune, 12 s. 6 d.
Histoire naturelle, *in*-4°. tome XVI^e^, formant le 1^er^ vol. de l'histoire naturelle des oiseaux, *br.* 15 liv.
relié, 17 liv.
L'édition, en 2 vol *in*-12. formant les tom. 32, 33, de l'édition en 33 vol. *in* 12. de l'histoire naturelle, & les tom. 14 & 15 de l'édition en 13 vol. & les deux premiers vol. de l'histoire naturelle des oiseaux. *bl.* ou *br.* 6 liv.

Il n'est pas possible de faire relier cet ouvrage avant un an, parce que l'impression & les planches étant fraîchement tirées, maculeroient.

Les 21, 22 & 23 cahiers enluminés paroîtront cette année.

Le deuzieme volume *in fol.* & le deuxieme *in*-4°. paroîtront en Avril prochain.

Digitized by Google

Ouvrages proposés à une diminution de près de moitié, jusqu'au 1^r Juillet. 1771.

Histoire générale des Voyages, par M. l'Abbé Prevôt, 17 vol. *in*-4°.; le vol. *en blanc*, 8 liv. au lieu de 14 liv.

Le même ouvrage, 68 vol. *in*-12.; le vol. *bl.* 1 liv. 10 s. au lieu de 2 liv. 10 sols.

Les tomes 18, 19, *in*-4°. & les tomes 69 à 76, *in*-12, qui forment les volumes de la continuation, resteront à l'ancien prix de la souscription; savoir, le vol. *in*-4°. *bl.* 12 liv. & l'*in*-12. 2 liv.

Collection académique composée des mémoires de toutes les Académies de l'Europe, &c. 10 vol. *in*-4°. le vol. 8 liv. au lieu de 12 l.

Les tom. XI, XII & XIII. qui viennent de paroître, resteront à l'ancien prix, savoir 12 l. le vol.

LETTRE à l'Auteur du Mercure de France, servant de réponse à la lettre de M. Rigoley de Juvigny au sujet de l'Automate qui joue aux échecs.

A Vienne, ce 27 Janvier 1771.

MONSIEUR,

Quand j'annonçai au Public l'Automate qui joue aux échecs, je prévoyois les difficultés & les contradictions que j'allois éprouver, & croyant avoir commu-

Digitized by Google

niqué tout ce que je savois là-dessus, j'avois résolu de garder le silence sur ce que l'on y pourroit objecter. Mais la manière obligeante avec laquelle M. Rigoley de Juvigny me fait l'honneur de me proposer ses doutes, ne me permet pas de m'en tenir à la résolution que j'avois prise, & je m'empresse à lui répondre après l'avoir remercié de tout ce qu'il me dit de flatteur, ce que je reconnois devoir entierement à sa politesse.

Ayant apporté la plus grande attention à l'examen de l'Automate, j'ai consulté ensuite avec soin plusieurs personnes éclairées, qui l'ont vu ici & à Presbourg; j'ai pris toutes les précautions possibles pour ne rien avancer dans ma lettre qui ne fût très-précis, & j'ose me flatter encore de n'avoir pas manqué à cette exactitude d'expression requise en pareil cas. J'ai avancé que l'Automate n'a point de *mouvemens déterminés*; & il est évident que devant régler ses mouvemens sur le jeu de son adversaire, il ne peut avoir, & en effet *n'a pas* des mouvemens déterminés. J'ai dit, un peu plus bas, que l'*auteur influe sur la direction de presque chaque coup que joue l'Automate, quoiqu'on l'ait vû l'abandonner à lui-même pour plusieurs*

Digitized by Google

coups, & même passer dans une autre chambre. Cela justifie assez l'opinion que l'Automate n'a pas ses mouvemens *déterminés*. Encore une fois, la difficulté consiste en ceci : *Les roues & les ressorts donnent des mouvemens déterminés, mais subordonnés à une force directrice inconnue.* C'est cette force directrice qui a échappé jusqu'ici à l'attention & à la pénétration de ceux qui ont vû cette machine. L'auteur convient que c'est lui qui la donne, mais je n'ai point voulu hasarder de conjectures sur les moyens qu'il emploie, n'en ayant pas imaginé une qui me satisfît. Celles d'un enfant caché, de l'Aiman, & de fils de communication entre M. de Kempel & l'Automate ne tiennent pas un moment contre toutes les raisons qui les détruisent; & l'état de M. de Kempell ici, l'honneur qu'il a eu de faire jouer souvent son Automate en présence de l'Empereur, de l'Impératrice & de toute la cour, ses protestations contre tous ces expédiens suffiroient pour en écarter l'idée, quand même un examen rigoureux de l'intérieur de la machine ne l'en justifieroit pas pleinement.

Au reste, Monsieur, le rang & les occupations de M. de Kempell le mettent

Digitized by Google

dans le cas d'employer ses talens à tout autre usage ; mais, une conversation sur un sujet de ce genre ayant fait naître en lui l'idée de produire son Automate pour l'amusement de l'Impératrice Reine, & y ayant été encouragé par Sa Majesté, il a réussi comme on le voit dans l'exécution ; &, quoiqu'il l'ait fait connoître sans aucun dessein de se faire par-là une réputation, cependant, si l'on réfléchit un peu sur tout le méchanisme nécessaire pour faire mouvoir le bras de la maniere variée & compliquée que j'ai décrite dans ma premiere lettre, on ne pourra sans injustice lui refuser les éloges dus à ses succès & à sa modestie.

J'ai l'honneur d'être avec le plus grand respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & obéissant serviteur, L. DUTENS.

Digitized by Google

*LETTRE de M. Vincent de Montpetit * sur l'Automate de M. de Kempell.*

MONSIEUR, j'ai lû avec attention la lettre de M. du Tens, au sujet de l'Automate de M. de Kempell, insérée dans le second volume du Mercure du mois d'Octobre dernier, pag. 126. J'ai vu depuis avec satisfaction dans le volume de Décembre dernier la lettre judicieuse de M. Rigoley de Juvigny.

Quoique je sois sans prétention, une sorte d'intérêt & d'amour pour les arts m'engagent à vous prier de faire insérer dans votre Journal quelques réflexions que j'ai osé faire à ce sujet.

La relation authentique de M. du Tens suffiroit pour me persuader de la vérité des effets surprenans exécutés par l'Automate de M. de Kempell, si elle étoit ac-

* M Vincent de Montpetit est connu par sa peinture éludorique qui a acquis un nouveau prix depuis qu'il a si bien représenté Madame la Dauphine dans une rose. Il est aussi très-versé dans la méchanique, & il a donné en ce genre des preuves de talent & de génie.

Digitized by Google

compagnée de ces preuves qui constatent la possibilité ; car qu'il me soit permis de lui observer qu'il ne paroît pas qu'il ait examiné cette machine avec assez de scrupule pour avoir été assuré qu'elle agissoit par le seul mouvement des ressorts qu'il a vu dans l'intérieur, ou bien M. du Tens a voulu nous laisser le plaisir de deviner, en oubliant exprès de nous rapporter une remarque essentielle qui sûrement n'a pas dû échaper à sa sagacité, c'est le rapport sensible & juste que doit avoir la pièce jouée par la personne, avec une des combinaisons de la méchanique ; sans ce rapport on a lieu de penser qu'elle est conduite par des fils adroitement cachés, ce qui n'auroit rien de merveilleux, dans ce cas toute cette machine ne pourroit être déplacée à volonté, & l'auteur se trouveroit fort embaraſſé si on le lui proposoit.

Ainsi il doit donc y avoir nécessairement à chaque case de l'échiquier une détente qui part dès que la personne qui joue avec l'Automate y pose une pièce quelconque, & cette détente doit déterminer le mouvement des leviers destinés à disposer de la pièce que doit jouer l'Automate relativement à la disposition actuelle de l'échiquier ; l'adresse de l'auteur

Digitized by Google

est d'avoir sans doute rendu ces mouvemens des cases si délicats qu'ils en sont imperceptibles, ce qui peut être pratiqué par différens moyens, comme seroit le seul poids de la pièce jouée qui feroit baisser le plan, sur lequel elle est posée, d'une petite partie de lignes; je conviens qu'il a fallu conséquemment une combinaison très-grande de tous les différens coups qui peuvent se jouer, soit dans la quantité des différentes dispositions de tout l'échiquier, soit dans l'immense variété des positions de chaque pièce en particulier: combinaison qui, cependant, a ses bornes puisqu'elle ne doit déterminer que les mouvemens des pièces qui sont en liberté d'être jouées.

J'avoue que c'est un cahos & qu'il faut un génie supérieur pour le développer & le conduire à sa parfaite exécution; j'en aurai d'autant plus d'admiration pour l'auteur & lui rendrai mes hommages, mais je m'arrête jusqu'à ce que je sois instruit qu'entre tous les mouvemens de cet Automate & les cases de l'échiquier, il y a un rapport direct, sans lequel les prodiges rapportés me paroissent impossibles.

Il est donc de la gloire de M. de Kempell & de l'honneur de M. du Tens de

Digitized by Google

nous convaincre que nous pouvons placer l'auteur de cette admirable machine à côté de notre célèbre Vaucanson.

SPECTACLES.

OPÉRA.

L'ACADÉMIE royale de Musique a donné, le mardi 5 Février, la première représentation de la remise de *Pirame & Thisbé*, tragédie qui a paru pour la premiere fois le 17 Octobre 1726, reprise le 26 Janvier 1740, & le 23 Janv. 1759. Le poëme est de la Serre, & la musique de MM. Rebel & Francœur, chevaliers du Roi & surintendans de la musique de Sa Majesté, si jeunes alors que les musiciens l'appeloient l'*Opéra des Enfans*.

La fable de ce poëme est connue.

Zoraïde, fille de Zoroastre, se plaint de l'indifférence de Ninus à qui elle est destinée; Thisbé, fille de Belus, aime Pirame, général des armées de Ninus, & en est adorée. Ninus fait célébrer des fêtes en l'honneur des victoires remportées par Pirame, & lui fait confidence des tourmens de son cœur. Son rival essaie en vain de le

Digitized by Google

détourner de cet amour fatal. Ninus vient déclarer son amour à Thisbé en présence de Pirame. Zoraïde se répand en reproches & en menaces, & annonce à Ninus, Pirame pour son rival & son vengeur. Zoraïde & Thisbé se réunissent contre leur malheur commun. Zoroastre prend la défense de Zoraïde, & veut punir la perfidie de Ninus; il a déjà excité la rage d'un monstre furieux. Pirame, victime de la jalousie, est renfermé dans une tour; Zoroastre l'en retire par la magie de son pouvoir. Cet amant, délivré de ses fers, dit à Thisbé de se rendre aux tombeaux des Rois. Thisbé est errante dans une forêt sombre.

Amour, que ton flambeau me guide;
Rassure une amante timide
Qui craint pour l'objet de ses vœux;
Fais qu'il échappe au sort qu'un tyran lui prépare.

Le monstre furieux paroît, Thisbé fuit & laisse tomber son voile. Pirame survient, combat le monstre & le tue. Ce héros ne voit point Thisbé, & s'en alarme; il trouve le voile ensanglanté de son amante; il croit y découvrir le funeste destin de Thisbé; il se frappe & tombe

Digitized by Google

ſur un gaſon. Thisbé voyant ſon amant expirant, ſe livre à ſa douleur.

Dans l'ancien poëme, Ninus pourſuivoit ſon rival, Thisbé ſe poignardoit en ſa préſence en l'accablant de reproches cruels, & Zoroaſtre venoit jouir du déſeſpoir de ce Roi perfide; mais ce dénoûment a été changé, c'eſt l'Amour qui vient ſecourir les amans & les rappeler au bonheur, il dit à Thisbé.

Calme ton déſeſpoir & bannis les alarmes,
Thisbé, je viens ſécher tes larmes.
Vois, pour t'aimer toujours, renaître ton amant;
Et reconnois l'Amour à ce ſoin bienfaiſant.

A ſa voix, la forêt ſe change en un riche palais où les jeux & les plaiſirs, conduits par l'Hymen, rendent hommage à Pirame & à Thisbé, & les couronnent de myrte.

Cet opéra fait plaiſir. Il eſt très-bien remis pour les habillemens, pour les ballets & les décorations. Il y a des morceaux de ſymphonie agréables & des airs d'un chant gracieux. On a beaucoup applaudi Mlle Arnould, & en double Mlle Beaumeſnil dans le rôle de Thisbé; Mlle Duplant, dans Zoraïde, & Mlle Roſalie re-

Digitized by Google

préſentant le rôle de l'Amour. M. Larrivée, jouant Pirame, a eu le ſuccès qui lui eſt ordinaire; M. Muguet a remplacé M. le Gros, qui eſt indiſpoſé, dans le rôle de Ninus. M. Durand & Mlle Châteauneuf ont fait plaiſir par les airs qu'ils chantent dans les fêtes.

Le divertiſſement du premier acte, compoſé de guerriers & d'Aſſyriens, eſt fait avec toute la nobleſſe & la fierté que comporte ce caractère de danſe. Mlle Heinel, en Aſſyrienne, a étonné autant que charmé par les graces & la perfection de ſa danſe dans les entrées ſeules qu'elle exécute. M. Simonin & Mlle Duperey ont fait plaiſir dans leur pas de deux.

Les ballets du ſecond & 3^e. acte, de la compoſition de M. Gardel, prouvent de plus en plus la haute idée qu'il a donnée de ſes talens pour cette partie, dans l'eſſai qu'il en a fait au premier acte d'Iſmène & d'Iſménias : on pourroit même ajouter à ſon éloge, que le divertiſſement des Paſtres au 3^e. acte eſt traité d'une manière, pour ainſi dire, neuve, en ce qu'il eſt plein de gaîté ſans aucune eſpèce de caricature. Les principaux ſujets employés dans ces deux ballets ſont MM. Gardel, Deſpréaux, Mlles Allard, Peſlin, Aſſe-

Digitized by Google

lin & d'Ervieux ; ils ont tous mérité les applaudiſſemens dont on les accueille toujours à ſi juſte titre.

Les ballets du premier, du 4^e. & du 5^e. actes ſont de M. Veſtris. On y remarque toujours l'empreinte du talent dont il a fait preuve depuis qu'il eſt en poſſeſſion de la place de maître des ballets. M. Gardel, au 4^e. acte, dans les eſprits terreſtres, & Mlle Guimard, dans les eſprits aëriens, expriment ces différens caractères d'une manière qui réunit tous les ſuffrages. Les jeux & les plaiſirs, au 5^e. acte, ſe lient très agréablement à l'action de la ſcène ; l'Hymen, repréſenté par Mlle Lafond, unit Pirame & Thisbé : la fête continue & ſe termine par une ariette en chœur qui eſt d'un bel effet, & enſuite par la chaconne dont M. Veſtris danſe les entrées ſeules avec cette ſupériorité à laquelle il doit la réputation dont il jouit. Mlle Aſſelin, & le pas de quatre compoſé de MM. Simonin, Trancart, de Mlles Duperey & d'Ervieux contribuent auſſi aux charmes de ce divertiſſement.

Digitized by Google

COMÉDIE FRANÇOISE.

M. Lekain, après une longue abſence, rendu enfin aux vœux du Public, avec une ſanté à peine encore raffermie, a reparu ſur la ſcène dans le rôle de Néron. Il a déployé tout ſon génie dans ce rôle admirable, l'un des plus profonds qu'ait tracés le grand Racine. L'affluence des ſpectateurs, les efforts que chaque acteur ſembloit faire pour ſe ſurpaſſer à l'envi dans un jour remarquable & devant une aſſemblée brillante, le jeu pathétique & vrai de M. Briſard, la ſenſibilité impétueuſe de M. Molé, la fermeté noble de Mlle Dumeſnil, tout cet enſemble de talens rares ſe ſignalant dans l'expreſſion d'un chef-d'œuvre, formoient un ſpectacle digne des regards des amateurs ſenſibles & éclairés, & tel que les étrangers même avouent ne pouvoir en trouver que dans la France qui, peut-être, ne ſent pas aſſez cet avantage unique. M. Lekain a joué depuis, le rôle d'Arzace dans la tragédie de Sémiramis, & a paru encore ſupérieur à lui-même dans le 4e.

Digitized by Google

acte, où cependant on étoit accoutumé de sa part aux plus grands effets.

(*Article de M. de la Harpe*)

Le 8 Février, les Comédiens François ont donné la premiere représentation du *Persifleur*, comédie en trois actes & en vers, par M. de Sauvigni.

Le *persiflage* est un nouveau terme pour exprimer un nouveau travers de notre tems. C'est le talent perfide que certains agréables ont de ridiculiser les vertus comme les vices. Ils répandent l'ironie, les fausses louanges, les critiques malignes, en affectant dans leurs propos & dans leurs airs les sentimens de candeur, de simplicité, d'honnêteté, de probité, d'humanité qu'ils n'ont point : tel est le Comte de Vilsain, qui se fait un grand mérite d'être *Persifleur*. Il se croit le héros de la société, & l'homme aimable fait pour y répandre tous les agrémens; mais il en est en effet le tyran. Il aspire à la main de Sophie. La Marquise sa tante veut faire ce mariage pour terminer un procès en confondant les prétentions respectives du comte & de Sophie. Vilsain doit se présenter à la campagne de la marquise. Sophie craint ce moment, parce qu'elle aime le marquis de Sainclar son parent,

Digitized by Google

dont elle eſt aimée ; les amies de la marquiſe promettent de ſervir Julie en repréſentant le Comte ſous ſes propres couleurs ; mais une amie de Vilſain fait parodier les traits de ſatyre à l'avantage du *Perſifleur*, & la Marquiſe en conçoit l'opinion d'un homme amuſant. Vilſain ſoutient ſon caractère en ſe jouant des ſentimens dont il fait parade, & ridiculiſant ſes amis par ſes geſtes & ſes propos ; il *perſifle* ſur-tout Sainclar ſon rival. Il affecte ſon langage, ſon maintien, ſon air ; il le rend d'après nature, & promet de le donner en propre original en produiſant Sainclar lui-même à l'aſſemblée qui éclate de rire. Sainclar, déconcerté de cet accueil, ſe fâche contre Vilſain qui profite encore de cette circonſtance pour le rendre plus ridicule. Le Perſifleur lui a préparé un autre tour, pour écarter ce rival : il a profité la veille d'un déguiſement ſous lequel il faiſoit la mère dans un proverbe, & perfifle la marquiſe qui ne le connoiſſoit pas, en l'accueillant & ſe diſant une riche Hambourgeoiſe qui a une fille de quinze ans, & un million de bien qu'elle deſire donner à St Clar. La Marquiſe croit faire la fortune de ſon parent, & ſon bonheur en acceptant pour lui ce parti ; mais Sainclar, trop amoureux,

Digitized by Google

rejette ces propositions. Il parvient à détromper la Marquise & à faire agréer son amour. Le Persifleur est lui-même *persiflé* au moment où il étoit près de signer le contrat. Cette comédie est écrite avec facilité & légéreté. Le caractère du Persifleur est une nuance du méchant & de l'homme du jour ; il n'en étoit que plus difficile à saisir & à représenter. On a souri à plusieurs traits contre les femmes & les abbés,

Nos femmes, nos abbés, à présent tout raisonne.

contre les noblesses qui se ressuscitent, contre les financiers, contre les prétendus amis, &c.

Il falloit l'art & l'intelligence de M. Molé pour faire réussir le rôle du *Persifleur*, qui est presque tout entier dans le jeu, dans le ton & les gestes de l'acteur. Les autres rôles ont aussi été bien rendus par Mde Préville, Mde Molé, par Mlles Doligni, Fannier & Hus, & par M. Monvel.

ACADÉMIES.

L'ACADÉMIE Françoise a élu, dans sa séance du 7 de Février, M. le Prince de Beauveau

Digitized by Google

Beauveau & M. Gaillard, pour remplir les deux places vacantes par la mort de M. le Préſident Hénault & de M. l'Abbé Allary.

Académie des Sciences.

Le 16 de ce mois, l'Académie Royale des Sciences a élu M. Deſmarêts à la place d'adjoint en méchanique, vacante par la promotion du Marquis de Condorcet à celle d'aſſocié.

Académie des inſcriptions & belles-lettres.

Le 25 l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres a élu le Cardinal de Bernis à la place d'Académicien Honoraire, vacante par la mort du Préſident Hénault.

BERLIN.

Programme pour deux prix déférés au jugement de l'Académie royale des ſciences & belles-lettres de Berlin.

Un particulier de France, amateur des ſciences utiles & curieuſes, a remis à l'académie royale des ſciences & belles-lettres de Berlin, deux ſommes, l'une de *cinq cens livres*, l'autre de *trois cens liv.*

Digitized by Google

pour être délivrées à ceux qui, au jugement de l'académie, auront le mieux répondu à deux questions dont la solution l'intéresse.

L'académie, en acceptant ces offres, déclare qu'elle ne fait que se prêter aux desirs de la personne susdite; c'est pourquoi elle propose les questions à-peu-près dans les termes où leur auteur les avoit énoncées.

Première Question. 1. *Quelle est la cause de la différence des deux espèces de Paralysie, dont l'une (& c'est la Paralysie ordinaire) rend la partie affectée incapable de mouvement, & dont l'autre, en laissant la liberté des mouvemens, ne nuit qu'à l'organe du tact en émoussant ou détruisant sa sensibilité?* 2. *S'il y a quelque remède, confirmé par l'expérience, qui puisse guérir cette paralysie ou en modérer l'effet, & rendre au malade la sensibilité en tout ou en partie?*

L'occasion de ces demandes se trouve dans des faits qu'indique l'histoire de l'académie royale des sciences de Paris, année 1743, pag. 93, *in*-4°.

Seconde Question. *On demande les véritables raisons ou causes générales des différences qu'on observe dans les diverses espè-*

Digitized by Google

ces d'animaux entre les mâles & les femelles, & sur-tout par rapport au poil & à la plume parmi les quadrupèdes & les oiseaux.

Il s'agit de fixer jusqu'où ces différences s'étendent & jusqu'où elles sont les mêmes dans les espèces susdites. On souhaite en particulier de connoître quelle relation on peut concevoir entre le sèxe & la couleur, ou la bigarrure du poil ou de la plume? Avant que de toucher ce dernier article, il faudroit confirmer ou réfuter par des observations authentiques ou bien constatées, l'opinion vulgaire que, dans l'espèce des chats, il n'y a que les femelles qui soient marquées de trois couleurs, blanche, noire & jaunâtre ou rousse.

Les pièces destinées au concours doivent être remises à M. Formey, secrétaire perpétuel de l'académie, au plus tard le 1r Novembre 1771. Chaque auteur joindra une sentence, ou devise à sa pièce, & mettra dans un billet cacheté la même sentence ou devise avec son nom. Le seul billet de la pièce victorieuse sera ouvert.

Les deux prix, celui de 500 liv. pour la première Question, & celui de 300 liv. pour la seconde, seront proclamés à l'assemblée publique de l'académie du 30

Digitized by Google

Janvier 1772, & délivrés à ceux qui les auront remportés.

IV.

Ecole Vétérinaire.

Le mardi 19 Février 1771, neuf Elèves de l'Ecole royale vétérinaire de Paris furent entendus avec satisfaction dans un concours public dont l'objet étoit la démonstration des os du cheval. M. le doyen de la faculté de médecine de Paris honora cette séance de sa présence.

Les Elèves admis au concours furent les Sieurs:

AURUS, entretenu par l'Infant Duc de Parme.
RAVANEL, par S. A. Mgr le Prince regnant des Deux Ponts.
VERRIEZ, par Mgr le Prince de Bergues.
THIBOULOT, par S. E. M. le Cardinal de Choiseul.
BERLEMONT l'aîné, & BERLEMONT cadet, entretenus par les Etats de Haynault.
LE BEL, de la Picardie, à ses frais.
DU PERROT, de la Légion de Flandres.
HEQUART, dragon de la Roche-Foucault.

Les Srs Aurus & Verriez méritèrent le

Digitized by Google

prix; le Sr Aurus ne tira point au sort & le céda au Sr Verriez en se contentant de l'honneur d'avoir les suffrages publics.

Le Sr le Bel eut le premier *accessit*.

Le second fut accordé aux Srs Thiboulot, Duperrot & Hecquart.

Les autres concourans furent honorés des éloges qu'on leur donna.

ARTS.

GRAVURE.

I.

Les amateurs qui ont vu la collection des tableaux qui ornent le cabinet de Mgr le Duc de Choiseul ont paru desirer que la gravure leur en rappelât le souvenir. Cette collection à laquelle le goût a présidé est principalement composée de tableaux flamands si recommandables par le fini précieux du pinceau, la naïveté des expressions, la richesse & la vérité du coloris. On admire sur-tout dans cette collection les productions des Gerardow, Mieris, Netscher, Terburg, Metzu, Vandewerf, Berghem, Wonvermans, Te-

Digitized by Google

niers, Oſtade, Rembrant, Ruïſdaël, Breughel, Claude Lorrain, &c.

Le Sr Baſan, graveur & marchand d'eſtampes *à Paris, rue & hôtel Serpente*, dans la vue de multiplier en quelque ſorte les chef-d'œuvres de ces habiles maîtres & d'en procurer la jouiſſance aux artiſtes & aux amateurs, a, depuis plus de ſix mois, entrepris de faire graver cette collection à l'eau-forte & dans le ſtyle pittoreſque. Cette ſuite ſera compoſée de plus de cent planches, dont les plus grandes ſont de format *in*-4°. Les cinquante premières gravures ſont déjà terminées & ſeront délivrées dans le courant du préſent mois de Mars. On paiera trente-ſix livres pour cette premiere livraiſon de cinquante eſtampes qui ſeront précédées d'un joli frontiſpice compoſé & gravé par le Sieur Choffard, & de l'explication des tableaux qu'elles repréſentent. Dans les ſix mois ſuivans, le Sieur Baſan eſpère diſtribuer les gravures de la ſeconde livraiſon.

II.

M. Alliamet, Graveur du Roi, rue des Mathurins, vis-à-vis la rue des Maçons, & M. Macret, rue Gallande, vis-à-vis celle des Rats, publient deux eſ-

Digitized by Google

tampes nouvelles gravées par M. Macret, d'après les tableaux de M. Eisen père. L'une représente le *Payſan ſolliciteur* qui porte un chapon; l'autre le *Procureur antique* qui écrit, & un chat près de ſon papier. Ces gravures ſont d'un effet agréable & pittoreſque.

III.

Nouveau Cahier de payſages de deux pouces de hauteur & de largeur deſſinés & gravés par le ſieur Chevalier. Le Cahier eſt de ſix feuilles, gravées avec beaucoup de délicateſſe & de netteté. A Paris chez Niquet, Place Maubert à côté de la rue des Lavandières.

MUSIQUE.

I.

L'ARRIVÉE du Piano forte avec accompagnement d'un violon & violoncelle, par M. Albaneſe, œuvre VII, mis au jour par M. Sieber & compagnie, ſucceſſeurs de M. Huberty. Les parties ſont ſéparées pour la commodité des amateurs; prix,

Digitized by Google

3 liv. 12 s. A Paris, chez l'Editeur, rue des Deux-Ecus, au Pigeon blanc ; & aux adresses ordinaires de musique ; à Paris, à Lyon & à Dunkerque.

On trouve, aux mêmes adresses, *Duo* pour deux violons tirés des opéra comiques, & arrangés par Valentin Roceser, musicien de S. A. S. Mgr le Duc d'Orléans ; 2e. recueil ; prix, 3 liv.

I I.

Premier recueil des recréations lyriques, contenant plusieurs ariettes, romances & duo dans le goût moderne, avec accompagnement de violons & violoncelle, par M. *Blainville* ; prix, 7 liv. 4 s. A Paris, au bureau d'abonnement musical, cour de l'ancien grand cerf, rue St Denis & des Deux-Portes St Sauveur, & aux adresses ordinaires de musique ; à Paris & à Lyon.

I I I.

II. Recueil d'airs choisis dans les plus beaux opéra-comiques, avec accompagnement ajusté pour la flûte, le violon ou le par-dessus de viole, par M. Bordet ; prix 6 liv. en blanc. A Paris, chez M. Bordet, auteur & marchand de musique, rue

Digitized by Google

St Honoré, vis-à-vis le palais royal, à la Musique moderne, & aux adresses ordinaires; à Paris, Rouen & Lyon.

IV.

XXII. Livre de Guittare, contenant des airs de l'opéra comique, avec des accompagnemens d'un nouveau goût, des préludes & des ritournelles, par M. Merchi; œuvre xxvi^e.; prix, 6 liv. A Paris, chez l'auteur, rue St Thomas du Louvre, en entrant du côté du château d'eau, à côté de M. Godin; & aux adresses ordinaires de musique; à Lyon, chez M. Castaud, place de la Comédie.

V.

VI. Quartetti per due violini, alto, è basso, composti dal Signor de Machi, maestro di concerto è primo violino della catedrale d'Alesandria; opera iii^a. nuovamente stampata à spese di G. B. Venier; gravés par Mde la Veuve Leclair. Ces *Quatuor* peuvent s'exécuter à grand orchestres; prix, 9 liv. A Paris, chez M. Venier, éditeur de plusieurs ouvrages de musique, à l'entrée de la rue St Thomas du Louvre, vis-à-vis le château-d'eau, &

Digitized by Google

aux adreſſes ordinaires ; à Lyon, aux adreſſes de muſique.

On trouve aux mêmes adreſſes les ſymphonies de Bauer Schmitt le cadet.

V I.

Traité des agrémens de la Muſique, contenant l'origine de la petite note, ſa valeur, la manière de la placer, toutes les différentes eſpèces de cadences, la manière de les employer, le tremblement & le mordant, l'uſage qu'on en peut faire, les modes ou agrémens naturels, les modes artificiels qui vont à l'infini, la manière de former un point d'orgue ; ouvrage original très utile non-ſeulement aux maîtres de goût du chant, mais encore à tous les joueurs d'inſtrumens, & que tout bon muſicien, même compoſiteur, lira avec beaucoup de plaiſir ; compoſé par le célèbre Giuzeppe Tartini. A Padoue, & traduit par le Signor P. Denis. Prix, 7 liv. 4 ſ. A Paris, chez l'auteur, rue Monmartre, la porte cochere vis à vis la rue Nôtre-Dame des Victoires, à côté du perruquier, & aux adreſſes ordinaires.

Digitized by Google

GÉOGRAPHIE.

ITINERAIRE historique & topographique des grandes routes de France; par L. Denis, géographe; revu & corrigé en 1770. A Paris, chez Ramonet, maître perruquier, rue St Jacques au coin de celle des Poirées, vis-à-vis le collége de Louis le Grand; *in*-18. 2 liv. 8 s. relié & 1 liv. 16 broché.

Ce petit livret est rempli de cartes qui indiquent les différentes routes, avec ses explications. Il doit être intéressant & utile pour ceux qui voyagent.

PEINTURE.

Pastel fixé.

Le Sr Brea, peintre en huile & en pastel, vient de découvrir le secret de fixer le pastel & les dessins; il les rend plus solides & les met à l'abri de l'humidité. Le Sr Brea fera voir au Public la solidité de son secret, en passant la main & même une pierre ponce sur les pastels ordinaires

Digitized by Google

ou deſſins, ſans que la couleur en ſoit altérée; il fera voir des tableaux qui ne ſeront fixés qu'à moitié, & l'on ſe convaincra par-là que la couleur en eſt toujours la même; ſa boutique, où l'on trouvera toujours de quoi ſatisfaire la curioſité des amateurs en ce genre, eſt rue Platrière, vis-à-vis la grande poſte; il en tiendra auſſi à la Foire St Germain, dans l'allée de la lingerie au N°. 96: il a un très-beau cabinet où l'on trouvera des tableaux en huile, en tout genre, des meilleurs maîtres Italiens, Flamands & François; il peint le portrait, montre le deſſin & fait des envois en province.

Éponges préparées par M. Sieuve de Marſeille, auteur du mémoire ſur les olives, & qui a découvert le ſecret du goudron pour les oliviers, & la maniere d'extraire de l'huile de la ſeule chair des olives ſans noyau.

Ces éponges ſont propres à conſerver l'huile d'olive dans toute ſa limpidité, elles attirent & retiennent les parties craſſes, aqueuſes & viſqueuſes que l'huile acquiert dans les chaleurs par ſa fermentation.

La maniere de s'en ſervir conſiſte à les placer

Digitized by Google

dans le fond des vaſes dans leſquels on dépoſera les huiles, & chaque année, après le tems de leur fermentation qui arrive toujours en été, on aura l'attention de tranſvaſer les huiles avec précaution dans de nouveaux vaſes. On prendra les éponges qu'on lavera dans l'eau tiéde, & après les avoir bien exprimées pour leur faire dégorger les parties craſſes, aqueuſes & viſqueuſes dont elles ſeront chargées, on les replacera dans le fond de ces mêmes vaſes dans leſquels on remettra les huiles.

Ces éponges ſont de différentes groſſeurs; les petites n'opèrent leur effet que juſqu'à la concurrence de cent livres d'huile, les ſecondes juſqu'à celle de deux cent livres.

Ces éponges conſervent leur vertu pendant environ deux ans, après lequel tems il faudra les renouveller. Elles ſeront cachetées; on en trouvera à Marſeille, chez M. Meynard, négociant, à la monnée des Accoules; & à Paris, chez *M. Maurice, maiſon de M. Macquer, médecin, rue St Sauveur, vis-à-vis le Vitrier*, ſon correſpondant, chargé également d'inſcrire les demandes qu'on fera des nouvelles huiles extraites de la chair des olives ſans le noyau, ſelon les principes de M. Sieuve, & chez qui on marquera la quantité de ces huiles qu'on demandera, & la maniere de les faire venir, ſoit en barils, ſoit en bouteilles. Le prix de ces huiles ſera relatif à la cherté des olives, & n'excédera pas de beaucoup le prix des huiles ordinaires.

M. Sieuve, dont les papiers publics ont annoncé le ſuccès du goudron qu'il a compoſé pour préſerver les olives, en a fait dans différens terroirs de Provence pluſieurs expériences, qui ont toutes réuſſi. Ce goudron n'a pas eu ſeulement du ſuccès

Digitized by Google

en Provence, il vient de recevoir un certificat daté du 30 Novembre dernier, signé par M. de Villaennosa, & scellé de ses armes, qui atteste « qu'ayant fait usage de son goudron, à six lieues » de Sarragosse, dans le royaume d'Arragon, il » avoit fait tout l'effet qu'on en pouvoit attendre; » que les oliviers qui avoient été attaqués des » vers dans le commencement du printems, en » avoient été entierement délivrés dans le mois de » Mai suivant par l'onction dudit goudron. » Ce Seigneur ajoute que « dans tout ce canton-là, il » n'y a eu que les oliviers de ses vergers qui aient » porté des olives. »

Ce Physicien a trouvé également le moyen d'extraire de l'huile de la seule chair des olives choisies & détritées. Cette huile douce, pure, qui n'aura point l'acide piquant & corrosif que le noyau écrasé avec le fruit donne à l'huile ordinaire de Provence, est préférable aux meilleures huiles d'Aix, & reviendra à aussi bon marché. Voici l'attestation que l'Académie de Provence a donnée pour cette précieuse invention.

« Nous commissaires nommés par l'académie » de Marseille, déclarons que M. Sieuve nous a » présenté une bouteille contenant l'huile d'olive » extraite suivant ses principes de la chair des oli- » ves de la récolte de cette année, détritées à son » moulin qu'il a perfectionné; que cette huile est » de belle couleur, & qu'elle a l'odeur & le goût » du fruit dans la maturité requise; que M. Sieuve » nous a présenté une seconde bouteille, conte- » nant l'huile qu'il a fait extraire à part de l'huile » & du noyau; que nous avons trouvé cette li- » queur épaisse, fétide & du plus mauvais goût. Il » est évident que l'huile extraite suivant les prin-

Digitized by Google

» cipes de M. Sieuve, doit être plus salutaire que » l'huile ordinaire, dans laquelle se trouve cette » huile fétide, extraite du noyau & de l'amande; » en foi de quoi nous avons signé la présente at- » testation & apposé le sceau de l'Académie. A » Marseille, le 11 Décembre 1770. *Signé*, GUYS, » RAIMOND & MOURAILLE, secrétaire de l'Aca- » démie. »

M. Sieuve n'en a fait, l'année derniere, que des essais qui ont été distribués au Roi & aux ministres, & il sera en état d'en fournir aux particuliers cette année; mais, comme cette huile pourra être promptement enlevée, il avertit les personnes qui voudront s'en procurer à Paris, de se faire inscrire chez *M. Maurice, maison de M. Macquer, médecin, rue Saint Sauveur, vis-à-vis le vitrier*, son correspondant à Paris, & de l'avertir de la quantité qu'elles en souhaiteront pour leur provision, la maniere dont elles desirent qu'elle leur soit envoyée; savoir en barrils ou en bouteilles. Le tout sera revêtu d'un imprimé signé de l'auteur, & cacheté de ses armes. Le prix sera fixé selon la valeur des olives, & il n'excédera pas de beaucoup celui des huiles ordinaires.

ANECDOTES.

I.

ON a coutume, en Angleterre, de nommer douze prédicateurs pour prêcher devant le parlement lorsqu'il est assemblé.

Digitized by Google

Le docteur Swift fut chargé de cette fonction, & prêchant un jour sur la vanité, il remarqua que l'homme en général a quatre choses dont il peut s'énorgueillir.

1°. De sa naissance & de son rang; 2°. De sa fortune; 3°. De sa figure; 4°. De son esprit.

Il partagea son sermon en quatre parties, &, après avoir expliqué les trois premières parties, il finit par dire : « Nous » devrions passer à présent à l'examen de » notre quatrième point; mais, comme » dans cette assemblée chrétienne il n'y » a personne qui soit dans le cas de pou- » voir tirer vanité des avantages de son » esprit, il seroit inutile pour votre édi- » fication, mes très-chers Frères, de vous » y arrêter, & nous terminerons le dis- » cours par une courte application.

Ce trait, dont la causticité n'étoit pas enveloppée du voile de la politesse, fit perdre au doyen de Patrick sa place.

I I.

A la représentation du Fabricant, comédie, on vint annoncer sur la scène la banqueroute du Marchand; un specta-

Digitized by Google

teur au parterre s'écria plaisamment : *Ah! morbleu, j'y suis pour vingt sols.*

III.

Le Lord Willougby de Brooſſe avoit un jour parlé de l'importance de la Compagnie des Indes, dans la Chambre des Pairs ; selon lui elle avoit procuré les plus grands avantages à la Nation ; elle avoit multiplié ses amis ; l'Asie fourniſſoit plus de gens attachés à l'Angleterre que l'Europe. En sortant il chercha son valet qu'il appeloit toujours son ami, & ne le voyant pas, il cria : *où eſt donc mon ami?* En Asie, sans doute, lui répondit Antoine Henley, qui se trouva par hasard à ses côtés.

VI.

Pierre Walters étoit un de ces hommes qui, nés dans la plus profonde obscurité, travaillent par toutes sortes de moyens à leur fortune & ne tardent pas à en acquérir une considérable ; il profita des extravagances de nos jeunes seigneurs qui diſſipent leurs biens avant d'en jouir, & sont les victimes des usuriers. Walters faiſoit les affaires du feu comte d'Uxbridge. Ce seigneur aimoit l'argent, & il ouvroit sa

Digitized by Google

bourſe aux néceſſiteux qui avoient des fonds pour répondre, & prenoit de très-forts intérêts. Walters ménageoit toutes ces entrepriſes uſuraires; il paroiſſoit ſeul dans les marchés du comte. Il arriva un jour qu'Antoine Henley, qui étoit auſſi célèbre par ſon eſprit que Walters par ſes richeſſes, rencontra ce dernier dans une auberge & ſoupa avec lui. Dans le cours de la converſation Henley ne manqua pas de plaiſanter ſon compagnon ſur ſa paſſion pour l'argent, & Walters ſe moqua du mépris qu'Henley faiſoit de ce métal précieux. *Enfin*, dit celui-ci, *on ſait, mon cher Walters, comment va votre fortune, mais tout le monde ignore ſi vous avez de l'eſprit ou non. Tant mieux*, reprit l'uſurier, *& j'en remercie mon étoile. Je vous dirai, M. Henley, que la nature ne m'en a point accordé; mais vous ſavez que j'ai acheté dernierement les biens de pluſieurs perſonnages très-ſpirituels, ils m'ont vendu leur eſprit en même-tems.*

V.

Le Prevot Kingſton s'étoit fait craindre pendant l'exercice de ſa charge. Un

Digitized by Google

meunier qui avoit fait beaucoup de bruit pendant la révolte, instruit des exécutions nombreuses qu'ordonnoit Kingston, redoutant de se trouver dans son chemin, apprenant qu'il n'étoit pas éloigné, sortit un matin de sa maison, après avoir recommandé à son valet de passer pour lui, pendant son absence, sur-tout si quelque homme bien mis & bien accompagné venoit le demander. Le Prévot vint comme il l'avoit prévu ; le valet qui étoit fort simple, se garda bien d'oublier sa leçon, & dit ce qu'on lui avoit ordonné de dire. Sir Kingston ordonna sur le champ à ses gens de le pendre au premier arbre. Le malheureux s'écria aussi-tôt : *Je ne suis pas le meunier, je suis seulement son valet. Non, mon ami*, lui dit le Prevot, *je m'en tiens à ton premier aveu ; ce n'est pas moi que l'on trompe si facilement. Si tu es le meunier, tu es un rebelle & tu mérites la mort ; si tu ne l'es pas, tu as pris un nom dangereux, tu es coupable par ton mensonge ; tu ne peux d'ailleurs rendre un plus grand service à ton maître que de te faire pendre pour lui.*

Digitized by Google

EDITS, LETTRES-PATENTES, &c.

Les membres du conseil ont été à Paris, le 24 de Janvier, pour y tenir le parlement, en conséquence des lettres-patentes du Roi, du 23.

Le Roi ayant jugé à propos d'établir un nouvel ordre dans l'administration de ses finances, & ayant reconnu que la plûpart des départemens qui étoient partagés entre les sept intendans des finances ayant des rapports immédiats & étant liés les uns avec les autres, le travail qu'ils exigent n'en deviendroit que plus facile & mieux suivi, s'il étoit moins divisé, Sa Majesté a rendu un édit, en date du mois de Janvier 1771, enrégistré à la chambre des Comptes, par lequel Elle supprime les sept offices existans d'intendans des finances & en crée quatre nouveaux, lesquels seront remplis par les Srs d'Ormesson, conseiller d'état ordinaire & aux conseils royal des finances & de commerce; Moreau de Beaumont, & Trudaine de Montigny, conseillers d'état & ordinaires aux conseils royal des finances & de commerce; & de Boullongne, conseiller d'état & ordinaire au conseil royal des finances. Sa Majesté a fixé, par le même édit, la finance de chacun de ces nouveaux offices à la somme de 350, 000 liv. Elle a aussi arrêté que les intendans des finances, dont les offices sont supprimés par cet édit, continueront de jouir de leurs entrée & séance en ses conseils, ainsi qu'ils en ont joui jusqu'à ce jour.

Digitized by Google

AVIS.

I.

Le Spectateur François.

Il n'y a pas d'ouvrage plus universellement connu que le Spectateur Anglois. Cette vaste scène sur laquelle de nouveaux acteurs viennent sans cesse offrir aux yeux leurs ridicules, a intéressé tous ceux qui aiment à voir la nature exposée dans son vrai jour. Un ouvrage d'un genre si utile & si agréable manquoit à la France, lorsque M. de Marivaux l'entreprit. Personne ne connoissoit mieux le monde, & n'avoit sondé plus avant dans le cœur humain, que cet auteur charmant qui a couru une carriere si fleurie. S'il eût voulu déployer tous ses talens, il nous auroit donné un excellent Spectateur; mais son esprit refroidi par la critique, peut-être émoussé par les années, s'est trop étendu sur les mêmes sujets.

Des hommes de lettres ont osé reprendre cet ouvrage abandonné. Les premieres feuilles qu'ils ont données, quoique inférieures à celles qui viennent de paroître, ont été annoncées avec éloge dans les Journaux: elles forment à présent le premier volume. Le Public peut voir si les auteurs sont restés au-dessous de leur entreprise.

Le libraire fera parvenir aux abonnés quinze cahiers par an, francs de port, qui est de 9 liv. pour Paris & 12 liv. pour la province.

Digitized by Google

On souscrit pour cet ouvrage chez Lacombe, libraire, à Paris, rue Christine.

On délivre aussi le premier volume séparément qui est de 2 liv. 10 sols.

II.

On trouve chez Saugrain jeune, libraire, quai des Augustins, *Galliæ antiquitates quædam selectæ atque in plures epistolas distributæ, in* 4°. d'environ 200 pages avec figures. Ce livre est intéressant & rempli de recherches savantes.

Le même libraire publie un *Dictionnaire Irlandois, in* 4°.; c'est le seul qui existe en cette langue, ce qui le rend d'autant plus précieux.

III.

M. Sigaud de Lafond, professeur de physique expérimentale & de mathématiques, de la société royale des sciences de Montpellier, des académies d'Angers, de Baviere, &c. recommencera un cours de physique expérimentale le lundi 11 Mars à six heures du soir, qu'il continuera les lundi, mercredi & vendredi de chaque semaine. Il demeure rue St Jacques, près St Yves, maison de l'Université.

IV.

Griffon ou instrument pour arracher les dents.

Cet instrument occasionne moins de déchirement, & par conséquent moins de douleur que les

Digitized by Google

instrumens ordinaires. Il enlève la dent perpendiculairement, en prenant pour point d'appui les deux dents voisines auxquelles il ne peut nuire. Cet instrument est donc non-seulement utile aux chirurgiens-dentistes, mais encore aux personnes éloignées des secours ordinaires, ou qui se sentent assez de courage pour opérer sur elles-mêmes, ce qui est très-aisé par le moyen de ce griffon. Le prix de cet instrument est de 24 liv. On le trouve à Paris, chez le Sr Charpentier, graveur & mécanicien, au vieux Louvre, du côté de la colonnade.

V.

Pension.

M. DE LONGPRÉ, professeur de mathématiques, dont les talens dans l'art d'enseigner cette science sont confirmés par le succès de ses élèves, continue de prendre de jeunes Gentilshommes en pension chez lui, rue Neuve St Etienne, dans une maison riante & en bon air.

M. de Longpré n'admet que des jeunes gens connus pour avoir des mœurs & de l'éducation.

Chaque élève a une chambre à cheminée proprement meublée & garnie de tout ce qui peut être commode.

On est bien nourri; soupe, bouilli, deux entrées & dessert à dîner; rôti, salade, entremets & dessert à souper; du vin à chaque repas.

Le prix de la pension est de 1500 liv. en y comprenant seulement le logement, la nourriture, les leçons de mathématiques & celles de dessin.

Cette maison convient aux jeunes gens qui se

Digitized by Google

destinent au service, & particulierement à ceux qui veulent entrer dans le génie & dans l'artillerie.

Le nombre des élèves est fixé à dix-huit, sans qu'il puisse être augmenté.

Il n'y a actuellement que trois places vacantes.

M. de Longpré ne connoît pas de moyen plus sûr pour mériter la confiance du Public que de lui annoncer ses succès.

L'année derniere, époque de son établissement, M. de Longpré présenta à l'examen du Génie sept des ses élèves; cinq furent admis à l'école de Mézières.

Cette année il y avoit moins de places & plus de concurrens, & cependant de sept élèves qu'il a présentés, il y en a eu cinq de reçus élèves du Génie.

V I.

Stomachique liquide du Sr Ray, privilégié du Roi, & de la commission royale de médecine.

Le Sr Ray, dont le zèle pour le bien de l'humanité ne se ralentit point, voit avec satisfaction ses études & son travail couronnés par les plus grands succès: il n'entreprendra pas de faire l'éloge de son remède & d'en vanter l'efficacité.

Le Sr Ray avertit que toutes ses bouteilles seront étiquetées: *Stomachique liquide du Sr Ray*, ainsi que son adresse, à Paris; son nom sera de sa main sur les étiquettes; on le trouvera aussi gravé sur

Digitized by Google

ſur ſon cachet, qui coëffera la bouteille, en très-petit caractère : c'eſt une regle que le Sieur Ray a établie pour la ſûreté. Elle eſt exécutée chez lui, ainſi que dans tous ſes bureaux établis dans différentes villes du royaume.

L'on donnera un imprimé avec chaque bouteille, pour indiquer la maniere d'en faire uſage ; ledit imprimé ſera ſigné du Sr Ray, & dans les différens bureaux où l'on en fera la diſtribution, ils ſeront auſſi contreſignés par eux.

Le prix de la bouteille de poiſſon, qui contient huit à neuf priſes, eſt de trois livres.

Il diſtribue auſſi la *Crême de Beauté*, dont il eſt inventeur. Elle eſt ſi parfaite pour la peau, qu'il eſt impoſſible de s'appercevoir que la beauté qu'il lui donne vienne de l'art. Cette crême entretient la peau dans ſa fraîcheur, & la blanchit ; elle répare le déſordre qu'auroient cauſé les différentes drogues que l'on auroit pu mettre ſur ſon viſage, telles que pommades ou autres prétendus ſecrets dont on ſe ſert, & qui, le plus ſouvent, ſont très-nuiſibles au teint. Les Dames qui uſent du rouge, après l'avoir ôté, doivent en uſer le ſoir & le matin avant de mettre leur rouge, & dans l'eſpace de peu de jours elles ſeront ſurpriſes de l'effet qu'aura produit la Crême de Beauté du Sieur Ray, qui conſerve la beauté, empêche les rides & ſillons qu'elle détruit. La bouteille de demi-ſeptier ſe vend 24 liv.

Le Sieur Ray demeure rue Chapon au Marais, la premiere porte cochere à gauche en entrant par la rue Tranſnonain. On le trouve tous les matins juſqu'à midi ; il y a toujours du monde pour en faire la diſtribution.

Digitized by Google

Il prie ceux qui lui feront l'honneur de lui écrire, d'affranchir les lettres, ainsi que l'argent qu'on lui fera tenir, pour faire les envois qu'on exigera de lui.

Le Sr Ray continue toujours avec le plus grand succès son topique pour les entorses & foulures de telle nature qu'elles soient.

VII.

Manufacture d'ustensiles de cuisine, & toutes sortes d'ouvrages en fer battu & blanchi, établie en Alsace par privilége du Roi, dont l'entrepôt général est à Paris, rue Quincampoix, vis-à-vis l'hôtel de Beaufort, où il a été transféré de la rue du Petit-Lion St Sauveur.

Ces Ustensiles de cuisine en fer battu à froid blanchi, & supérieurement étamé, sont portés au plus haut degré de perfection. Des épreuves réitérées en garantissent l'usage au Public. Ces nouveaux ustensiles ne sont pas moins utiles, nécessaires & commodes pour les troupes & pour la marine. Ils ont la propriété de servir un tems considérable, sans avoir besoin de réparation, & peuvent durer plus de soixante ans, parce que pour les rétamer il ne faut pas les regratter. L'économie y trouve plusieurs autres avantages, soit par rapport à une moindre dépense, soit pour la conservation de la santé en ce que les particules de fer

Digitized by Google

ſont ſaines, qu'elles ſe diviſent & ſubdiviſent juſqu'au point qu'elles ſont en quelque façon homogenes au corps humain. La rouille même qui préſerve le fer du verd-de gris eſt en termes de médecine, apéritive, & un remède pour les eſtomachs foibles. Les médecins s'en ſervent contre les obſtructions. D'ailleurs la tranquillité d'eſprit ſur ce que l'on mange, ſans aucun riſque ni inconvénient, n'eſt pas un moindre avantage.

Ils ſont très-utiles pour les perſonnes qui ont des châteaux ou maiſons de campagne, qui pour l'ordinaire ne ſont habités qu'une partie de l'année; avec la ſeule précaution de les faire huiler en les quittant, on eſt ſûr de les retrouver auſſi propres qu'on les a quittés.

Pour la commodité du Public, on fabrique des uſtenſiles de cuiſine de toute façon, au gré, au deſir, & ſuivant les modèles de ceux qui en commandent.

Il y a à Paris un attelier pour le rétamage de tous ces ouvrages.

S'adreſſer au magaſin, à M. le Prince, marchand préposé pour la vente deſdits uſtenſiles, dans on trouvera le tarif.

I V.

Batterie de Cuiſine doublée d'argent.

Vous ſouhaitez, Monſieur, que je vous communiques mes obſervations ſur le nouvel établiſſement qui vient de ſe former à Paris, d'une manufacture de batterie de cuiſine & vaiſſelle de cuivre doublé d'argent fin, pour préſerver des dan-

Digitized by Google

gers du verd-de-gris : je vais tâcher de vous satisfaire autant que mes lumieres & mes connoissances sur cette matiere peuvent me le permettre, aidé par les différens avis que j'ai recueilli pour me mettre mieux en état d'en porter un jugement certain & utile.

Cet objet de la premiere importance, puisqu'il tend à la conservation de la vie, méritoit sans doute la plus scrupuleuse attention avant d'en juger & de m'y livrer avec toute la confiance nécessaire.

Le jugement qu'en a porté l'Académie, d'après ses expériences faites, tel que je l'ai lu dans le *Prospectus* de la manufacture établie rue Beaubourg, est bien suffisant pour persuader de la bonté & de l'utilité d'une telle découverte. Moins curieux d'examiner & d'approfondir, pour m'éclairer & m'instruire, je n'aurois point attendu l'expérience pour me décider en faveur de cette manufacture, & lui donner la préférence sur tout ce qui paroît en ce genre, même sur ce qui nous vient d'Angleterre, où le secret de cette doublure a d'abord été trouvé, & d'où l'on prétend qu'il a été apporté en France, en échange d'autres secrets, *par l'un de ceux qui fabriquent dans Paris de ces ouvrages.* Ce n'est point ce que j'examine dans cette lettre ; j'observerai seulement que la concurrence en pareil cas ne peut que tendre à plus de perfection quand l'un & l'autre des artistes concurrens sont également animés de zèle & d'émulation, & que le bien public entre assez dans leurs vues pour ne point sacrifier la solidité qu'exigent de tels ouvrages, pour être bons, à l'envie de beaucoup vendre par l'appât d'un meilleur marché,

Digitized by Google

L'une & l'autre des manufactures, établies à Paris, ont annoncé deux objets digne d'attention, celui de la préservation du verd-de-gris & celui d'une économie démontrée dans l'usage de leur batterie comparée à celle de cuivre étamée ; & ce sont ces deux objets qui ont fixé toute mon attention.

L'objet de la santé se présente le premier à examiner ; nul autre ne peut ni ne doit lui être comparé, nul autre ne peut le compenser.

Les dangers du verd de gris sont trop connus, & il en est des exemples trop frappans pour balancer sur les moyens que le génie & l'industrie nous présentent pour nous en garentir : la santé est un bien trop précieux pour en faire un objet de calcul & de comparaison : celui qui peut se donner sans gêne tous les besoins de la vie, se trouvera-t-il gêné, doit il se trouver gêné pour se procurer les moyens de la conserver en la préservant d'un danger mortel ? N'y auroit-il pas d'autres besoins qui pourroient & qui devroient céder à celui-ci ? Quel objet de jouissance & d'attention peuvent, donc l'emporter sur une vie languissante & exposée ? Une glace, un habit, un bijou de moins, peuvent nous garantir d'un poison assez & trop connu, & nous calculons avec nous-même sur la possibilité de nous en garentir ! c'est mettre dans la même balance la vie d'un côté & la fortune de l'autre : il n'est peut-être que trop arrivé qu'on aura payé en une année à son médecin & apothicaire pour maladies, peut-être même occasionnées par le verd-de-gris, plus qu'il n'en auroit coûté pour s'en préserver.

Ces considérations, qui se présentent si naturel-

Digitized by Google

lement à l'esprit, m'ont porté à m'assurer du succès, des casserolles doublées d'argent fin, substituées aux étamages contre la production du verd-de-gris : abstraction faite de l'objet de dépense, que j'examinerai, il me restoit quelques doutes sur l'efficacité & la solidité de ces doublures annoncées parfaitement adhérentes ; sçavoir,

1°. Si effectivement la jonction de l'argent au cuivre peut se faire parfaitement sans aucune soudure.

2°. Si l'argent employé dans l'une & l'autre des manufactures est exactement fin & exempt de tout alliage ; & si, en supposant quelque disjonction & crévasses (ce qui ne pourroit se supposer autrement) le verd-de-gris ne pourroit point s'engendrer par le cuivre entre ces disjonctions & pénétrer sur la surface de l'argent, comme on a voulu l'insinuer dans le journal du commerce.

3°. Enfin, si une moindre quantité d'argent, appliqué sur le cuivre, peut également tranquilliser contre le verd-de-gris, & si des piéces doublées en moindre proportion pouvoient être d'un usage également solide, durable & satisfaisant : trois questions essentielles à résoudre.

Pour me satisfaire sur ma première question, je me suis procuré deux casserolles faites à Paris, une de chaque manufacture, & une troisième de celles qui viennent d'Angleterre ; l'une à $\frac{1}{8}$ d'argent sur $\frac{1}{4}$ de cuivre ; l'autre à $\frac{1}{2}$ d'argent sur $\frac{1}{2}$ de cuivre ; & la troisième, le marchand lui-même n'ayant pu m'en dire la proportion, je l'ai jugé très-mince, eu égard au prix. (1) J'ai mis ces

(1) Tout considéré dans ces ouvrages qui nous

Digitized by Google

trois pièces au feu, je les ai fait chauffer jusqu'à les rougir, & les ai plongées de suite dans l'eau froide; il n'en est résulté aucune disjonction ni aucune marque de soudure, ce qu'il seroit aisé de découvrir par cette seule expérience, (1) que j'ai poussé beaucoup plus loin que ne l'ont fait, selon leur rapport, les commissaires nommés par l'académie, d'où j'ai cru pouvoir juger de la bonté du secret qui est sans doute le même à Paris, qu'en Angleterre.

J'ai passé ensuite à la seconde question; savoir, si l'argent, employé sur mes casseroles d'épreuve,

---

viennent d'Angleterre, le poids & la façon comparés au prix qu'on les vend, il ne peut y avoir plus de $\frac{1}{11}$ d'argent joint au cuivre. Sur des pièces fort légères & fort minces, une telle proportion ne peut tomber qu'en pure perte, même très-peu de tems d'usage, parce que, par les moindres nétoyages, le cuivre doit être bien découvert.

(1) La moindre trace de soudure dessus ou à côté de l'argent fin, se découvre en tache noire, qui la décéleroit, malgré tout l'art possible pour la déguiser: d'ailleurs, on ne pouvoit concevoir comment des pièces ainsi soudées, soit en tout, ou en partie, pouvoient souffrir, sans crévasses ni gersures, l'extension qu'on donne à cette matière pour la forger, la restraindre fort mince, & lui donner toutes les formes possibles, telles que je l'ai vu pratiquer à la manufacture de l'hôtel de Force; l'on ne peut concevoir, dis-je, d'autre cause principale de cette jonction que celle de l'affinité des deux métaux unis, à laquelle une préparation quelconque donne lieu.

Digitized by Google

avoit toute la fineſſe requiſe pour ne point produire de verd-de-gris; bien inſtruit, d'ailleurs que le moindre alliage peut en faire paroître à l'aide des acides qui entrent dans la compoſition de nos alimens, & j'étois également bien inſtruit que l'argent bien épuré n'en produit nullement; (1) auſſi puis-je aſſurer qu'après avoir répété pluſieurs fois ces mêmes expériences faites par l'académie, qui ſont les plus fortes & les plus ſûres qu'on puiſſe faire; je n'ai remarqué aucune trace ni aucune teinture de verd-de-gris dans mes deux caſſeroles faites à Paris: je n'aſſurerai pas de même la fineſſe de l'argent appliqué ſur celles d'Angleterre: peut-être dois-je attribuer ce qui m'a paru, à la trop grande légéreté de l'argent joint au cuivre, qui, bientôt altéré par l'action du feu & des acides ou quelque inégalité de matière, a découvert quelque peu de cuivre qui produit des apparences de verd-de-gris, ce qui m'a conduit naturellement à examiner plus ſcrupuleuſement ma troiſième queſtion.

---

(1) Le cuivre eſt, non-ſeulement, de tous les métaux le ſeul qui produiſe du verd-de-gris; il peut encore en faire produire à tous ceux auxquels il peut être uni comme alliage, parce qu'alors, répandu & diviſé dans toute la maſſe, il fait néceſſairement partie des ſuperficies de ces mêmes métaux expoſés, par leurs différens uſages, à l'air ou l'action des acides qui convertiſſent ou diſſolvent toutes les parties de cuivre en verd-de-gris. L'argent fin & épuré de tout alliage de cuivre, ne produira donc point de verd-de-gris, quoique doublé de cuivre; il n'en produira point,

Digitized by Google

Je dis que le plus ou le moins d'argent appliqué sur le cuivre ne peut être indifférent pour l'usage des comestibles, en considérant que le premier objet de cette découverte, est de se garantir du verd-de-gris, dont les dangers seront d'autant plus éloignés, que la proportion de l'argent sera forte : ils seront certainement plus éloignés pour le moment, & ils le seront aussi pour la suite, puisque par l'usage, l'action du feu, des acides & nettoyages, il est impossible que la proportion d'argent ne s'altère & ne découvre à la fin des parties de cuivre qui suffiront pour faire courir les dangers que l'on cherche à éviter. Sans vouloir rien pénétrer de plus dans un secret qui n'est point mon affaire, je pense que, quelque planes & unies que soient les deux surfaces des deux métaux joints ensemble, il est impossible que les aspérités de la surface du cuivre ne rendent plus minces les parties correspondantes de l'argent, lorsqu'on forge ou lamine ces métaux ensemble ; &, c'est ce qu'on concevra aisément, si l'on con-

---

parce que, par le nouveau procédé de cette jonction, les deux métaux unis restent identiquement les mêmes, & ne sont unis ou adhérans, que par leur superficie contactante ; ensorte que toute l'épaisseur de l'argent reste dans la même pureté qu'elle avoit avant d'être jointe : le verd-de-gris ne peut donc s'engendrer entre ces deux superficies, puisqu'elles sont absolument adhérentes, & que l'air ni aucun acide ne peut y pénétrer, & que, sans l'action immédiate de l'un ou de l'autre, le cuivre seul ne produira nullement de verd-de-gris.

Digitized by Google

çoit que le cuivre, joint à l'argent fin (pour lui donner plus de consistance) acquiert nécessairement plus de dureté que l'argent sous le marteau; d'où il doit s'ensuivre que, plus la proportion de l'argent sera mince, plus ces inégalités exposeront le cuivre à être découvert par l'action des acides & le frottement des nettoyages, &c. Il est donc nécessaire que les casseroles & autres ustensiles exposés au feu & à la fatigue d'une cuisine, ainsi qu'aux fréquens nettoyages, soient doublés en proportion suffisante d'argent pour pouvoir être surs & durables : d'où je conclus qu'on ne doit pas y en mettre moins d'un $\frac{1}{4}$ sur $\frac{3}{4}$ de cuivre; car, on conviendra qu'un sixième d'argent appliqué sur une feuille de cuivre déjà fort mince, telles qu'on en voit aux ouvrages répandus dans Paris, ne présente qu'une pellicule d'argent, qui ne vaut guère mieux qu'une argenture en feuille bien conditionnée; mais qui ne pourroit suffire ni résister cependant à l'usage des cuisines.

Je résume cette question, en observant que, joint à une plus grande sécurité, résultante d'une plus forte proportion d'argent joint au cuivre, il s'ensuit une économie plus claire, (1) c'est-à-

(1) Les auteurs ont mis en question assez évidente dans leur prospectus, savoir, s'il en coûteroit plus ou moins au bout de dix ans, de faire usage de leur batterie doublée d'argent, par comparaison avec celle de cuivre seulement étamée; ils ont fait la comparaison pour prouver du bénéfice au bout de ce tems; mais, comme on suppose leur matière à $\frac{1}{4}$ d'argent à

Digitized by Google

dire, une moindre dépense en tout. 1°. en ce que, le prix de la matière étant fixé, la façon ensuite est la même pour un $\frac{1}{6}$ comme pour un $\frac{1}{4}$.

2° En ce que des casseroles au $\frac{1}{4}$ devant durer plus long-tems que celles au $\frac{1}{6}$ & au $\frac{1}{5}$ il s'ensuivra une moindre perte dans les échanges, lors de vetusté, puisque cette perte sur les échanges, ou conversion en réalité, sera toujours relative au plus ou moins d'argent joint au cuivre, à cause des frais de départ qui augmentent en raison inverse de la proportion des deux métaux unis.

3°. Enfin, en ce que ces échanges ayant lieu moins souvent, on perdra moins sur les façons extrinséques, qui tombent toujours en pure perte, lorsque les ouvrages de toutes espèces dans ce genre sont hors d'état de servir par la vétusté ou le changement de goût.

Une considération de plus, qui doit déterminer en faveur de la manufacture de la rue Beaubourg, est fondée sur le goût qu'elle donne à tous ses ouvrages, imitant l'orfévrerie, & sur la beauté & la solidité des vernis dont ils sont re-

---

24 liv. le marc, & qu'ils ne vendent cependant que 21 liv. il doit s'ensuivre une économie encore plus claire, & bien suffisante pour compenser le débourse en gros, & son intérêt pendant 10 ans, seule objection qu'on pouvoit leur faire par un calcul économique, & cette économie démontrée sera de même encore bien plus manifeste pour les vaisselles de tables, qui, au lieu de 10 ans, peuvent en durer 50.

Digitized by Google

couverts, à l'imitation de ceux de la Chine & de la Porcelaine.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Constantinople, le 30 Décembre 1770.

Le bon ordre que l'on continue de faire observer dans cette capitale y a constamment maintenu la tranquillité & l'abondance.

On est ici dans la plus grande sécurité au sujet du passage des Dardanelles, que l'on regarde comme impénétrable aux vaisseaux Russes; mais on n'est pas également rassuré sur le sort de Smyrne & de Salonique dans le cas où les ennemis tenteroient quelque entreprise contre ces deux places. Cependant, le Divan continue de rejeter toutes les propositions de paix qui lui ont été faites & paroît déterminé à tenter le sort d'une troisieme campagne. En attendant que la saison en permette l'ouverture, on ne néglige rien de ce qui peut en préparer le succès.

De Vienne, le 2 Février 1771.

On travaille, avec beaucoup d'activité, aux équipages de l'Empereur & à tout ce qui peut être nécessaire pour faire un voyage ou pour entrer en campagne. Sa Majesté Impériale a ordonné qu'on lui fît une vaisselle d'argent très-légere & qui tînt peu de place, ainsi que des tentes; celles-ci sont déjà prêtes & on les a tendues dernierement dans le jardin de la cour. On travaille aussi, par ordre de l'Empereur, à un grand nombre de fourgons,

Digitized by Google

de caissons, & d'autres voitures propres au service d'une armée.

De Livourne, le 30 Janvier 1771.

Des lettres de l'Archipel portent que les troupes Ottomanes reçoivent journellement des secours considérables des côtes de Barbarie, & qu'une flotte, composée de vaisseaux de Tunis, de Maroc & d'Alger, a déjà passé le Détroit des Dardanelles. En conséquence, tous les vaisseaux Russes qui sont à Messine & dans les autres ports de la Méditerranée ont reçu, dit-on, ordre de se tenir prêts à leur donner la chasse.

La République de Venise persiste dans la neutralité qu'elle a gardée jusqu'à présent entre la Porte Ottomane & la Russie. Elle s'est mise cependant en état de se défendre en cas d'attaque, & elle fait croiser pour cet effet, à l'entrée du Golfe, une escadre considérable.

De Dantzick, le 30 Janvier 1771.

Le général Belling, qui commande le cordon des troupes Prussiennes, ayant sommé de nouveau cette ville & son territoire de lui livrer tous les mois, & d'envoyer à Konitz, à seize milles de cette ville, 7900 boisseaux d'avoine, 3480 de seigle, 43,900 bottes de paille, de six livres chacune, & 43,000 bottes de foin, de même poids, la Régence vient de lui dépêcher un officier chargé de traiter avec lui cette affaire. Ces circonstances & l'incertitude où l'on est s'il arrivera ici cette année des grains de la Pologne, ont déterminé la Régence à en défendre l'exportation à tous ceux qui en font le commerce en cette ville.

Digitized by Google

On mande de Pologne que l'évêque de Wilna, qui retournoit à son diocese & revenoit de Warsovie où il avoit été appelé par le Primat pour prendre part aux opérations de ce qu'on appelle *l'Union Patriotique*, a été pris à Bransk, dans son lit, par un parti de Confédérés; mais on ajoute qu'il a obtenu la liberté de continuer sa route pour Wilna après avoir essuyé de vifs reproches sur son attachement pour les Russes & avoir payé une somme d'argent. Suivant les mêmes avis, le Sr Teisenhaus, trésorier de la cour de Lithuanie, fait secrétement des recrues pour le compte du Roi de Pologne.

De Copenhague, le 21 Janvier 1771.

Le Roi se propose, dit-on, d'accorder à tous les commerçans de ses états la liberté de négocier aux Indes Orientales & Occidentales.

On apprend que le produit des mines d'argent de Norwege est considérablement augmenté depuis quelque tems. On a découvert dans les mines de ce royaume une veine d'or, dont on a tiré l'or le plus fin & dont on espere de grands avantages: on assure qu'on en a déjà fait des ducats du meilleur aloi.

De Londres, le 12 Février 1771.

On a envoyé des exprès à la cour de Madrid, l'un par terre & l'autre par mer, pour y annoncer la signature de la déclaration relative à l'affaire de l'isle Falkland. On prétend que le parlement ne délibérera sur cet objet qu'après l'arrivée de la ratification de Sa Majesté Catholique.

Les levées pour le service de terre & de mer se-

Digitized by Google

ront continuées dans ce royaume jusqu'à ce qu'on ait completté le nombre de quarante mille matelots & de vingt-trois mille hommes de troupes, que le parlement a assigné, pour le service de cette année : la cour est, dit-on, décidée à entretenir constamment, même en tems de paix, un pareil nombre de troupes de terre & de mer.

On travaille, avec beaucoup d'activité, à Portsmouth, à mettre les escadres que le gouvernement destine pour les Indes Orientales & Occidentales, en état de mettre à la voile dans le mois prochain. Elles seront composées chacune de six vaisseaux de ligne & de quelques frégates : la premiere sera commandée par l'amiral Harland, & la seconde par l'amiral Rodney.

Hier, le duc de Richmond représenta à la chambre des Pairs que le Roi ayant accepté une déclaration de la part de l'Espagne relativement à l'outrage fait à l'honneur de sa couronne, il convenoit de supplier Sa Majesté par une adresse, de retirer ses ordres pour la presse des matelots & autres gens de mer, ressource que la nécessité seule peut autoriser & qui est aussi préjudiciable au commerce de ce royaume, qu'onéreuse pour la classe des sujets les plus utiles de Sa Majesté. Cette proposition fut appuyée par les membres de l'opposition ; mais les partisans du ministere ayant représenté que les circonstances ne permettoient pas encore qu'on se prêtât à cette réquisition, la proposition fut rejetée, & la chambre s'ajourna au 13.

On écrit de Malte qu'il a passé dernierement, à la hauteur de cette isle, un convoi de dix-sept bâtimens de transport Russes, escortés de deux vaisseaux de guerre & faisant route vers le Levant.

Digitized by Google

Le capitaine Hermite, venu d'Acre, rapporte qu'il les a rencontrés, le 17 Décembre dernier, à trente lieues à l'eſt de l'iſle de Malte, faiſant route à l'eſt. Le même capitaine a apporté des lettres d'Acre, par leſquelles on apprend que l'invaſion qu'Aly-Bey ſe propoſe de faire dans la Syrie y a répandu les plus vives alarmes.

De Verſailles, le 20 Février 1771.

Le Roi, ayant voulu connoître avec exactitude l'état actuel de ſon militaire, a jugé à propos de choiſir trois des anciens lieutenans-généraux de ſes armées pour faire, dans ſon royaume, les tournées que le marquis de Monteynard, ſecrétaire ayant le département de la guerre, leur indiquera ſur les ordres qu'il en a reçus de Sa Majeſté. Le comte de Maillebois, le comte d'Hérouville & le comte de Mailly-d'Haucourt ſont les trois officiers généraux qui ſont chargés de cette commiſſion, avec le titre de directeurs-généraux des camps & armées du Roi.

PRÉSENTATIONS.

Le 26 Janvier, la marquiſe de Montmorency a eu l'honneur de faire ſa révérence à Sa Majeſté & à la Famille Royale, à qui elle a été préſentée par la comteſſe de Noailles.

Le vicomte de Sourches a eu l'honneur d'être préſenté au Roi, le 3 Février.

Le même jour, la comteſſe de Vogué a eu l'honneur d'être préſentée au Roi & à la Famille Royale, par la comteſſe d'Hauſſonville, ainſi que la comteſſe de Walsh-Servant, par la mar-

Digitized by Google

quise de Choiseul; la vicomtesse de Bourdeilles, par la marquise d'Aubeterre; la vicomtesse de Gouy d'Arsy, par la vicomtesse Ernest de Sparre sa sœur; la marquise de la Roche-Aymon, par la comtesse de Lastic; & la baronne de Schomberg, par la comtesse de Sommievre.

Le 14 Février, la vicomtesse de Narbonne eut l'honneur d'être présentée à Sa Majesté & à la Famille Royale, par la comtesse de Narbonne, Dame d'Atours de Madame Adélaïde.

Ibrahim Effendi, Envoyé du Bey de Tunis, après avoir eu à Paris une audience du sieur abbé Terray, ministre d'Etat, contrôleur-général des Finances, chargé du département de la Marine, & du duc de la Vrilliere, ministre & secrétaire d'Etat, a été conduit a Versailles, le 31 du mois de Janvier, & présenté à Sa Majesté par le même secrétaire d'Etat. Cet Envoyé a ensuite été présenté à Monseigneur le Dauphin, à Monseigneur le Comte de Provence, & à Monseigneur le Comte d'Artois

Le 17 Février, la Comtesse de la Blache a eu l'honneur d'être présentée à Sa Majesté & à la Famille Royale, par la comtesse de Rouault.

Le chevalier de Paravicini, capitaine au régiment Suisse Walener a eu l'honneur d'être présenté le 11 Février au Roi & à la Famille Royale.

MARIAGES.

Le Roi & la Famille Royale signèrent le contrat de mariage du comte d'Auvet, brigadier de

ſes armées & capitaine des Gendarmes d'Artois, avec Demoiſelle Deshayes; celui du comte de Sainte Maure, mouſquetaire de la ſeconde compagnie, avec Demoiſelle Sauvage, fille du ſieur Sauvage, grand audiencier de France, & celui du ſieur Terray, conſeiller à la Cour des Aides, fils du procureur-général de la même Cour, avec Demoiſelle Perreney de Grosbois, fille du premier préſident du Parlement de Franche-Comté.

On célébra le 5 de Février dans l'Egliſe Royale & Paroiſſiale de Notre-Dame de Verſailles, le mariage de Philippe-Louis-Chriſtophe Innocent, vicomte de Narbonne, avec Antoinette-Françoiſe-Claude de la Roche-Aimon. La bénédiction nuptiale leur a été donné par l'Evêque de Gap, oncle paternel du nouvel époux, & premier aumônier de Meſdames Victoire & Sophie.

Le 17 Février, le Roi & la Famille Royale ſignèrent le contrat de mariage du marquis de Montbel, capitaine dans le régiment de Noailles cavalerie, avec Demoiſelle de Barren, fille du comte de Barren, maréchal de camp. La célébration du mariage s'eſt faite le 20 dans l'Egliſe Paroiſſiale de St Méri de Paris, & la bénédiction nuptiale leur a été donnée par l'Archevêque de Toulouſe.

NAISSANCES.

Le 6 Février, Monſeigneur le Dauphin & Madame Victoire ont tenu ſur les fonts de baptême le marquis de Saluces, fils du comte de Saluces, maréchal des camps & armées du Roi, & lui ont donné les noms de *Louis-Amédée*. Les cérémonies du baptême lui ont été ſuppléées par l'Archevêque de Reims, grand Aumônier de

Digitized by Google

France, en présence du sieur Allart, curé de l'Eglise Royale & Paroissiale du Château.

De Versailles, le 6 Février 1771.

La duchesse de St Mégrin vient d'accoucher d'une fille.

La Princesse de Poix est accouchée d'un garçon.

MORTS.

De Gênes, le 28 *Janvier*. 1771.

Le 20 de Janvier, le Doge fut attaqué d'une pleurésie & il est mort le 26. Il se nommoit Jean-Baptiste Negroni, & avoit été élu Doge le 29 Janvier 1765. Il est généralement regretté.

De la Haye, le 7 Février 1771.

On mande de Dietz que la Princesse Marie-Amelie de Nassau-Dietz, chanoinesse & trésoriere de l'abbaye d'Herforden & grand'tante du Stathouder, est morte au château d'Oranienstein, le 27 Janvier, âgée de 83 ans.

Le Marquis d'Argens, Chambellan du Roi de Prusse, de l'académie de Berlin, très-connu par un grand nombre d'ouvrages de littérature, est mort à Toulon, le 11 de Janvier.

Le Marquis de Monciel, maréchal des camps & armées du Roi, ci-devant ministre plénipotentiaire du Roi auprès du Duc de Wirtemberg & son ministre auprès du Cercle de Suabe, est mort, le 21

Digitized by Google

de Janvier, en son château de Vaudrei, dans la soixante-deuxieme année de son âge.

Jean-Charles de Senectere, maréchal de France, chevalier des ordres du Roi, gouverneur du pays d'Aulnis, ville & gouvernement de la Rochelle, Isle de Ré, Brouage, Oleron, places & forteresses qui en dépendent, ainsi que des châteaux & isles adjacentes, commandant en chef dans lesdits pays d'Aulnis & dépendances, & dans les provinces de Poitou & de Saintonge, est mort en son château de Vivonne, en Saintonge, le 23 du mois dernier, dans la quatre-vingt-sixiéme année de son âge, étant né le 11 Novembre 1685.

François Guitton *dit* Boilly, est mort à la Chapelle-Floigny près de Tonnerre en Bourgogne, le 23 de Janvier, dans la 105e année de son âge.

Christophe-Marie de Houdetot, épouse de François-Christophe de Monestay, marquis de Chazeron, lieutenant-général des armées du Roi, gouverneur des ville & citadelle de Verdun, ancien commandant de la maison du Roi, est morte à Paris, le 5 de Février.

L'Abbé de Malherbe, ancien vicaire-général du diocèse de Rouen, chanoine-honoraire de l'église de Paris & abbé commendataire de l'abbaye royale de Tiron, ordre de St Benoît, congrégation de St Maur, diocèse de Chartres, est mort à Caën, le 7 de Février, âgé de 61 ans. Il avoit été nommé en 1745 à l'évêché de Beziers qu'il n'accepta point.

Elisabeth, née comtesse Oginska, épouse du comte Wielhorski, grand maître-d'Hôtel du Grand Duché de Lithuanie, chevalier de l'Ordre

Digitized by Google

de l'Aigle-Blanc, est morte à Paris le 30 Janvier, dans la quarantième année de son âge.

On a eu avis que le Prince Alexandre Jablonowski, chevalier des ordres du Roi, Palatin de Novogorod, associé libre de l'académie des inscriptions & belles-lettres, & associé étranger de celle des sciences, est mort dernierement à Léipsick.

LOTERIES.

Le cent vingt-unième tirage de la Loterie de l'hôtel-de-ville s'est fait, le 25 du mois dernier, en la maniere accoutumée. Le lot de cinquante mille livres est échu au N°. 68332. Celui de vingt mille livres au N°. 71882, & les deux de dix mille aux numéros 61692 & 62104.

Le tirage de la loterie de l'école royale militaire s'est fait le 5 de Février. Les numéros sortis de la roue de fortune sont, 69, 45, 78, 30, 44. Le prochain tirage se fera le 5 Mars.

Digitized by Google

de Janvier, en son château de Vaudrei, dans la soixante-deuxieme année de son âge.

Jean-Charles de Senectere, maréchal de France, chevalier des ordres du Roi, gouverneur du pays d'Aulnis, ville & gouvernement de la Rochelle, Isle de Ré, Brouage, Oleron, places & forteresses qui en dépendent, ainsi que des châteaux & isles adjacentes, commandant en chef dans lesdits pays d'Aulnis & dépendances, & dans les provinces de Poitou & de Saintonge, est mort en son château de Vivonne, en Saintonge, le 23 du mois dernier, dans la quatre-vingt-sixiéme année de son âge, étant né le 11 Novembre 1685.

François Guitton *dit* Roilly, est mort à la Chapelle-Floigny près de Tonnerre en Bourgogne, le 23 de Janvier, dans la 105e année de son âge.

Christophe-Marie de Houdetot, épouse de François-Christophe de Monestay, marquis de Chazeron, lieutenant-général des armées du Roi, gouverneur des ville & citadelle de Verdun, ancien commandant de la maison du Roi, est morte à Paris, le 5 de Février.

L'Abbé de Malherbe, ancien vicaire-général du diocèse de Rouen, chanoine-honoraire de l'église de Paris & abbé commendataire de l'abbaye royale de Tiron, ordre de St Benoît, congrégation de St Maur, diocèse de Chartres, est mort à Caën, le 7 de Février, âgé de 61 ans. Il avoit été nommé en 1745 à l'évêché de Beziers qu'il n'accepta point.

Elisabeth, née comtesse Oginska, épouse du comte Wielhorski, grand maître-d'Hôtel du Grand Duché de Lithuanie, chevalier de l'Ordre

Digitized by Google

de l'Aigle-Blanc, eſt morte à Paris le 30 Janvier, dans la quarantième année de ſon âge.

On a eu avis que le Prince Alexandre Jablonowski, chevalier des ordres du Roi, Palatin de Novogorod, aſſocié libre de l'académie des inſcriptions & belles-lettres, & aſſocié étranger de celle des ſciences, eſt mort dernierement à Léipſick.

LOTERIES.

Le cent vingt-unième tirage de la Loterie de l'hôtel-de-ville s'eſt fait, le 25 du mois dernier, en la maniere accoutumée. Le lot de cinquante mille livres eſt échu au N°. 68332. Celui de vingt mille livres au N°. 71882, & les deux de dix mille aux numéros 61692 & 62104.

Le tirage de la loterie de l'école royale militaire s'eſt fait le 5 de Février. Les numéros ſortis de la roue de fortune ſont, 69, 45, 78, 30, 44. Le prochain tirage ſe fera le 5 Mars.

Digitized by Google

TABLE.

PIECES FUGITIVES en vers & en prose, page 5
La Jasonade, chant premier, *ibid.*
Epître à la Reine de Hongrie, 11
La force de la prévention, 13
Le Papillon, idylle, 40
Vers à Mde la Comtesse de T. . . 42
La Café borgne, proverbe, *ibid.*
Traduction de l'Ode VII. d'Horace, liv. IV, 60
Envoi d'un oranger à Mlle Paris, 63
Dialogue entre Virgile & Chapelain, *ibid.*
Explication des Enigmes & Logogryphes, 73
ENIGMES, *ibid.*
LOGOGRYPHES, 76
NOUVELLES LITTÉRAIRES, *ibid.*
Almanach des Muses pour 1771. *ibid.*
Observations sur la nouvelle traduction des Géorgiques de Virgile, &c. 81
De la Santé, 121
Aldrovandus Lotharingiæ, 125
Essai sur la petite Guerre, 130

Digitized by Google

Eloge de Charles V, de Moliere, de l'Abbé de la Caille & de Léibnitz, 133
Traité de l'Electricité, 135
Lettre d'un Perſan en Angleterre à ſon ami à Iſpahan, 136
La cauſe de l'humanité référée au tribunal du bon ſens, &c. 138
Lettres à une illuſtre morte, &c. 129
L'art d'apprendre la langue italienne, 141
Seconde Nuit d'Young, traduite par M. Collardeau, 142
Hiſtoire naturelle des Oiſeaux, 148
Lettre à l'Auteur du Mercure, en réponſe à la lettre de M. Rigoley de Juvigny, 153
SPECTACLES, 160
Opéra, *ibid.*
Comédie françoiſe, 165
ACADÉMIES, 168
Arts, Gravure, 173
Muſique, 175
Géographie, 179
Peinture, *ibid.*
Eponges préparées par M. Sieuve de Marſeille, 180

Digitized by Google

Anecdotes, 183
Édits, lettres-patentes, 188
Avis, 189
Nouvelle batterie de cuisine doublée d'argent, 195
Nouvelles politiques, 204
Présentations, 208
Mariages, 209
Naissances, 210
Morts, 211
Loteries, 213

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Mgr le Chancelier, le Mercure du mois de Mars 1771, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, le 27 Février 1771.

RÉMOND DE STE ALBINE.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Google

DEC 4 1936

Google

Digitized by Google

DEC 4 1936

Digitized by Google